B.VII
38

f. C
3582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, françois, ou traduits dans notre langue, avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les Circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

JUILLET 1787. 1er Volume.

209763
3. 27
4.

A PARIS,

Au Bureau, place Saint-Michel, au coin de la rue Sainte-Hyacinthe.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

L'AMOUR ET LA VANITÉ,

PAR PIGNOTTI.

TRADUIT DE L'ITALIEN.

ROMAN ÉTRANGER.

VOILE Recueil des fables ou fictions de Pignotti est connu. On sait aussi que cet écrivain est le premier des auteurs Italiens de ce genre. Nous

ne rappellerons son talent que par une seule de ses fictions. Cette économie est d'ailleurs fondée sur la ressemblance qui règne généralement entr'elles.

Tout le monde connoît les deux vers que Voltaire mit au bas du portrait de l'Amour :

Qui que tu sois, tu vois ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Les hommes ne sont pas les seuls êtres sensibles à l'amour. Tout dans la nature éprouve ce pouvoir secret & invisible. Les êtres même que nous appellons inanimés, reçoivent une sorte d'existence & de vie de cet attrait universel, qui les fait végéter & se reproduire. Qui sait si cet attrait puissant n'est pas la véritable attraction qui fait graviter les corps célestes les uns vers les autres? Mais nous laissons aux philosophes à dérober aux cieux leurs secrets, & ne nous réservons que ceux du cœur humain.

L'amour, qui habite dans tous les cœurs, n'est pas le même dans tous les êtres. Dans l'un il est doux, affectueux & tendre; dans l'autre, il est ardent, impétueux, violent. Dans les uns, l'amour n'est que le desir; dans le plus petit nombre, le sentiment du cœur unit son charme à cet attrait passager. Dans presque tous, & sur-tout dans le cœur des femmes, l'amour-propre l'emporte sur l'amour. C'est ce que Pignotti a voulu prouver, & que nous ne savions que trop, sans qu'il le prouvât.

DÉJA l'or des moissons étoit remplacé par la verdure du pampre; déjà celle des prairies & des vallons commençoit à pâlir, & les vents agitoient en frissonnant les feuilles des arbres, qu'ils dépouilloient. Le jour commençoit à paroître; le ciel étoit serein, lorsque tout-à-coup un nuage, tel qu'un voile blanchissant, se développe & s'étend sur les vallées attristées. Le sommet des collines s'élevoit du sein du nuage, comme du sein d'une mer; & les rayons du soleil, à moitié voilés, dardés à travers le nuage, faisoient étinceler les grappes dorées & les pampres humides. Les troupeaux s'en alloient lentement, & en bêlant, au pâturage; & l'on voyoit les oiseaux, tantôt s'élever au-dessus du nuage, tantôt se plonger dans son sein. Là, tandis qu'un soleil plus doux & un air plus pur bannissoient des ames les tristes soucis, & les appelloient au repos d'un loisir champêtre, l'Amour, fatigué des plaisirs de la ville, avoit tourné ses pas du côté de la campagne. Il étoit ennuyé des faux soupirs, du mensonge des regards, tantôt doux & tendres, tantôt sérieux, tantôt feignant

le trouble, & des vains & insidieux discours des amans que l'art a formés. En pénétrant dans la campagne, il se revêtit des habits d'un berger, & en prit la figure. Un grand chapeau ombrageoit son visage ; ses cheveux dorés, noués en tresse, tomboient sur ses épaules, & son pied léger étoit chaussé d'un cothurne.

Il traversoit lentement les champs en agitant son flambeau, lorsqu'il rencontra sur ses pas une femme qui, à son langage, à sa parure, à ses regards, bien que couverte d'un habit rustique, ne lui parut pas une habitante des bois. Un long manteau blanc lui descendoit, en ondoyant, jusqu'aux pieds. D'un côté il étoit relevé & attaché à une agraffe ; de l'autre il penche & tombe avec grace. Son sein, qui est à moitié caché & à moitié découvert, en est enveloppé ; mais elle a ménagé le plaisir piquant de l'entrevoir, sans le chercher avec audace, & sans la faire rougir. Ses longs cheveux s'étendent & se déploient sur son dos avec une négligence artificieuse : un seul rang de perles couleur de rose entoure son cou : un chapeau couvert de plumes se courbe

sur ses yeux, & tour-à-tour les cache ou les découvre. Ainsi paroît la jeune Silvie, animée du desir de se faire voir sous son chapeau de fleurs : son berger est à côté d'elle qui lui parle & veut la retenir ; mais, quoique flattée des louanges qu'il lui donne, elle s'impatiente, s'échappe, & passe à travers les regards enflammés d'une troupe folâtre, & laisse après elle l'amour & le desir.

La belle nymphe va, revient, passe & revient encore, laissant échapper les mots les plus gracieux : ses yeux sont sans cesse fixés sur elle-même ; & plus elle se regarde, plus elle s'admire.

L'Amour, surpris de trouver cette belle nymphe seule dans un lieu si écarté, curieux & charmé, l'aborde & la salue. Elle, d'un air plein de grace & par un mouvement de tête, salue à son tour le fier berger. « Comment, lui dit l'Amour, une aussi aimable personne se trouve-t-elle dans un lieu si désert ? peut-être êtes-vous quelque amante abandonnée, qui, en fuyant les plaisirs de la ville, croit se dérober à ses peines, au milieu du

silence des campagnes & sous ces ombrages délicieux. »

Alors la nymphe, piquée d'être méconnue, lui répondit d'un air dédaigneux & plein de fierté : Je suis connue du monde entier ; je règne en souveraine dans tous les cœurs : ce n'est point à une mortelle que vous parlez ; je suis *la Vanité*. Mon pouvoir est révéré dans le ciel & sur la terre ; mon culte est préféré à celui de Jupiter même ; &, depuis l'humble berger jusqu'au fier conquérant, je gouverne les mortels suivant les loix de mon caprice. Vois le guerrier s'élancer pour moi aux champs de Mars ; la beauté réparer sur ses traits flétris les injures du temps ; le littérateur, courbé sur ses doctes écrits, passer les jours & les nuits à les polir ; & le berger effleurer le gazon de ses pieds légers, & devant sa bergère s'efforcer de danser avec grace. C'est par moi que ceux qui ont le plus à se plaindre de la nature, vivent satisfaits & contens d'eux-mêmes. J'ai l'art de grossir à leurs yeux leurs foibles talens, de manière qu'en les voyant comme à travers un verre magique, ils deviennent

pour eux-mêmes un objet d'admiration; & de-là ce murmure continuel de la médiocrité qui se méconnoît, contre la fortune qui les oublie. C'est moi qui élève ces vastes palais, ces bâtimens magnifiques que l'œil admire; & lorsque le temps les a renversés, je m'assieds sur leurs superbes ruines pour rappeller leur existence. C'est moi qui orne & embellis ces maisons élégantes qui font tant d'honneur aux arts, tandis que leurs possesseurs fastueux, trompés par le mensonge du fat qui les encense, tombent dans le mépris du sage qui les juge. Ceux qui médisent le plus de moi sont ceux que je domine avec plus d'empire. Je me glisse furtivement, je m'insinue avec adresse dans le sein de celui qui veut paroître me mépriser: & l'écrivain qui m'attaque le plus ouvertement dans ses ouvrages, est celui qui est le plus avide de mes faveurs. Il est un ordre de personnes (vois quelle est l'étendue de mon pouvoir!) à qui j'ai eu l'art de persuader qu'elles en descendoient nullement des enfans d'Adam, ce père des humains, & que leur origine

remontoit jusqu'aux cieux. C'est moi qui ai formé, inspiré du moins ces riches ceintures, ces colliers rayonnans dont se pare la foule de ces femmes dont je dirige les idées. Vois comme leur sein brille de pierres éclatantes. Oh! de quelle douce fumée elles se nourrissent! déjà leur fortune, altérée par leur luxe imposant, se dissipe & s'évanouit: la raison & les regrets voudroient les arrêter sur le penchant de leur ruine, mais le flambeau de la réflexion brille en vain, elles font le dernier pas, & tombent dans le mépris. Qui est-ce qui pourroit borner ma puissance? je porte, quand je le veux, le trouble & la discorde dans l'empire de l'Amour même. C'est moi qui forme à l'imposture ces amans dangereux & faux qui rompent leurs chaînes pour multiplier leurs conquêtes, ou qui feignent d'aimer pour pouvoir paroître heureux; mais ce qui me touche & me flatte le plus, c'est le charmant & doux empire que j'exerce sur le cœur des femmes. Ici je t'étonnerois par mes succès, si je te disois tous leurs travers. Qu'il te suffise de savoir que souvent le sentiment même naît de leur

amour-propre, & que toujours il se confond avec lui.

A ces mots, l'Amour piqué l'interrompit en lui disant: Taisez-vous, Déesse ambitieuse, & ne prétendez pas me ravir ma gloire & mes sujets. Oui; reconnoissez l'Amour sous l'habit d'un berger, & redoutez le pouvoir qu'il a sur vous-même. Régnez sur les mortels que le vice ou l'indifférence livre à l'ambition; mais laissez-moi régner sur les amans & sur les belles. Connoissez votre présomption, & craignez mon dépit. Les ames douces & les cœurs paisibles m'appartiendront toujours. Si vous voulez étudier les regards de la beauté sensible, vous verrez dans ses yeux le sceau immortel de mon pouvoir sur elle. Descendez dans le cœur innocent de la simple bergère avant qu'elle ait ressenti la pointe de mes traits; voyez-la, vive & folâtre, reproduire la naïveté de l'enfance par ses jeux simples comme elle; mais dès que mes feux commencent à pénétrer dans son cœur, elle compose son maintien, elle devient rêveuse. En vain veut-elle dissimuler l'émotion qui la surprend & qui l'enchante: voyez comme

elle change de couleur au seul nom de l'objet chéri! ses joues animées & brillantes, ses regards languissans, son sein agité, tout trahit le secret de sa pensée: les roses de son teint sont effacées par les lis, & les lis disparoissent successivement sous les roses; tout décèle l'état de son ame. Telle une légère étincelle, tombée dans les champs, devient en un instant un vaste embrasement qui dévore les moissons, & couvre les campagnes de ses feux: la flamme pétille, & des globes de fumée volent en tourbillons dans les airs. En vain cette divinité qu'on appelle Hyménée ose se vanter d'un empire égal au mien: il règne en effet, mais pour un jour seulement: je m'assieds sur son trône, & je propose des loix si douces, que ses sujets ne veulent plus le reconnoître. Ce n'est là qu'un triomphe, & j'y joins des prodiges. Je pénètre dans le sein glacé des beautés surannées; parées de plumes, de diamans, & d'ornemens uniquement réservés à la jeunesse, je les traîne & les lie en riant à mon char. Je trouble, je mêle, je brouille les différens ordres de l'Etat; je confonds les premiers

rangs avec les derniers, & j'abaisse les plus superbes têtes vers les plus humbles conditions. La fière Lydie, qui retrace sans cesse dans son esprit les grandes actions de ses illustres aïeux, dont le front altier n'est jamais adouci par un air gracieux, dont la bouche n'a jamais souri; Lydie enfin, frappée d'un trait inévitable, étale l'or & les diamans, se tourmente à sa toilette, doute de sa beauté, étouffe ses soupirs, lance ses regards; & sur qui? sur l'esclave ou le protégé de ses illustres aïeux.

La fière déesse jusque-là avoit écouté, mais d'un air offensant; & par ses regards elle faisoit comprendre qu'elle dédaignoit un combat dont l'inégalité la feroit rougir. Tout-à-coup elle interrompt l'Amour, & d'un ton qui exprime plus de mépris que de fureur, & moins de dépit que d'assurance, elle lui dit: Je veux bien, jeune enfant, non me mesurer avec vous, mais vous instruire & vous apprendre à vous connoître. Vous avez, il est vrai, quelque empire sur le cœur des belles; mais votre règne dure peu; & moi, depuis le jour de leur naissance jusqu'au dernier

de leurs jours, je les vois soumises à mes loix, sans les entendre jamais murmurer contre ma puissance. La jeune fille, dont la langue n'est pas encore dénouée, dont les pas sont encore incertains, trouve dans mes inspirations la source de ses idées & de ses plaisirs. Elle entend dire qu'elle est jolie; & de ce moment, le charme de ses pensées me l'attache pour jamais. Dirai-je avec quel plaisir elle se couvre d'une robe neuve, tissue d'or & de soie! elle voit déjà avec des yeux d'envie les pierreries qui serpentent sur le sein de sa mère, & les pierres brillantes qui entourent les bras de sa jeune compagne. Dieux! avec quelle inquiétude, avec quelle impatience elle attend l'heureux jour où l'âge lui permettra de se parer des mêmes ornemens! ce desir qui doit s'animer de jour en jour décide son esclavage. Je crois avec lui dans son cœur, & désormais en confondant mon être avec le sien, je m'identifie avec elle; de sorte que lorsqu'elle parle ou qu'elle rit, c'est moi qui entr'ouvre ses lèvres & qui y déploie le sourire. Ainsi, lorsqu'un habitant de la campagne a introduit un germe

étranger dans l'ouverture d'un arbre d'une espèce différente, une nouvelle vigueur pénètre dans tous les fibres de l'arbrisseau ; il passe d'une espèce à l'autre ; & bientôt il a si bien changé de nature, qu'il admire en lui des rameaux qui lui sont étrangers, une couleur qui n'est pas la sienne, & des fruits qui ne lui appartiennent pas. Qui pourroit compter les offrandes glorieuses que les belles suspendent à mes autels? qui pourroit dire les travaux longs & pénibles de la toilette? cet art, en apparence très-frivole, formé des combinaisons les plus exactes, prouve un zèle pour moi qui efface tous les cultes. On admire le haut édifice de leurs cheveux ; on est frappé de voir des cheveux blancs changés en blonde chevelure. Chaque jour la même tête paroît sous une forme différente. Un chymiste habile, un géomètre supérieur pourroient à peine dire avec quelle combinaison se composent ces *secrets* que l'art invente tous les jours pour réparer les disgraces de la nature, ou pour suppléer à ses bienfaits. C'est par eux que la pâleur & les rides de l'âge disparoissent & sont

remplacées par les roſes de la jeuneſſe. Voyez les nations entières, languiſſant à tout autre égard dans une honteuſe obſcurité, occupées uniquement à m'offrir des ſacrifices : j'aiguillonne le talent, je perfectionne le génie des inventions brillantes. Quelques parties du monde ſurtout me ſont plus généralement ſoumiſes. A mon tour, je leur inſpire des moyens particuliers pour rendre leur culte plus ſenſible. L'une excelle à former le tiſſu des draps les plus parfaits, l'autre à leur donner toutes les couleurs de l'iris. Celle-ci fait alonger l'or en fil éclatant, celle-là entrelacer l'argent dans des tiſſus de ſoie. Ailleurs on travaille les gazes & les dentelles flottantes ſur les cheveux, ailleurs encore on arrondit en faces mobiles le diamant & les pierres précieuſes. Enfin, de quelque côté que vous tourniez les yeux, vous verrez mon pouvoir ſe manifeſter par l'eſclavage de ce ſexe qui domine par les graces & par les plaiſirs. Deux amans paroiſſent fort unis ; ils ſe cherchent, épuiſent le langage des regards, ou le charme des diſcours amoureux ; vous croyez que vous êtes l'objet

de leur touchante intelligence? vous vous trompez: ils ne s'aiment point, ils ne sont sensibles qu'à l'éclat que répandent sur chacun d'eux les qualités qu'on admire dans l'un & dans l'autre. Lydie cherche Lesbin, & va au-devant de lui avec de doux regards, des manières agréables; vous croyez qu'elle l'aime? vous vous trompez encore: elle veut humilier Lesbie sa rivale. Lydie a perdu Lesbin; elle le previent, le recherche, l'excite par ses regards, par ses finesses, ou cherche à le piquer par ses froideurs affectées, par ses soins inattendus, par tout le mystère de l'amour le plus dissimulé; vous croyez que le sentiment la conduit? erreur encore: c'est la vanité qui l'inspire. Vous vous rappellez sans doute combien de fois je vous obligeai à déserter d'un cœur où je commençois à m'établir; vous avez vu aussi mille fois quelle humeur plus aimable, quel air plus charmant on avoit, quel sentiment plus doux & plus tendre on exprimoit dans ses yeux, à l'approche d'un homme illustre par sa naissance, ou distingué par sa richesse? Thisbé restoit en suspens entre Narcisse & Silène. Thisbé

avoit alors Narciſſe : Je conſeillai à Silène d'étaler à ſes yeux toute la richeſſe de ſa livrée ; il le fit, & l'indéciſion de Thisbé fut fixée. Si Silvie eſt ſage, elle m'eſt redevable de ſa ſageſſe ; elle ne croit pas qu'il y ait un mortel digne d'elle ; au contraire, Fulvie cède aux ſéductions d'un patricien riche & titré. Ainſi le vice & la vertu ſe rangent également ſous mes drapeaux. Je ſuis le fil inviſible qui conduit les mortels dans le labyrinthe de la vie. C'eſt moi qui mets un frein à leur légéreté ou qui fais naître leur caprice. Lorſque vous ne concevrez rien à leurs actions, venez me trouver, je vous en dévoilerai le motif ſecret.

Le dialogue, ou plutôt la diſpute, n'auroit pas fini, ſi l'Amour n'eût propoſé un moyen ſimple de le terminer. Il voyoit venir vers eux une jeune fille du village voiſin : un voile léger couvroit ſes cheveux relevés ſans art ; un air innocent, un cœur tout neuf, une ame pure, ſembloient répondre de la vérité & de la conſtance des ſentimens dont elle pouvoit être capable. C'étoit la première fois qu'elle venoit à la ville, & le ſeul

Tyrcis lui avoit dit quelquefois qu'elle étoit belle. Voyons, dit l'Amour, qui de nous deux a un pouvoir plus certain. Si vous défendez celle-ci de la blessure de mes traits, je cède & m'avoue vaincu.

La déesse, d'un air railleur, accepta le défi; alors l'Amour s'approche de la jeune bergère, lui prend sa main avec les plus douces manières, de l'air le plus riant & le plus gracieux, & aussi-tôt lui lance le trait le plus aigu. Un joli berger s'offre à ses yeux, & il est percé du même trait. Le dard siffle en volant. La jeune fille en ressent à peine l'atteinte, qu'elle dévore des yeux l'aimable berger; mais la déesse, au même instant, lui met un miroir dans les mains. Alors la bergère, les yeux fixés sur ce miroir, reste immobile & comme en extase: elle contemple sa beauté, & déjà mille idées de gloire & de conquête animent & égarent son esprit; le berger, déjà bien loin de son cœur, ne peut plus obtenir un regard.

La déesse en sourit malignement, & l'Amour, confus & rougissant de honte, s'avoua vaincu, & s'enfuit.

LE PROCÈS SANS FIN,

OU

L'HISTOIRE DE JOHN BULL,

PAR LE DOCTEUR SWIFT.

Traduit de l'anglois. 1753.

CE roman eſt une allégorie critique de la guerre ſanglante que la France eut à ſoutenir contre preſque toute l'Europe, lorſque le duc d'Anjou monta ſur le trône d'Eſpagne. Ce John Bull eſt le royaume de la Grande-Bretagne ; & ſous le nom de miſs Bull, on doit entendre le parlement. L'écrivain anglois, né ſatyrique & plaiſant, nous repréſente la guerre de 1702 ſous l'idée d'un procès de grande importance. Les batailles ſont des plaidoyers, & les victoires des ſentences. On métamorphoſe les rois en marquis, les généraux d'armée en procureurs, les officiers en clercs, les ſoldats en huiſſiers;

recors, &c. La matière du procès est la succession du vieux lord Struff, qui, se voyant sans postérité, fait un testament & institue son légataire universel un de ses cousins appellé Philippe *Babon*. Le chevalier South, autre cousin du vieillard, est au désespoir de ce qu'on lui a enlevé un si bel héritage, & il attaque la validité du testament.

« Le joli damoiseau que ce chevalier » South, dit la femme de John Bull! » lorsque mon mari le prit chez lui, » c'étoit un souillon qui croupissoit dans » la saleté, un cul crotté, un petit vilain » dégoûtant, qui avoit toujours la morve » au nez. Nuit & jour moitié de nos » gens étoit occupée à le servir; le » coquin sans cesse criailloit, clabaudoit » & faisoit tapage. Tantôt il se jetoit » dans le feu & se brûloit le visage; tan- » tôt il se cassoit les os des jambes en » grimpant sur les bancs. Tous les jours » il revenoit de l'école dans un état à » faire croire qu'on l'avoit trempé & » sauffé dans l'égout le plus sale. Il per- » doit son argent à la pouffette, à la ma- » dame, à la briscanbille; il vendoit ses

» livres, mettoit ſes chemiſes en gage: » cent fois nous fûmes obligés de les » racheter. Vous dirai-je naturellement » ce que je penſe? toute cette race eſt » trop entichée de cornemuſes & de » marionnettes. Je voudrois que vous » fuſſiez ce que mon mari a payé aux » pâtiſſiers, aux confiſeurs, pour biſcuits » de Naples, tartes, darioles & bon-» bons. Cependant il aima toujours le » chevalier, & le conſidéra comme un » gentilhomme d'une famille très-noble, » mais tombée en ruine. Il lui donna » une bonne éducation; enfin il le mit » dans une très-belle paſſe, en lui ache-» tant de ſon argent, une des meilleures » charges du pays. Quelle reconnoiſſance » croyez-vous que ce beau gentilhomme » nous en ait témoignée? il daigne à peine » nous honorer de ſa converſation, jamais » une ſeule expreſſion de politeſſe. »

Tels ſont les traits ſatyriques que lance le docteur anglois ſur un prince qui a occupé avec gloire le trône impérial.

Louis XIV, ſous le nom de Lewis Babon, eſt beaucoup mieux traité: on

le représente comme un négociant qui entendoit parfaitement le commerce, & qui employoit son argent à acheter des épées à deux tranchans, des bâtons à deux bouts, des tricots, des gourdins, armes qu'il aimoit à la folie, & dont il s'escrimoit à merveille.

Voici l'idée que l'auteur nous donne de la nation angloise. John Bull est un honnête garçon, simple, uni, sans détours, mais colère, hargneux, brusque, inconstant, toujours prêt à chercher querelle à ses meilleurs amis, lorsqu'on prétend le gouverner, & se laissant conduire comme un enfant quand on sait le prendre par de douces paroles. Son humeur est bonne ou mauvaise suivant le temps; c'est un esprit follet, qui monte ou baisse avec le thermomètre. Il a de la vivacité, de la pénétration, entend fort bien les affaires; mais il est fort négligent dans la revision de ses comptes, & se laisse duper ordinairement par ses associés, ses apprentis & ses domestiques. Il aime la bouteille, le plaisir, & vit très-honorablement, &c.

Nous ne savons si les Hollandois

voudront se reconnoître dans le portrait suivant: Nicolas Frog est un gars fin, rusé, avare, frugal, occupé de ses affaires, se laissant mourir de faim pour épargner sa bourse, n'ayant jamais perdu un liard par la négligence de ses domestiques, ou par la mauvaise foi de ses débiteurs; ne connoissant d'autre amusement que des tours de passe-passe; d'une légéreté de main que rien n'égale, &c.

Le docteur Swift en veut beaucoup au duc de Marlborough, qu'il appelle le procureur Hocus. Il le représente comme un homme passionné pour l'argent, & qui songeoit plus à ses intérêts qu'à ceux de la patrie.

Après que l'auteur a fait connoître les différens personnages qu'il introduit sur la scène, il raconte ce qui arriva au sujet de la succession du lord Struff. Jamais procédure ne fut plus opiniâtre; cependant la partie n'étoit pas égale. Le chevalier South eût bientôt succombé, si John Bull, marchand drapier, Nicolas Frog, marchand linger, & quelques autres négocians de la province ne fussent intervenus dans la cause. Il n'y a que le vieux

vieux Lewis Babon qui se déclare pour son petit-fils. Les frais de justice ruinent les plaideurs ; on se trouve forcé d'en venir à un accommodement. John Bull est le premier qui en donne l'exemple, malgré les sollicitations de tous ses associés. Enfin, tout est pacifié ; & le jeune Philippe Babon est reconnu pour légitime lord Struff. *Voilà le fonds de cette satyre ; en voici quelques détails.*

Miss Bull, femme de John, fut soupçonnée d'un commerce de galanterie avec le procureur Hocus ; elle s'opposa toujours à tout accommodement entre les plaideurs, parce qu'il étoit de l'intérêt de son galant que le procès ne finît pas si-tôt. Dans une dispute qu'elle eut un jour avec son mari, elle lui jeta un couteau à la tête ; John, pour n'être point en reste, lança une bouteille au nez de sa chère épouse. Celle-ci devient furieuse, & commence à jouer des mains. Miss, en se battant, reçoit une contusion au côté droit ; la plaie se forma en apostume, & dégénéra en un ulcère putride, qui faisoit déserter tout le monde. La pauvre malade eut recours à un

charlatan, qui promit de la guérir, & qui ne tint pas parole. Elle mourut & laissa trois filles, *Polemia*, *Discordia*, *Usuria*. C'est sous cette idée que le docteur Swift nous représente le parlement d'Angleterre, qui s'opposoit de tout son pouvoir à la paix de l'Europe. Le nouveau parlement, qui s'assembla quelque temps après, ne pensoit pas de la même manière; aussi l'écrivain anglois dit que, quand John Bull résolut de convoler à de secondes noces, il jeta les yeux sur une demoiselle aussi riche que noble: c'étoit un vrai modèle d'économie. Si elle amassoit de l'argent, c'étoit pour acquitter les dettes de son époux; on ne vit jamais de si honnête femme. Elle fit connoître à John Bull qu'il étoit la dupe de ses associés, & lui conseilla d'examiner les écritures de son procureur, qui étoit passablement fripon.

Dans la seconde partie, l'auteur fait l'éloge de l'église anglicane, & lance à ce sujet quelques traits satiriques contre la religion romaine. Il fait ensuite le portrait de Goton, sœur de John Bull: cette Goton est le royaume d'Ecosse. « On eût

» deviné, dit-il, en voyant le frère & la
» sœur, que l'une étoit l'élève d'une ma-
» râtre impitoyable, l'autre le petit mignon
» d'une tendre mère. John, vermeil &
» dodu, étoit un bon gros joufflu qui
» brilloit de santé ; Goton, blême, défaite,
» languissante, étoit l'image parfaite d'une
» fille qui périt des pâles couleurs. *Mon-*
» *sieur* étoit l'enfant gâté : pas un bon
» morceau qui ne fût pour lui ; il regor-
» geoit de poulardes, de poulets, de
» cochons de lait, d'oies grasses & de
» chapons. La pauvre demoiselle n'avoit
» qu'un peu de gruau d'avoine, un peu
» d'eau, tout au plus une croûte de pain
» sec, sans beurre ni friandises. John se
» crevoit de reinettes, de pêches, de
» pavies ; Goton ne mangeoit que des
» pommes sauvages, des prunelles, ou
» des meures de ronces. . . . elle ne man-
» quoit ni d'esprit, ni de courage ; elle
» sentoit un mauvais procédé, & savoit
» en tirer vengeance. Quelquefois elle
» faisoit main-basse sur les plats que l'on
» servoit à la table de John ; elle lui escar-
» motoit, tantôt une cuisse de poulet,
» tantôt une tranche de bœuf ; nouvelle

» matière à contestations. Bientôt on en » venoit à des coups de poing : le drôle » étoit toujours le plus fort, mais jamais » Goton ne vouloit céder ni plier ; lorf- » qu'elle se voyoit terrassée, elle n'en » devenoit que plus furieuse. Malheur » alors au glorieux John ! Elle le pin- » çoit, l'égratignoit, le mordoit, le déchi- » roit à belles dents. S'il lui donnoit un » soufflet, elle lui ripostoit en lui enfon- » çant son aiguille à tricoter dans le molet » des jambes, &c. »

Le docteur Swift, qui n'aimoit pas les presbytériens, les accommode fort mal dans la personne de *Petit-Jean*. Ce dernier étoit un de ces papelards qui jouent dévotement de la prunelle, qui regardent toujours en-dessous, & qui voyent tout avec les yeux fermés. Jamais il ne pensa, ne parla, n'agit comme le reste des hommes : il se faisoit une étude d'aller contre les usages. Rendoit-il une visite à sa maîtresse, c'étoit en manteau de deuil, en rabat, en manchettes courtes, avec une barbe épaisse & longue d'un pied. Il pleuroit, il se lamentoit, il jetoit les

hauts cris à une noce; il folâtroit & rioit à un enterrement.

Goton devint éperdument amoureuſe de cet homme ſingulier, c'eſt-à-dire que la presbytéraniſme fit fortune en Ecoſſe: cependant on inquiétoit les partiſans de cette ſecte, & ils ſe virent contraints de ſe ſoumettre extérieurement aux rits de l'égliſe anglicane. Il y a pluſieurs chapitres qui roulent ſur cette matière. On conſeille à Petit-Jean de ſe pendre, & on lui promet que ſes amis viendront auſſi-tôt couper la corde, & qu'ils le tireront d'affaire. Le drôle a beaucoup de peine à faire cette petite cérémonie; à la fin il s'y détermine, dans l'eſpérance qu'on ne le laiſſera pas périr; mais on lui joua un vilain tour, car perſonne ne lui rendit le bon office qu'on lui avoit promis, & il demeura pendu dans toutes les formes.

Il eſt impoſſible de ne pas ſourire en liſant ce chapitre; & même tout le corps de l'ouvrage, qui, à quelques longueurs près, & quelques détails qui dépoſent contre le goût, répond parfaitement à l'idée que l'on a de l'eſprit & du talent de

l'auteur. Il a été traduit par l'abbé Velly, qui a parfaitement saisi l'esprit de son original, & l'a quelquefois corrigé.

Le docteur Swift fut un esprit si plaisant & un homme si extraordinaire, qu'on formeroit une vie particulière de cet écrivain original, de mille traits qui perpétueront son nom autant que ses ouvrages. En voici un que peu de personnes connoissent.

Swift se rendant à pied, suivant sa coutume, d'Holy-head à Leicester, fut surpris le soir, dans un bois, par un orage violent. C'étoit en été; la chaleur étoit excessive; & ayant marché long-temps pour gagner cette forêt, il se proposoit d'y prendre sous un arbre quelques heures de repos. Le tonnerre & la pluie le forcèrent à renoncer à ce dessein; cependant le village le plus voisin étoit encore très-éloigné. Dans cette triste conjoncture, chaque parti ne lui offroit que des écueils, lorsqu'une lumière, qu'il apperçut dans un grand éloignement, le fit résoudre à tourner ses pas vers cet endroit. Les fréquens éclairs lui faisoient perdre de vue, à chaque instant, sa chère bousole, & son œil incertain ne la retrouvoit que lorsque l'éclair passé le replongeoit dans une profonde nuit. Pour surcroît d'embarras, il enfonçoit, à chaque pas, jusqu'à demi-jambe, dans une terre fangeuse; &

en se relevant, les épines des buissons lui écorchoient le visage, & achevoient de mettre en pièces un habit noir devenu *d'été*, après avoir été long-temps *d'hiver*.

Il ne lui manquoit, pour combler sa disgrace, que de voir disparoître tout-à-fait le flambeau, qui sembloit lui annoncer le terme de ses malheurs; & il disparut. Swift, mouillé, crotté, écorché, déchiré, perd alors patience; & dans son désespoir, portant ses pas au hasard, il fait retentir l'air de tous les gémissemens énergiques qui ébranlent les voûtes des tavernes de Londres & de Dublin, lorsqu'un buveur désespéré a vraiment perdu la tête. Au même instant, une épaisse vapeur l'environne; ses cris brutaux redoublent; il tombe avec fracas dans un tuyau souterrain, & roule jusqu'au fond sans cesser de crier.

L'apparition subite d'un noir fantôme, descendu par la cheminée, (car ce tuyau servoit en effet à cet usage) remplit de frayeur la chaumière enfumée d'un pauvre bucheron. A table avec ses trois fils & leurs femmes, il se délassoit des travaux de sa journée. Cet aspect, en le troublant d'effroi, le rend furieux. Il se lève, ses fils imitent son exemple; &, tandis que les femmes tremblantes font de loin sur Swift mille exorcismes, les hommes, armés de bâtons & de coignées, se préparent à fondre sur lui. En vain le prétendu diable leur fait des signes de paix; leur imagination frappée les transforme en contorsions de possédé. Son esprit le servit

mieux en lui inſpirant l'idée de parlementer. Les femmes jugèrent, à ce mot, qu'il étoit au moins un diable raiſonnable. Elles inſiſtèrent pour une ſuſpenſion d'armes ; l'on conſentit à entendre tranquillement ſes raiſons. Il parla ; il ſe juſtifia, il ſe fit plaindre par ſes juges : il finit par les faire rire, & ſe mit à table avec eux.

OLLIVIER,

Poëme en prose, en 12 chants, 2 vol. imprimés en 1763, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, réimprimés dans la collection des Œuvres badines & morales de M. C. 3 vol. in-8°.

M. CAZOTTE, auteur de cet ouvrage, homme de beaucoup d'esprit, d'une imagination vive, brillante & bizarre, nous avertit dans la préface qu'il a eu le projet d'imiter, dans ce poëme, la variété de style & de peinture qui fait le charme de celui de l'Arioste. *Il a voulu*, dit-il, *rassembler sur un canevas, dont une fable susceptible de quelque intérêt fît le fonds, des tableaux de toutes les espèces, en les rendant de la manière la plus conforme à la nature.* Son plan est heureusement rempli. On croit, en lisant Ollivier, parcourir une galerie où se trouvent réunis des morceaux de divers genres qu'on prendroit souvent pour les ouvrages de différens maîtres, par la variété de tons & de manières qui les distingue : au reste, il est assez prouvé qu'il n'existe point de

poëme en prose, & que ni l'intérêt des situations, ni la fréquence des métaphores, ni même la correction & la propriété du style, ne peuvent constituer la poésie. La liberté, la facilité caractérisent le langage vulgaire ; mais c'est de mètre & d'harmonie que se compose le langage des dieux.

Nous allons suivre l'auteur dans sa marche, & mener de front avec lui les aventures de plusieurs personnages, qu'un intérêt principal semble cependant lier entr'elles. Nous employerons, autant qu'il sera possible, les images & même les expressions de M. Cazotte. Le tableau sera réduit ; les proportions seront changées ; mais nous conserverons fidellement les nuances & les couleurs.

Sous le costume de la chevalerie & sous le masque des temps antiques, l'auteur peint souvent des mœurs moins anciennes & des ridicules très-modernes. Ce contraste, loin de choquer, donne lieu à des rapprochemens heureux, & fait quelquefois sourire par des applications piquantes.

CHANT PREMIER.

L'Asie étoit en feu : l'Europe conjurée vouloit arracher la Palestine aux infidèles qui la profanoient. Philippe, animé

du double fanatisme de la gloire & de la religion, excité par le desir de venger sur les Sarrasins les affronts faits à l'empire des lis, assembloit de toutes parts ses braves & nombreux vassaux.

Sigismond, comte de Tours, ordonne à sa noblesse de prendre les armes: cinq cents hommes d'armes, autant d'illustres chevaliers se rangent sous sa bannière.

La croix d'or, qui les distingue, annonce leur dessein. Leur bravoure présage des prodiges.

Le comte de Tours est à leur tête. Il semble glorieux de commander une si belle troupe; mais la tristesse sur son front se mêle à la joie du guerrier qui va s'illustrer; on voit qu'un chagrin secret le dévore.

Le comte n'a qu'une fille unique; la nature & l'éducation en ont fait un objet accompli. L'Amour, qui rapproche les distances, l'a rendue sensible au mérite d'un simple chevalier, autrefois son page; Agnès est devenue mère entre les bras d'Ollivier.

Fredegilde, sa marâtre, avoit un fils: elle lui destinoit la main d'Agnès & la

ſouveraineté de Tours. Odieux à la princeſſe, Inare & ſa mère ne cherchoient qu'une occaſion de ſe venger de ſes mépris.

Agnès veut en vain couvrir ſa ſituation des voiles du myſtère ; une ſanté chancelante lui fournit des prétextes ; Bobée, ſa nourrice, Fleur de Myrte, ſa confidente, partagent ſeules ſa ſolitude ; mais le moment fatal arrive : il faut donner le jour au fruit d'un amour indiſcret & malheureux. Les grands ſont trop entourés, les yeux ennemis & jaloux, trop clair-voyans : Fredegilde eſt inſtruite de cet événement, & en porte ſur-le-champ la nouvelle au comte.

Sigiſmond devient furieux ; ſes ordres ſont donnés ; ſes gardes ſont partis, miniſtres de ſa colère & chargés de ſa vengeance.

Leur recherche eſt inutile. Ollivier n'étoit plus dans le palais. Il avoit reçu dans ſes bras l'enfant d'Agnès. La toilette de la belle lui fournit des langes ; les draps du lit, attachés à un balcon, aident l'amant à deſcendre dans un foſſé profond : Ollivier, chargé de ce dépôt

précieux, s'éloigne de la vue des murs, dont un instant plus tard l'enceinte lui seroit devenue fatale.

Enguerrand vient trouver le comte. Ami d'Ollivier, il est le premier à solliciter sa punition: il veut être chargé de le poursuivre.

La cour s'en étonne; mais le comte croit que tout ce qui l'entoure partage son ressentiment: sa garde se met en marche sous les ordres d'Enguerrand.

Cependant la trompette a rassemblé les guerriers françois. Philippe à leur tête va s'embarquer sur une flotte de cinq cents voiles assemblées devant Arles. Sigismond est obligé de se rendre au camp.

Il s'éloigne à regret de Fredegilde. Il lui confie ses plus chers intérêts, ceux de la gloire de sa maison outragée. « Le » lâche suborneur, lui dit-il, expirera » dans les horreurs d'un supplice éclatant; » son indigne complice, ensevelie pour » jamais dans un affreux cachot, sera » livrée à la honte & aux remords. Adieu, » madame, conservez-vous, si je vous » suis cher, & songez à ma vengeance. »

Après son départ, les recherches

continuent. Le farouche Inare, depuis long-temps jaloux du mérite & de la vertu d'Ollivier, eſt furieux de la préférence que ce chevalier a obtenue ſur lui: ce n'eſt pas l'amour qui l'anime; c'eſt l'orgueil irrité qui le dévore. Il brûle de rencontrer ſon rival; il le cherche, il le pourſuit avec un acharnement dont rougiroit le plus vil des ſatellites.

On a vu ſur la route d'Orléans un homme emportant un enfant.

Inare y court. Enguerrand le ſuit avec toute la garde de Sigiſmond.

Après trois heures d'une marche forcée, l'objet qu'on a pourſuivi ſe préſente. On diſtingue déjà les cris de l'enfant: l'impatient Inare treſſaille de joie; il inſulte d'avance à l'ennemi dont il penſe qu'il va ſe rendre maître; il anime ſa troupe, il preſſe ſon cheval; il eſt arrivé.

Aimable Ollivier, modèle des amans, fleur de chevalerie, vous étiez perdu ſi le haſard vous eût fait chercher votre ſalut de ce côté.... C'étoit un fantôme que l'adroite amitié avoit ſubſtitué à ſa place.

Ollivier, ſorti de Tours & marchant

sur la route de Bretagne, en avoit instruit Enguerrand.

Celui-ci ordonne au porteur du message de prendre son frère, jeune enfant en nourrice, & de l'emporter avec précipitation du côté d'Orléans; puis il offre au comte ses services, mais c'étoit pour sauver, & non pour perdre son meilleur ami.

Ollivier, dans un combat, lui avoit sauvé la vie. Ollivier étoit parent de Fleur de Myrte, l'aimable amie d'Agnès, la maîtresse d'Enguerrand: Ollivier noble, aimable & généreux, lui tenoit par tous les liens, & devoit tout attendre de son attachement.

Inare, honteux & humilié de ne trouver dans l'objet qu'il poursuivoit qu'une espèce de payson & un enfant déjà formé, maudit le ciel, maltraite le payson, & reprend le chemin de Tours avec sa suite.

Un mauvais génie semble le conduire. Au lieu de rentrer dans la ville, il s'engage dans la route qu'avoit prise l'amant d'Agnès pour se rendre en Bretagne.

Ollivier, chargé d'un fardeau qui

retarde sa fuite, s'éloigne lentement. Il est inquiet, agité; il s'arrête, il écoute; il marche, il écoute encore. Arrivé vers le soir sur les rives de la Loire, tandis qu'il cherche des yeux une barque pour la traverser, il voit à un mille de distance un gros de cavalerie, qui vient à toute bride de son côté.

La plaine étoit découverte, nul moyen de se cacher, nul espoir d'échapper. Son cœur se déchire; il embrasse son fils, le baigne de ses larmes, le place sous quelques arbrisseaux.... mais on ne le verra point; il périra de besoin.... Il revient, le met au milieu du chemin, s'éloigne, veut revenir, veut le porter à travers le fleuve; mais le danger presse; l'ennemi s'approche..... Ollivier laisse son fils entre les bras de la Providence, & se jette à la nage.

C'étoit Inare qui, porté sur les ailes de la fureur, précédoit de loin sa suite. Il n'étoit plus qu'à deux cents pas de la rivière : tout-à-coup la terre fond sous ses pieds, s'entr'ouvre, l'engloutit, & le dérobe aux yeux de son escorte.

Ciel, protecteur de l'innocence! tu

le fis tomber dans un piége que les villageois avoient tendu pour prendre une bête féroce. La plus féroce de toutes les bêtes c'étoit Inare.... On le découvre; sa suite reste auprès de lui, on se disperse pour lui chercher du secours.

Ollivier passa la Loire. Il étoit presque nuit; on étoit dans les premiers jours du printemps. Notre héros, mouillé, pressé du froid & de la faim, entre dans une cabane écartée: il y trouve deux enfans.

Leur âge tendre, leur naïveté lui rappellent celui qu'il vient de quitter. Il les prend, les embrasse avec émotion: les enfans lui rendent caresses pour caresses, larmes pour larmes. Le père & la mère arrivant, les trouvent entre ses bras.

Ollivier leur demande quelques secours. Frappé de sa beauté, de la noblesse & de la grace de sa figure, ils le rendent maître de leurs provisions: du poisson, du lait, quelques fruits secs composent le repas.

Ollivier, pendant que ses hôtes le considèrent, réfléchit tristement. Heureux mortels! disoit-il, vous jouissez en paix de tout le bonheur que la nature voulut

départir aux hommes. Vous avez les vrais biens, la santé, l'innocence, l'amour, & des enfans, l'amour sans trouble, sans larmes, sans dangers & sans crime....

Ce héros s'étendit sur des joncs ; mais il n'y peut fermer la paupière. Les dangers d'Agnès, ceux de son fils, viennent déchirer son cœur.

Elle te l'avoit confié, lâche, & tu n'as su ni le défendre ni le sauver ! est-ce donc ta vie que tu devois ménager ? peut-être, hélas ! échappé à nos ennemis, il va périr faute de soins.

Il se lève à ces mots, traverse le fleuve, vole au lieu où il avoit laissé son trésor. L'enfant n'y étoit plus. Ollivier, au désespoir, revient à la cabane, & passe le reste de la nuit dans l'agitation & la douleur.

Le pêcheur lui offre ses services ; le chevalier les accepte, le charge de s'informer du sort de son enfant, le prie de voir à Tours un homme qu'on appelle Strigée, & de lui dire qu'il a laissé son ami prêt à s'embarquer pour Nantes.

Ollivier s'embarque ; il arrive à Nantes. Stenon, fils du duc Richard, alloit partir

pour la croisade, à la tête des barons de Bretagne : Ollivier se prépare à le suivre.

Il croyoit, à chaque instant, recevoir des nouvelles de Strigée. C'étoit le père de Rosimond, son écuyer, c'étoit son ami; mais la défiante Fredegilde, n'ayant pu s'assurer de l'écuyer, avoit fait arrêter Strigée; il étoit en prison.

Cependant la flotte des Bretons s'éloigne du port, & Ollivier, ignorant le sort de ce qu'il avoit de plus cher, est obligé de partir. Il arrive devant Arles. Tout y étoit en mouvement. Le bruit des fanfares anime les matelots : les chaloupes couvrent la mer, & chargées des approvisionnemens de toute espèce, elles semblent disputer d'adresse & de légéreté en voguant sans cesse de la flotte à la terre, & du rivage aux vaisseaux.

On s'agite sur la rive; l'officier presse les manœuvres. La foule embarrasse les travaux. La jeune amante vient chercher le guerrier qui lui promit la foi; l'épouse gémissante présente à son jeune époux les fruits de leur union, formée sous de meilleurs auspices. La jeune fille embrasse

encore une fois ſon père ; un vieillard éploré conjure ſon fils de ménager ſes jours, & le prie, en pleurant, de penſer quelquefois à ſon malheureux père.

Mais le ſignal du départ flotte enfin dans les airs ; les cables rappellent les ancres à bord des vaiſſeaux : la voile, qui ne tenoit plus que ſur un fil, tombe, ſe déploie, & s'enfle au gré d'un vent favorable. On vogue, & déjà les remparts de Tortoſe flattoient de loin l'eſpérance des guerriers....

Une tempête ſurvient : le vaiſſeau du comte de Tours eſt jeté contre un écueil, & s'y briſe.

Sigiſmond, à la nage, tâche de gagner la terre ; mais ſes forces s'épuiſent ; il va périr : une main ſecourable le ſaiſit par un pan de ſa tunique, & peu à peu il ſe trouve ſur le ſable entre les mains d'un inconnu armé, qui s'efforçoit de le rappeller à la vie.

Le comte, revenu à lui, veut exprimer ſa reconnoiſſance ; il veut connoître le mortel généreux auquel il eſt redevable d'un ſi grand bienfait : le guerrier balance quelque temps, enfin il délace

ſon armet, le jette loin de ſoi, & ſe précipitant au genoux du comte : je ſuis votre page Ollivier, ſeigneur ; je vous demande la mort que je mérite, & que vous m'avez jurée. Malheureux, s'écria le comte ... tu oſes encore venir empoiſonner l'air que je reſpire ! Je jure .... Ollivier s'éloigne. Il ſauroit mourir s'il étoit ſeul à plaindre ; mais Agnès, mais ſon fils reviennent à ſa mémoire ; & il ſe promet, à force de vertus, de vaincre la colère de ſon maître, & d'obtenir ſon pardon.

CHANT II.

ENGUERRAND, ſéparé d'Inare, ſous prétexte d'une recherche plus générale, diſperſe ſa troupe, s'en éloigne, & prend le chemin d'Angers, au travers de la forêt de Montgrand, accompagné de ſon ſeul écuyer.

Il étoit nuit ; il faiſoit froid ; l'écuyer grelottoit, murmuroit, parloit de loups-garoux, de revenans. Ce pays, diſoit-il, avoit un mauvais renom..., ſon maître rioit de ſa frayeur.

Tout-à-coup, au travers de l'obſcurité de la forêt, leurs yeux ſont frappés d'une lumière vive qu'ils apperçurent dans l'éloignement, & vers laquelle ils dirigèrent leurs pas.

Ils arrivent ſous un berceau formé par les branches de quelques chênes très-élevés, auxquelles un pavillon leſte & galant étoit ſuſpendu: on voyoit ſous ce pavillon un couvert mis pour deux perſonnes, ſervi avec propreté, & un ſoupé auſſi bien entendu qu'appétiſſant.

Perſonne n'eſt dans le pavillon. L'obſcurité, le ſilence & la ſolitude règnent alentour.

Ils entrent. Les mets ſemblent cuits à propos; l'aſſaiſonnement ſaiſit l'odorat; la vapeur les environne, & annonce qu'on ne fait que de les ſervir.

Vous vous inquiétiez, Barin, dit Enguerrand; avois-je beſoin, diſiez-vous, pour courir après Ollivier, de m'engager dans cette forêt? j'en devois craindre quelque fâcheuſe aventure.... Cependant vous voyez comme celle-ci commence!

L'écuyer, ſans perdre le temps à

admirer, se jette sur un pain, sur un pâté, mange avidement, & invite son maître à en user ainsi que lui avec une honnête liberté.

Vous êtes glouton, Barin, dit le chevalier. En disant cela, il prend lui-même quatre truffes d'une main, & quelques poignées d'olives de l'autre.

Monsieur, dit Barin, en prenant un pigeon à la basilique, au bout d'une fourchette, quand on m'aura traité de glouton, tout sera dit : le vin est tiré, il est à la glace : buvons.

Les truffes altèrent. Enguerrand boit un coup. Il s'assied, non pas tout-à-fait à table, mais un peu de côté, & met sur son assiette une cuillerée de crême, qui paroît très-délicate. Barin va à lui. Je pense, dit-il, que vous mangeriez de la crême sans serviette : en disant cela, il en déplioit une & la lui mettoit sur les genoux. Puis s'approchant de la table : ne vous asseyez donc point comme un enfant, ajouta-t-il.

Voilà Enguerrand assis & installé : on boit, on s'oublie.

Barin leva les yeux par hasard. Qu'est-

ce-ci, monſieur? nous ſommes en cage.... Pendant qu'ils mangeoient, une cage de fil de laiton bien doré s'étoit formée autour d'eux. Tout-à-coup elle ſe lève, à l'aide d'une poulie juſqu'au haut d'une branche, & y tient.

Nous ſommes pris à la pipée, dit Barin; avois-je tort de me défier de ce maudit bois?

Enguerrand ne répond rien; il rêve, il s'endort: ſon écuyer en fait autant.

Aux premiers rayons du ſoleil ils ſont éveillés par un caquet bruyant & des éclats de rire très-animés.

Ils ſe mettent ſur leur ſéant, ſe frottent les yeux; ils croient dormir ou rêver encore.

La cage, qu'on avoit deſcendue, étoit environnée de ſix pucelles: elles paroiſſoient être d'eſpèce humaine; cependant, à la réſerve du cou, du viſage & des mains, elles étoient couvertes de plumes, de la tête aux pieds: leur phyſionomie n'avoit rien de rebutant: la plume courte, mince & friſée, qui tenoit la place des cheveux; une touffe placée en aigrette au-deſſus du front, formoient en tout une coëffure

coëffure agréable; les bras reſſembloient à des ailerons, les jambes préſentoient un ſpectacle encore plus bizarre.

Chevalier, dit l'une à Enguerrand, je vous rends la liberté, au nom de Strigilline ma maîtreſſe, mais ſous une condition: vous me donnerez la main juſqu'au château, & vous y prendrez du repos.

La capitulation fut acceptée. On marche vers le château; les dehors, les eaux, les avenues, tout annonce une maiſon opulente. Le château ſe préſente. C'étoit une très-grande cage flanquée de quatre autres petites, comme le ſeroit une tour de ſes quatre tourillons.

Strigilline attendoit le chevalier: elle le reçoit civilement, & l'engage à paſſer quelques jours auprès d'elle.

Enguerrand répond par une inclination de tête. Il conſidéroit la fée; (car c'en étoit une) ſon plumage étoit d'un petit jaune, ſemblable à celui des ſerins de Canarie: elle avoit le tour du viſage beau, le teint éclatant, la lèvre vermeille, les dents du plus bel émail, l'œil noir, vif & bien coupé, mais le regard ſournois; ſes ſourcils, arrondis en un très-

bel arc, n'étoient point ſeparés ; on voyoit quelque choſe de malin dans ſon ſourire ; & l'aſſemblage de tous ſes traits formoit une phyſionomie ſpirituelle, piquante & ſcélérate.

On ſervit un dîner abondant & délicat. Enguerrand n'étoit pas encore à ſon aiſe. Strigilline le comble d'attentions, le prévient, le flatte & le raſſure.

La danſe, la muſique, la promenade rempliſſent l'intervalle entre le dîner & le ſouper. Ce repas fut plus ſplendide & un peu plus gai que le dîner. On laiſſe voir à Enguerrand qu'on n'ignore pas qu'il eſt auteur. Penſez-vous, lui dit-on, que vos talens, connus bien par-delà Saumur, n'aient point percé la forêt de Montgrand.

Le chevalier ſourit à l'éloge. On le prie de lire un de ces ouvrages qui lui ont fait une ſi grande réputation.

Il ſe fait preſſer & lit un conte allégorique, dont le but eſt de prouver que le plaiſir s'éloigne également & de l'étiquette des cours & du tumulte des grandes villes ; qu'il fuit les orgies de la débauche, & les longs éclats de la cohue bourgeoiſe ;

mais qu'il habite aux champs avec la jeunesse & l'innocence.

Enguerrand finit sa lecture, & reçut de Strigilline & des dames de sa cour les complimens les moins ménagés. Il devint d'une humeur charmante, trouva le repas trop court : enfin on se lève de table ; il donne la main à la fée pour la conduire chez elle, & passe dans l'appartement qu'on avoit préparé pour lui.

En vérité, dit-il à Barin, aux plumes près, ces femmes sont d'un très-bon ton : mais vous les observiez ? pensez-vous qu'elles aient été contentes ? — Oui, monsieur, elles auront trouvé vos vers fort beaux. — Ignorant, c'étoit de la prose que je leur lisois. — Soit ; mais, monsieur, est-ce pour venir écouter ici les fleurettes de ces dames à plumage que . . . ? non assurément, Barin ; il a fallu répondre aux politesses que nous avons reçues ; mais nous serons à cheval avant le jour.

Tout reposoit encore dans le château, lorsqu'Enguerrand se lève, éveille son écuyer. Partons, Barin, Ollivier a besoin de moi : j'ai perdu tout un jour, un jour

que je devois à l'honneur & à l'amitié. En parlant ainſi, le chevalier prend ſes armes; Barin s'habille; ils ſont à cheval: ils s'engagent dans la première route qui s'offre à eux dans l'obſcurité.

Ils marchoient depuis près de deux heures, quand le crépuſcule vint leur aider à diſcerner les objets.

Ils côtoyent les murs d'un jardin qui paroît fort vaſte. Ils paſſent contre des bâtimens, qui devoient être, ſelon les apparences, les dépendances d'une grande maiſon; ils font quelques pas de plus, ſe trouvent à la porte d'un château, & ſe reconnoiſſent alors: c'étoit celui de Strigilline.

Nos voyageurs, prennent une autre route, entrent dans une épaiſſe forêt, la traverſent, rencontrent au bout d'une heure & demie une campagne habitée, trouvent les avenues d'un château: c'étoit celui de Strigilline.

Quoi, dit Barin, nous ne perdrons jamais de vue cette maudite cage! Suivons ce ſentier, dit Enguerrand ſans ſe déconcerter; il doit aboutir au pavillon de la forêt.

Après deux heures d'une course fort pressée, ils se trouvent dans une route spacieuse ; ils approchent d'un endroit qui paroît très-habité ; déjà ils entendent le bruit des chiens, le chant des coqs, le hennissement des chevaux ; enfin, ils trouvent de vastes écuries ; mais c'étoient celles du palais de Strigilline.

Le maître & l'écuyer bouilloient d'impatience. Un petit page, couvert de plumes de sansonnet, aborde Enguerrand, l'invite à se reposer, & lui dit que sa maîtresse l'attend.

Enguerrand rentre dans son appartement, se désarme & va saluer Strigilline : il avoit l'air froid & contraint.

On le reçoit avec politesse. Après le dîner, on lui propose un plan de vie pour occuper agréablement son temps ; on lui promet des plaisirs de différens genres.

A ces offres, à mille agaceries qui les accompagnoient, le chevalier croit devoir répondre sérieusement : il regrette de ne pouvoir se rendre à un accueil si plein de bonté ; mais les devoirs les plus importans, les intérêts les plus chers l'appellent ailleurs : permettez, ajoute-t-il,

que je reprenne ma route ; permettez ... Strigilline se trouble, pâlit & se retire.

Badine, confidente de la fée, vient trouver Enguerrand dans le jardin ; elle lui fait quelques reproches de ce qu'il songe déjà à partir.

Enguerrand s'excuse : son devoir, dit-il ... Laissons les prétextes, dit Badine ; j'ai un mot à vous dire qui fait oublier des devoirs plus essentiels que ceux que vous vous supposez. Ma maîtresse vous aime. — Je suis donc bien malheureux. — On le persiffle ; il insiste : on l'assure que l'homme qu'il veut secourir n'a point besoin de lui : on devine ses scrupules. Vous avez une intrigue bourgeoise ; on dit que la jeune personne est très-jolie, blonde à l'excès, le nez relevé d'un incarnat tant soit peu vif. — Enguerrand rougit : on le plaisante ; on le rappelle à son caractère, à ses goûts volages ; on le conjure de ne pas désespérer une femme charmante, malheureuse à cause de lui. Prenez vos tablettes, lui dit-on, ornez-les de quelques petits vers tendres ; je ne vous cache pas que les productions de votre esprit sont, après

le don de votre cœur, ce qui peut le plus la flatter. — En finiſſant ainſi, Badine fit une profonde révérence & ſe retira.

Enguerrand reſte ſeul avec ſon écuyer. Eh bien! Barin, que ferons-nous? — Des vers, monſieur. — Des vers! vous plaiſantez bien mal-à-propos. Que je faſſe des vers! j'ai bien l'eſprit dans une ſituation aſſez tranquille! — Soit, n'en faites pas; mais ouvrez votre porte-feuille, cherchez-en de tous faits, & faites-les ſervir en changeant l'adreſſe.

— J'y conſens. Voyez dans mes pièces détachées; & ſi vous y trouvez des vers que j'aye faits pour quelque oiſon, je vous permets de les porter à la dame emplumée. . . . Remontons à cheval, ſortons d'ici.

— Et croyez-vous que nous y verrons plus clair que ce matin?

— Je veux faire entendre raiſon à cette femme. — Vous en avez ſans doute trouvé beaucoup qui l'ont enténdue. . . . Au reſte, promettez, flattez; je vais me promener & épier en vous attendant.

Enguerrand prend enfin son parti. Il se rend à l'appartement de la dame.

Barin étoit descendu dans les jardins. Il tourne la tête; son maître étoit déjà de retour, & se promenoit sur une terrasse.

Barin lui demande le succès de l'entrevue. Le chevalier a vu la belle; il l'a trouvée aimable, il s'est approché; elle a pris sa main, l'a serrée, elle a fait un mouvement pour l'approcher d'elle; mais .... le héros s'est senti une répugnance insurmontable : il a retiré sa main; il a parlé... mal sans doute, car Strigilline tout d'un coup a appellé ses femmes, & il s'est évadé.

Ah! mon cher maître, dit Barin, vous êtes sûrement ensorcelé depuis que vous êtes ici: vous n'avez rien fait ni dit qui fût à propos.

Badine survient: seigneur chevalier, dit-elle à Enguerrand, ma maîtresse pense que vous êtes incommodé; elle vous envoie cette pommade: c'est un excellent spécifique.

Enguerrand s'excuse; on insiste. La soubrette veut elle-même les frotter l'un & l'autre de l'essence merveilleuse: le

chevalier s'y refuse ; elle allégue des ordres positifs. Vous ne voudriez pas, dit-elle, contraindre des femmes à vous faire violence; & vous pouvez d'ailleurs vous reposer sur mon adresse.

Enguerrand perdoit patience. Barin, qu'on selle les chevaux. — Barin vouloit sortir; mais Badine l'arrête: il se sent serrer la main d'une telle force que la douleur & la surprise lui font jeter un grand cri. A ce cri, l'appartement se trouve rempli des femmes de Strigilline. Elles entourent le maître & l'écuyer, les déshabillent. Enguerrand se défend d'abord avec ménagement ; mais bientôt sentant la force des bras & le tranchant des ongles, il combat avec fureur. L'appartement retentit de rires forcés, de cris de femmes & d'imprécations militaires; il succombe enfin à ce combat inégal. Mis à nu, frotté de la tête aux pieds, il est laissé privé de sentiment à côté de son écuyer, qui, après quelques coups de griffes, s'étoit laissé frotter avec toute la patience imaginable.

CHANT III.

INARE, retiré avec peine de la fosse profonde où il étoit tombé, est transporté dans un hameau voisin. Il est blessé, couvert de contusions; la fièvre vient aggraver les blessures, & l'impatience augmente la fièvre.

Quinze jours se passent avant qu'il puisse monter à cheval. Pendant cet intervalle, sa fureur s'accroît au lieu de se ralentir. Quand la haine s'est logée dans une ame de cette trempe, elle y prend nécessairement racine.

Inare ne pense qu'à Ollivier, ne parle que d'Ollivier; pendant le délire, dans les momens de relâche, il s'informe d'Ollivier. Il prodigue l'or, dont il est avare.

Les bateliers, qui avoient conduit Ollivier à Nantes, sont gagnés, & donnent des indices.

Inare recouvre bientôt ses forces: il part, persuadé que le duc Richard doit se prêter à la vengeance du comte de Tours son allié.

Il arrive à Nantes. La flotte venoit de

partir. Le duc & sa cour étoient occupés à voir un tournoi, dont ce prince donnoit le plaisir aux dames. Rollond, le plus jeune de ses fils, nouvellement armé chevalier, en étoit le tenant.

Inare, à cette nouvelle, s'arme, se pannache de plumes rouges & jaunes, arbore une soubreveste, chargée d'une grande croix des mêmes couleurs, & fait crier par sa suite: faites place au seigneur comte Inare.

On considère l'inconnu; on rit de son extérieur. Cependant il passe en dedans de la barrière; & la visière baissée, une lance, grosse comme une antenne, sur la cuisse, il attend que le tenant vienne à lui. Il n'eut pas le temps de s'impatienter. Rollond parut. Il avoit à peine dix-huit ans; sa taille étoit aisée, légère & bien prise; il montoit un cheval plein de feu, qu'il manioit avec adresse.

La trompette sonne. Les deux champions prennent du champ & courent l'un contre l'autre. Mais l'énorme cheval normand qui portoit Inare, ne partit qu'au grand trot. Rollond fond sur le Tourangeau comme un éclair, évite le

coup que celui-ci lui portoit, le frappe si adroitement qu'il lui fait perdre l'équilibre, l'enlève de la selle, & l'envoie à dix pas de sa monture.

Inare se relève furieux : il s'en prend à son propre cheval, se rue sur lui & l'assomme d'un coup de poing.

A ce trait, dans les balcons, en dedans, en dehors de la barrière, dans la campagne, tout le monde s'écrie, & tous à la fois : *vive, vive le comte d'Inare ! il a fait un beau coup de poing.*

On s'approche de lui. Le duc, qui avoit appris qu'il étoit fils de la comtesse de Tours, croit lui devoir des égards, & s'empresse, à force de politesses, de lui faire oublier ce que cette journée avoit eu jusques-là de mortifiant pour lui.

Le Tourangeau les reçoit brusquement : il répond gauchement aux prévenances du duc, qui le conduit au château.

Inare, exposant à Richard l'objet de son voyage, laisse voir toute la bassesse de son ame. Il se répand en invectives, en injures contre Ollivier : il fait, dit-il, qu'il est dans les Etats du duc, & ajoute

que ce prince ne peut se dispenser de le remettre entre ses mains.

Richard, sans diminuer la faute d'Ollivier, fait l'éloge de ce chevalier. Il fait, au reste, à quoi l'honneur & l'amitié l'obligeroient vis-à-vis le comte de Tours, si son ennemi étoit dans sa cour; mais il ignore l'asyle qu'il a choisi.

Inare, jaloux & défiant, croit qu'on le trompe; il répand des espions dans le palais pour vérifier ses soupçons.

Cependant on annonce une fête, un bal dont Inare doit avoir tous les honneurs avec la princesse de Bretagne, fille du duc, l'objet de toutes les complaisances de son père, celui des vœux de tous les cœurs faits pour aspirer à sa conquête.

Inare fut gonflé d'orgueil; les dépenses qu'il fit pour se montrer dans cette fête, firent paroître dans tout leur lustre son avare profusion & son mauvais goût. Les courtisans bretons applaudissoient malignement; Rollond, fils du duc, ne fut pas le dernier à faire remarquer aux dames qu'on ne se mettoit nulle part comme à Tours.

Le bal s'ouvre. Inare, auſſi peſant, auſſi mal-adroit que la princeſſe eſt gracieuſe & légère, s'embarraſſe bientôt dans la queue de ſa robe. Aglaé tombe, le Tourangeau tombe & la ſuit. On accourt, on relève la princeſſe. — « Je ſuis mortifié de l'accident, madame, dit Inare » en ſe relevant, mais c'eſt votre faute; » vous n'auriez pas dû tourner ſi court. »

— Votre excuſe n'eſt pas galante, chevalier, repliqua Rollond, qui s'étoit avancé pour donner du ſecours à ſa ſœur. — Je la maintiens vraie envers & contre tous, dit Inare d'un ton bruſque & enflammé .... & en même temps il arrache, il déchire ſon gant, & le jette au milieu de l'aſſemblée.

Rollond ramaſſe le gant. On s'empreſſe inutilement pour arrêter les ſuites d'une affaire auſſi étrange: l'aſſemblée ſe diſſipe; le Tourangeau quitte le château & va chercher un logement dans la ville.

Les écuyers ſont en route de part & d'autre; les cartels & les réponſes vont leur chemin; le combat ſera de ſeul à ſeul; le jour, le champ, les armes, tout

eſt convenu; les combattans ſont en préſence. Inare, bientôt déſarmé & renverſé, ſe trouve muni d'un poignard, contre la règle du combat; il veut en frapper ſon ennemi. On accourt; on ſépare les combattans. Inare, déclaré indigne de la chevalerie, dépouillé de ſes armes, eſt conduit par la garde hors des portes de la ville.

Il s'éloigne, traverſe en brigand les Etats du duc; il inſulte, il viole, il incendie. Des troupes le pourſuivent; il échappe par la fuite, dirige ſa route par la Provence, réſolu d'aller tenter fortune en Aſie, s'il ne trouve pas à s'établir en Grèce; car il eſpère qu'il pourra bien, en paſſant, ſe faire couronner à Byzance, ou tout au moins à Trébizonde.

Près des bords de la Durance il fait rencontre d'une dame éplorée, qui lui demande ſon aſſiſtance.

Levez-vous, madame, dit Inare, & faites-nous part du ſujet que vous avez de crier ſi fort.

C'étoit pour ſa ſœur que la dame l'imploroit. Un mari brutal, le cruel Falagon, maître d'un château voiſin, la maltraitoit

ſans ceſſe : il l'avoit attachée nue à un arbre ; on entendoit les coups de fouet & les cris de la victime.

L'a-t-on miſe bien nue, dit Inare ? il faut aller voir cela. Il s'avance pour ſatisfaire ſa brutale curioſité. Seigneur châtelain, dit-il à Falagon, ne vous dérangez pas ; vous corrigez votre femme, & c'eſt très-bien fait ; continuez ſi le cœur vous en dit ; après cela, vous me direz vos raiſons.

Falagon, indigné de tant de baſſeſſe & de barbarie, répond bruſquement, & dit au chevalier de s'éloigner.

Inſolent ! dit Inare en pouſſant ſon cheval.

Le châtelain, adroit & léger, monte ſur un arbre, ſonne du cor. Inare, deſcendu de cheval, coupe les liens d'Alérie ; mais il eſt bientôt entouré des vaſſaux de Falagon. Alérie ſe jette à ſes pieds comme pour les embraſſer, lui ſaiſit adroitement les jambes avec un de ſes liens & le fait tomber. On le ſaiſit, on le garrotte, on l'entraîne.

Cependant Philippe, à la tête des

princes chrétiens, faisoit le siége de Damas, ville capitale de la Syrie.

L'armée n'avoit pu former la circonvallation de la ville; elle s'étoit partagée en trois camps commandés par différens chefs. Sigismond & le prince de Bretagne étoient à la tête de la troisième attaque du côté qui regarde la Syrie.

Le siége duroit depuis deux mois. La disette commençoit à se faire sentir; la ville, très-peuplée, surchargée d'une garnison nombreuse, alloit éprouver toutes les horreurs de la famine.

Bory, grec de nation, soldat téméraire, homme rusé, dangereux, renégat de la religion de ses pères & favori du soudan, entreprend d'y introduire un convoi. Mélec Baaladin lui confie ses trésors; il passe dans les montagnes du Liban chez Zénon, prince d'Inar, & l'éblouit par des promesses, par des présens.

Le Grec avare vend ses secours à Bory; le convoi se prépare; l'armée chrétienne le croit destiné pour elle: il s'agit de l'introduire dans la ville.

A la faveur d'une nuit obscure, Zénon

se met en marche avec les seuls esclaves conducteurs des chameaux. Bory, pour faire une diversion favorable, entre dans le camp par l'extrémité opposée.

Les armes sont aux faisceaux, les sentinelles sont endormies : tout repose dans ce camp où régnoient, au lieu du zèle, le luxe, l'intempérance & la débauche : il y avoit encore de la valeur dans l'armée, mais toute discipline en étoit bannie.

Bory égorge les sentinelles ; sa troupe se disperse, altérée de sang & de pillage ; il pénètre, suivi de quelques-uns des siens, à la tente où reposoit le comte de Tours.

Sigismond dormoit alors d'un profond sommeil. Déjà le meurtre l'environne, déjà le cimeterre est levé sur sa tête, que la mort couvre de ses ailes. Tout-à-coup un bruit se fait entendre ; Bory se retourne, & voit tomber à ses pieds trois de ses gens, étendus de trois coups de cimeterre. Un guerrier se présente à lui dans une attitude menaçante, le Grec veut se mettre en défense ; la frayeur, le coup & la mort le frappent en même

temps. Sa troupe pâlit d'effroi, jette les armes & prend la fuite.

Armez-vous, seigneur, dit le guerrier à Sigismond étonné. — Au moins, dit le comte, que je sache quel est le héros qui vient de garantir mes jours : vos armes, votre devise me sont inconnues. — Partons, seigneur; hâtons-nous, voyez les flammes; écoutez les cris. — Embrassez-moi, mon libérateur, disoit Sigismond; digne paladin, volez dans mes bras. Je jure ..... Craignez de vous parjurer, dit le guerrier d'une voix tremblante; je suis .... votre page Ollivier. Malheureux! s'écria le comte, prenant sa lance .... Ollivier s'étoit déjà retiré.

Au point du jour, l'armée se trouve rassemblée : Philippe harangue ses soldats : sa voix a la force, a la majesté du tonnerre. Un feu divin brille dans ses regards, passe de son cœur dans celui de tous les chevaliers : tous sont embrasés de l'ardeur de la gloire, de la soif de la vengeance. On demande l'assaut, à grands cris; & l'armée marche à Damas.

Le fauxbourg de Casair est emporté malgré la vigoureuse résistance des assié-

gés. Le comte de Tours arbore, le premier, l'étendard de la croix sur le retranchement; mais il s'oublie en poursuivant les fuyards; il entre avec eux dans la ville: bientôt le bruit de la herse, tombant derrière lui, l'avertit de son imprudence & lui découvre toute l'étendue de son danger.

CHANT IV.

Fleur de Myrte, amante d'Enguerrand, attachée à Ollivier par les liens de la parenté, amie d'Agnès & sa confidente, se voyant sans appui à la cour de Fredegilde, prend le parti de fuir les dangers qui la menacent. Elle croit trouver Enguerrand en Asie; elle veut s'y rendre, traverse la France, arrive à petites journées sur les côtes de Provence, & s'embarque sur un vaisseau génois, qui faisoit voile pour les côtes de Syrie.

A la hauteur de l'île de Chypre, une bourrasque s'élève, submerge le navire; & Fleur de Myrte est exposée à la merci des flots sur une planche qu'un hasard lui a fait trouver.

Un petit bâtiment la rencontre : on la prend à bord demi-morte & demi noyée : bientôt elle reprend l'uſage de ſes ſens, à l'aide d'une liqueur forte & groſſière qu'on lui fait reſpirer, & d'un bruit très-importun qui retentit à ſes oreilles.

En ouvrant les yeux, elle apperçoit quatre à cinq hommes vêtus à l'orientale, qui pouſſent l'un après l'autre, & quelquefois tous enſemble, des ſons très-aigus, dans des inſtrumens qu'on appelle flûtets, en donnant par intervalle des coups de baguette ſur des tambourins.

La belle, revenue à elle, ouvre les yeux, pouſſe un ſoupir, veut parler : alors le bruit des flûtets & des tambourins redouble & devient inſupportable.

Un inſtant après, elle veut reprendre la parole. La ſymphonie devient pour le coup ſi horriblement bruyante, que la belle eſt encore forcée au ſilence.

Cependant la barque voguoit vers le rivage. On tranſporte Fleur de Myrte dans un hameau voiſin. Elle voit ſur la route les ſymphoniſtes ſe multiplier. Il accouroit, de toutes parts, des bergers, des pâtres, des laboureurs, jouant du

hautbois, du chalumeau, de la cornemuse. De petits enfans, qui marchoient à peine, venoient en jouant de la guimbarde & de la flûte à l'oignon, entouroient le brancard & embarrassoient le cortége.

Une femme âgée, jouant sur une vielle un air lent & bizarre, reçoit Fleur de Myrte dans une espèce de métairie. La belle veut encore parler, on lui impose silence; on met la main sur sa bouche. L'héroïne embarrassée fait entendre par gestes qu'elle a besoin de nourriture. On lui donne à manger; après un repas frugal, la marche continue; on traverse une ville, on entre dans un palais.

Un écuyer se présente pour donner la main à la voyageuse. Elle voit dans les antichambres des pages jouant du flageolet, des gens d'un âge plus mûr & de tout état raclant du violon; enfin elle est introduite dans un cabinet reculé, où des hommes d'un âge avancé paroissent s'être assemblés pour un concert.

Le conducteur de Fleur de Myrte la présente à un homme assis sur un siége

plus élevé que celui des autres, & tenant une basse de viole : cet homme sourit en voyant la belle voyageuse, regarde l'écuyer & les gens qui étoient autour de lui, détache sept à huit coups d'archet, fait un signe de la tête. L'écuyer prend de nouveau sa dame par la main, & sort de l'appartement.

Jusques-là on ne s'étoit pas dit un mot ; mais au détour d'un escalier l'écuyer met le doigt sur ses lèvres : chut, lui dit-il, madame, nous allons maintenant chez la princesse.

La princesse étoit assise sur un sofa, ayant une mandoline passée au cou, à l'aide d'un large ruban bleu; elle regarde Fleur de Myrte, avec un souris mêlé de protection & de dédain, pince une ou deux cordes de sa mandoline d'un air distrait, & la visite est achevée.

L'héroïne est alors conduite à un appartement qui lui étoit destiné. L'écuyer l'engage à se reposer, & lui promet de revenir quand elle pourra le recevoir. Il a des choses de la dernière conséquence à lui dire.

Fleur de Myrte, après un peu de repos, donne audience à l'écuyer.

Il lui explique ce qu'elle n'a pu comprendre. Elle eſt dans un pays où, par l'effet de la colère d'une fée, on a perdu l'uſage de la parole; on y ſupplée par celui des inſtrumens; & comme on n'y ſauroit parler, on ne ſauroit ſouffrir que les autres y parlent.

L'écuyer, né provençal, a été jeté ſur cette côte par un naufrage. Muſicien par état, il a facilement appris l'idiôme de l'île des Melologues, & ſert d'interprète à ceux qu'un malheur ſemblable au ſien y conduit.

Je vous ai menée, ajoute-t-il, dans le cabinet du roi. Ce prince tenoit dans ce moment ſon conſeil d'Etat. Cet homme à lunettes, que vous avez vu vis-à-vis d'un clavecin, étoit un ſecrétaire chargé de faire un rapport au conſeil, dont vous avez vu les membres prêts à donner leurs opinions, l'un ſur ſon baſſon, l'autre ſur le violoncelle; car je dois, madame, vous dire en paſſant qu'il y a des inſtrumens affectés à tous les états & à tous les âges: il ne conviendroit pas qu'un

ſénateur

ſénateur jouât du fifre ou de la muſette organiſée.

Il eſt des inſtrumens d'état; il en eſt auſſi de caractère. Un homme adonné à l'amour choiſit ceux qui ſont les plus ſuſceptibles d'une expreſſion tendre; un grand parleur ſe jette ſur un violon, en harpége long-temps; & en démanchant, deſcend juſques ſur le chevalet.

Un homme bien élevé, un homme deſtiné à parvenir doit, juſqu'à certain point, poſſéder tous les ſtyles. Vous verrez le monarque qui règne aujourd'hui, en donnant audience à ſes ſujets, répondre à chacun d'eux ſur un inſtrument ſemblable à celui dont on ſe ſera ſervi pour lui porter la parole. La première fois que je le vis ſortant de ſon palais, ſuivi de ſes pages chargés d'inſtrumens de toute eſpèce, je crus qu'il alloit donner une ſérénade.

Il y a des gens qui ſont faits pour parler de tout avant de s'être donné des ſoins pour s'inſtruire, & pour figurer dans le monde avant qu'on ait pu les y former. Les facteurs d'ici, dont l'habileté eſt grande, ont compoſé pour eux un

instrument qu'on appelle la turlutaine de cour, contenant un grand nombre d'airs sur plusieurs registres.

On a des airs notés, par exemple, pour les occasions où l'on doit avoir du maintien, des airs hauts pour celles où il faut donner grande opinion de soi & de son crédit, des airs bas pour aborder les gens en place, (mais on quitte la sourdine dès qu'on a le pied hors de l'anti-chambre) des airs naturels pour s'attirer la confiance, de flatteurs, de doucereux même, pour endormir les créanciers aux audiences du matin; enfin, des airs de tous les tons, de toutes les mesures, & propres à toutes les circonstances.

Quelquefois, par distraction ou autrement, on tombe dans de singulières équivoques: on joue un air haut avec son égal; on reçoit un galant homme du ton dont on recevroit un laquais; & on se sert d'un air bas devant un homme de fortune, dont on veut faire sa dupe....

Les gens de la grosse opulence ont fait contrefaire ces turlutaines; & vous trouverez des instrumens de cette dernière espèce entre les mains de quelques-

uns des enfans de familles encore nouvelles : mais, outre que ces jeunes gens ont un air gauche à tourner la manivelle, leur turlutaine eſt toujours au-deſſus ou au-deſſous du ton, & par conſéquent toujours fauſſe.

Je voudrois bien, dit Fleur de Myrte en interrompant l'interprète, entendre une vraie turlutaine de cour : cela doit être fort agréable.

— C'eſt le préjugé général du ſexe; cependant, madame, je dois vous prévenir que les éloges que j'ai donnés, ſouffrent des exceptions, & que vous rencontrerez, par-ci, par-là, de petits ſeigneurs qui ont de triſtes turlutaines.

Zerbin, pourſuivant ſon diſcours, apprend à la belle comment la muſique avoit pu venir à bout de remplacer la parole. Il entre dans quelques détails.

A l'aide d'un deſſus de viole, il lui fait trouver l'alphabet dans les divers renverſemens de la gamme. Une note peut rendre une idée. Touchez un *ſi*, dit-il à Fleur de Myrte, vous ditez *oui ;* touchez un *ſol*, vous dites *non*. Les dièſes, les bémols, en adouciſſant ou renforçant le

ſon, vont changer le ſens, ou modifier l'expreſſion.

L'interprète rend compte au roi des progrès de ſon écolière. Macore, déjà prévenu pour elle d'un goût aſſez vif, veut aller lui faire viſite.

Zerbin vient l'avertir. Vous aurez de la peine à l'entendre, lui dit-il; mais je ſerai derrière lui; obſervez mon viſage; &, ſuivant les ſignes que je vous ferai, répondez ſeulement de temps en temps *oui* ou *non*, *ſi* ou *ſol*.

Macore arrive muni d'une flûte traverſière. Le bon monarque manquoit d'haleine, & n'avoit ni doigts ni embouchure.

Fleur de Myrte paroît l'écouter, conſulte des yeux l'interprète, & guidée par ſes regards, ſourit ou fronce le ſourcil, détache un *non*, ou prononce avec grace un *oui* careſſant.

Les réponſes ſont plus conformes aux deſirs du prince qu'à l'intention de l'héroïne. Macore enchanté ſort en jouant un air de fanfare.

Fleur de Myrte, félicitée par l'interprète, demande l'explication de ce qu'elle

a dit : elle avoit écouté les douceurs du prince, avoit encouragé ſes vœux, lui avoit donné lieu de concevoir des eſpérances; bref, elle apprend qu'en peu de mots elle a dit beaucoup d'impertinences.

Furieuſe contre l'interprète, elle lui fait de viſs reproches : il ſe jette à ſes pieds, implore ſon pardon; il lui rappelle quelle eſt ſa ſituation : elle eſt inconnue, ſans ſecours, au pouvoir de Sarrazins, qui peuvent ſe porter à des excès; il veut la ſervir; il veut employer pour ſa délivrance les reſſources qu'il a négligées pour lui-même : il ne demande pour tout ſalaire que la permiſſion d'expoſer pour elle ſa fortune & ſa vie.

Fleur de Myrte ſe laiſſe perſuader. Elle pardonne, à condition qu'il l'aidera à s'enfuir. Son cœur s'ouvre à l'eſpoir conſolateur. Zerbin va tout diſpoſer.

La belle feint une indiſpoſition, ſe tient renfermée; le roi ne peut la voir.

Zerbin a trouvé des ſecours : il a gagné des matelots, qui avoient fait naufrage avec lui; tout ſera prêt à l'entrée de la nuit; les précautions ſont priſes pour ralentir les pourſuites. Zerbin, chargé de

l'entretien des instrumens de la cour, s'est occupé d'abord à les rendre inutiles : les clavecins vont être sans sauteraux, les violons sans chevalets, les vielles sans manivelles : ils feront bien loin avant qu'on puisse s'entendre.

La nuit vient ; le projet s'exécute : Fleur de Myrthe, en habit de page, arrive sur le port ; on s'embarque ; les voiles se déploient ; on s'éloigne de la terre ; on vogue.

CHANT V.

ENGUERRAND & Barin paroissent longtemps plongés dans un sommeil léthargique ; tout-à-coup ils se réveillent, ils voient, ils regardent, ils sont en mouvement ; mais leur corps semble insensible & la faculté intelligente sans action. Il est minuit ; un vent furieux s'élève ; le palais en est ébranlé ; les fenêtres s'ouvrent avec effort ; le chevalier & son écuyer sont enlevés : ils planent dans les airs ; ils arrivent au sabat, & reconnoissent qu'ils sont montés sur des manches à balais.

Le souverain des Génies malfaisans présidoit l'assemblée : elle étoit composée de spectres, de fées, de sorciers, de loups-garoux, de gobelins, & de lutins de toute espèce.

Enguerrand, ébloui par mille flambeaux, ne distingue rien : bientôt il entend de grands éclats de rire, il se sent tirer par le nez jusqu'à sentir de la douleur ; en même temps, il part une huée générale, & tous lui crient aux oreilles : *oh ! oh ! oh !* chè naso brutto !

Les éclats redoublent, & les mêmes paroles se répètent en chœur : Enguerrand s'apperçoit alors qu'il est couvert de plumes comme un haras des Indes ; il en a même une au bout du nez d'une longueur déraisonnable : un farfadet le saisit par cette plume, & lui fait faire le tour du sallon, toujours accompagné des éclats de rire & du *naso brutto*.

Le président, d'un coup de son sceptre, impose enfin silence. Voici donc encore une des gentillesses de la dame Strigilline, dit-il en montrant le chevalier ; mais il est temps de purger la terre de cette race de harpies, une étourderie de sa

confidente m'en offre l'occaſion & le moyen.

En compoſant la drogue qui devoit ôter la raiſon à cet honnête gentilhomme, & le transformer en perroquet, Badine y a mêlé celle qui fait participer à nos myſtères. Chevalier, je vous remets le ſoin de votre vengeance ; retournez ſur vos pas ; allez, ſans crainte, à l'appartement où la dame repoſe ; arrachez la touffe de plumes qui lui ſert d'aigrette, & vous aurez lieu d'être ſatisfait.

Le maître & l'écuyer ſont déjà de retour dans le palais. Le jour commençoit à ſe lever.

Eſt-ce un rêve, diſoit Enguerrand? cela ne ſauroit être, monſieur; eh! regardez-vous dans le miroir. Tenez, voilà le *naſo brutto*. Au réſte, achevons notre rêve, ſi c'en eſt un; & voyons la fin de l'aventure.

Enguerrand, ſans perdre de temps, va au lit de Strigilline, lui porte la main au front & en arrache avec violence le fatal bouquet de plumes.

La fée pouſſe un cri douloureux : mille échos le répètent. Strigilline & ſes com-

pagnes, transformées en dégoûtantes harpies, s'élèvent en l'air avec des ailes de chauves-souris.

Le château disparoît; la cage dorée, les bâtimens qui l'entouroient, les jardins, les campagnes cultivées, tout s'évanouit comme une vapeur légère que dissipe le souffle des vents.

A leur place, au milieu d'un désert affreux & d'un taillis presqu'impénétrable, formé par des routes & des halliers, s'éleve une tour antique & delabrée dont les murs noircis, couverts de mousse, déjetés, entr'ouverts de toutes parts, menacent de leur dernière ruine.

Le chevalier & son écuyer sont nus; leurs habits déchirés sont auprès d'eux; leurs montures, tout harnachées, sont là sous leurs mains.

Pendant qu'Enguerrand s'habille, Barin monte sur un arbre, pour chercher quelque issue. A cent pas de-là, beaucoup de gens étoient en mouvement : Barin y pénètre, & trouve plusieurs inconnus, occupés, comme son maître, à se couvrir l'un de son habit, l'autre de son armure : dans le nombre, il distingue Florizel, jeune

chevalier de la connoissance d'Enguerrand. Barin vient avec lui rejoindre son maître, & après les premiers complimens on se conte ses aventures.

Celle de Florizel étoit à peu près semblable à celle d'Enguerrand; comme lui, attiré par la fée dans un piége, il avoit été conduit au château de Strigilline & s'étoit trouvé, dès le commencement, couvert d'un joli plumage de coq avec une huppe panachée.

La fée ne l'avoit d'abord employé que comme page, & ne lui parloit qu'en public; mais bientôt admis à une intimité plus familière, il avoit eu des entretiens particuliers, dont Strigilline paroissoit aussi contente que lui.

Malheureusement une des suivantes de la fée voulut aussi entretenir Florizel en secret; & le chevalier indiscret & volage.... Rien n'est caché pour une fée; & l'indulgence n'est pas son caractère, un seul regard suffit au chevalier pour prévoir sa disgrace.

Gloriane, qu'il en avoit instruite, l'avertit des suites qui en devoient résulter. On vous présentera, lui dit-elle, un

breuvage qui doit vous faire perdre la raiſon : prenez-le ſans héſiter ; mais mangez auſſi-tôt la paſtille que je vous donne; elle empêchera le charme d'opérer.

Florizel, auſſi redevable à l'Amour qu'Ulyſſe le fut à la Sageſſe, s'étoit laiſſé enfermer dans une ménagerie remplie d'oiſeaux de ſon eſpèce ; il y arrivoit ſouvent de nouveaux hôtes, & ſouvent auſſi Strigilline & ſes compagnes en tiroient quelques priſonniers pour l'amuſement journalier ; mais ils retomboient ſur-le-champ dans leur première captivité.

Florizel, à l'aide de Gloriane, ſortoit chaque nuit de la volière, & ſe rendoit avec elle dans des lieux enchantés, où les entretiens les plus doux lui procuroient des inſtans délicieux.

C'étoit au ſortir d'un entretien de cette eſpèce que ſa maîtreſſe lui avoit échappé en faiſant un grand cri, & qu'il s'étoit trouvé nu, près de ſes habits, & au milieu de tous les hôtes de la ménagerie.

Enguerrand lui fit, à ſon tour, le récit de ſon aventure, ſans oublier le ſabat,

ni la métamorphose de Strigilline & de ses compagnes en dégoûtantes harpies.

On se sépara non sans s'être fait beaucoup de civilités, & Enguerrand, s'entretenant avec Barin sur tout ce qui venoit de leur arriver, se trouva à la porte d'une hôtellerie isolée dans la campagne, dans laquelle il entra.

CHANT VI.

SIGISMOND, porté seul dans la ville avec les fuyards, est bientôt entouré d'ennemis : il se défend avec vigueur; le désespoir augmente ses forces & accroît son courage. Gonoran, gendre de Mélec, indigné de voir tant de combattans tomber sous les coups d'un seul guerrier, vient lui-même l'attaquer. Il s'abandonne & reçoit le coup de la mort, en faisant à Sigismond une profonde blessure : on les transporte tous deux au palais.

Le comte y est traité moins en ennemi qu'en otage; les secours qu'on lui prodigue, les soins qu'on lui rend, surprennent jusqu'aux ministres du soudan, accoutumés depuis long temps à lui voir exercer

contre les chrétiens toutes les cruautés que peuvent dicter la rage & la barbarie.

Mélec s'ouvre enfin aux chefs de son conseil. Il se félicite d'avoir entre ses mains ce chrétien si terrible par sa valeur, si dangereux par sa sagesse: il croit trouver en lui de quoi compenser toutes ses pertes; il veut que Sigismond remplace le gendre qu'il lui a enlevé; il lui veut offrir la main de sa fille & le sceptre de Syrie; mais si ces offres ne peuvent tenter sa foi, s'il refuse d'abjurer sa religion & d'embrasser le culte du saint prophète, un supplice honteux sera le prix de ses erreurs, & répandra l'effroi dans l'armée des chrétiens.

Un iman vient trouver le comte: il entre avec un maintien composé de douceur & de gravité, pose sur une table un livre qu'il tenoit sous le bras, s'assied, les jambes en croix, sur un sofa à côté du lit du comte, se lève un moment après, fait le salem, & commence ainsi en langue franque:

Que loués soient Dieu & son saint prophète, qui ont permis pour votre avantage, seigneur, que vous devinssiez le

captif de l'invincible & généreux Baaladin!

Après ce début, dont le comte ne fut pas peu surpris, le docteur continue à exposer le sujet de sa mission, & fait part au comte des intentions du sultan.

Sigismond, étonné, reçoit avec reconnoissance des offres flatteuses; mais il est né souverain; il appartient à ses sujets; il ne peut d'ailleurs disposer ni de son cœur, ni de sa main; l'un & l'autre sont engagés.

Seigneur, repartit l'iman, votre sagesse pourra balancer à loisir l'importance de la couronne que l'on vous offre: à l'égard des engagemens par lesquels vous vous croyez retenu, les beaux yeux de la sultane Séjamé vous en affranchiront avec le secours du saint prophète.

Sigismond se lève avec précipitation sur son séant: Quoi! dit-il, est-ce qu'il est question que je me fasse turc?

J'apporte avec moi, répondit modestement le docteur, le livre de lumière; souffrez, seigneur....

Le comte ne sait pas lire, Dieu merci; il imite en cela le comte son père, qui

ne savoit ni lire ni écrire, & qui lui a laissé son exemple à suivre & sa foi pour héritage.

L'iman apprend alors à Sigismond l'alternative qui lui est offerte : il faut régner sur les Syriens, ou mourir d'un supplice humiliant.

Eh bien ! reprit le comte avec le même feu, je rendrai gloire à Dieu : il prendra soin de ma vengeance.

L'iman insiste, il prie : ne lisons qu'un chapitre, seigneur; souffrez que je vous éclaire.

Par la mort, monsieur l'abbé, dit le comte, en se levant de dessus son lit, & lui montrant le pommeau de son cimeterre, voyez la croix de mon épée : c'est le seul signe de ma foi que je puisse trouver dans ce pays sacrilége : je vous en assomme tout-à-l'heure si vous insistez pour m'entraîner dans l'hérésie. Allez au diable avec votre sultane, sa Syrie & son Mahomet; dites à l'invincible Mélec Baaladin que je méprise ses offres, encore plus ses menaces ; que Dieu est au ciel, & Philippe aux portes de Damas.

Mélec, apprenant cette réponse, ne

reſpire que la vengeance. Le ſupplice du comte eſt ordonné: on veut qu'il ſoit vu du camp des chrétiens; on choiſit pour théâtre un baſtion avancé, qui ſervoit de défenſe au fort d'Elima.

Le jour deſtiné pour l'exécution eſt arrivé; il eſt conduit à la plate-forme du baſtion; les miniſtres de la religion l'entourent; le peuple le ſuit en foule.

Sigiſmond, attaché au pieu fatal, a déjà renouvellé ſa profeſſion de foi. L'indignation du peuple s'exprime par des cris. Le ſignal eſt donné.

Tout-à-coup un guerrier, armé de toutes pièces, paroît ſur le haut du parapet, d'où il s'élance vers le milieu de la plate-forme, en terraſſant tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage; le guerrier s'avance vers le comte de Tours, briſe les indignes liens qui retenoient ce prince enchaîné..... Des cris d'alarmes ſe font entendre; on eſcalade les murs.

Les Sarrazins courent les défendre: le comte, n'appercevant qu'un ſeul homme à la vue duquel tout fuit, regarde ce guerrier intrépide que la terreur précède, environne & ſuit, & qui ſemble venu,

comme par miracle, pour lui rendre la liberté, la couronne & la vie; &, ne pouvant plus réſiſter aux mouvémens de ſa reconnoiſſance, il lui jette les bras au cou, & le ſerre avec tendreſſe.

A ce tranſport, l'infortuné, croyant avoir enfin obtenu ſa grace, Ollivier (car c'étoit lui-même) ôte ſon caſque; &, un genou en terre, il préſente ſa tête nue aux embraſſemens de ſon maître, qu'il penſe avoir enfin déſarmé.

Que la foudre t'écraſe, malheureux! s'écria le comte à l'aſpect de ces traits qui lui étoient toujours plus odieux. Ollivier ſe retire ſaiſi de douleur, glacé d'effroi. Hélas! un inſtant plus tard la main de Sigiſmond alloit ſe déshonorer par un cruel parricide.

Ollivier avoit tout riſqué pour délivrer le comte; une gallerie ſouterreine, ouverte à une grande diſtance de la place, avoit conduit ſa troupe dans les foſſés de la forteresſe; &, pendant que ſes compagnons montoient de toutes parts ſur les murs, Ollivier, arrivé le premier ſur la plate-forme, avoit volé au ſecours de ſon maître. Hélas! quelle en fut la

récompense ? un regard foudroyant de la part du comte, des paroles capables de porter le désespoir dans l'ame le mieux affermie.

A ce dernier trait de la fortune, le malheureux perd le courage & presque la raison : il veut se précipiter au-devant de la mort, mais de la mort la plus obscure ; il jette ses armes, s'élance dans les fossés de la place, & court à travers de la campagne, sans projet formé, sans route déterminée.

Il marche long-temps au hasard, & parvient enfin à l'entrée d'une forêt impénétrable, bordée de ronces, de lierre & d'épines. Un torrent fougeux rouloit son onde à travers des rochers escarpés & des troncs mousseux ; tout inspire l'horreur dans cette effrayante solitude.

C'est là qu'accablé de faim, de fatigue & de douleur, le malheureux chevalier succombe sous le poids de tant de maux réunis. L'image adorée d'Agnès, le souvenir de son fils viennent déchirer son ame : il songe à tous les maux dont il fut la cause ; il voit sa maîtresse avilie, déshonorée, périssant peut-être dans les

horreurs d'une prison obscure. Meurs, meurs mille fois, malheureux! se dit-il en sanglottant, & périsse avec toi le souvenir de ton forfait!

C'en étoit fait de l'infortuné libérateur du comte de Tours, si l'assistence céleste n'eût envoyé à son secours un solitaire que la haine du monde & l'amour de la sagesse avoient conduit dans cet affreux désert; il achevoit sa carrière dans les travaux du corps, la méditation, l'étude & la pénitence.

Il passe sur les bords du torrent, voit Ollivier, & reconnoît, en s'approchant, qu'il respire encore: il n'est qu'évanoui.

Ses soins & ses efforts rappellent à la vie le malheureux chevalier: il ouvre les yeux; son cœur oppressé se soulage par un torrent de larmes; le solitaire attendri y mêle les siennes; il interroge le jeune étranger; il veut savoir quelles peines ont pu le plonger dans un état si déplorable, quels desseins l'ont conduit dans ces lieux écartés; il lui rend les soins touchans de l'humanité, lui offre les consolations plus puissantes de la religion, le prie de lui ouvrir son cœur, & plein

de l'espoir d'adoucir ses peines, il le presse de les lui confier.

Ollivier pénétré remercie le solitaire; il avoue que ses maux sont la suite de ses fautes. Je suis bien malheureux, dit-il, & bien coupable. Hélas! j'aimois; j'étois aimé.... Il soupire à ces mots, & s'arrête un instant avant de passer au détail de ses aventures.

CHANT VII.

La blonde Fleur de Myrte, tremblante au premier moment de sa fuite, se rassure, en voyant la barque s'éloigner de l'île des Mélologues avec un vent favorable; le calme renaît dans son ame; le sommeil s'empare de ses sens.

Cependant son conducteur, quoique très-éveillé, faisoit le plus agréable rêve, & se livroit aux illusions d'une espérance très-flatteuse: il se croit possesseur d'une beauté rare, la fait maîtresse de son cœur, & suivant la cupidité naturelle aux ames qui manquent d'élévation, il songe aux moyens de la rendre utile à sa fortune.

Voici comme raisonnoit le musicien:

Cette belle a un maintien qui en impose ; elle se targue d'une haute naissance ; mais elle se tait sur tout le reste ; ah ! cela sent l'aventure. . . . . l'éducation paroît avoir été soignée, & . . . ne l'est-elle point trop à certains égards ? . . . J'ai été frappé de la vérité, de la facilité avec laquelle elle rendoit les différens sentimens que je lui faisois signe d'exprimer au souverain des Mélologues.... Est-ce une bourgeoise de qualité ? est-ce une princesse de théâtre ?

Et de suite Zerbin s'élance dans l'avenir ; il arrange des projets ; il sera homme de distinction ; on l'accueillera dans les cours ; le roi l'aimera ; la reine prendra la comtesse en amitié. . . .

Un mouvement, qui se fait dans la barque, éveille Fleur de Myrte ; son conducteur s'approche d'elle, lui prend la main & la baise : cette preuve de respect, qui pouvoit être très-équivoque, causa de la surprise à Fleur de Myrte : elle témoigna quelque dépit ; mais Zerbin, sans s'en appercevoir, lui parle avec assez d'aisance & de liberté du service qu'il lui a rendu, de la fortune qu'il a

ſacrifiée pour elle, de la recompenſe qu'il en eſpère.

L'héroïne ſurpriſe ne répond rien. Zerbin, interprétant ce ſilence en ſa faveur, prend encore ſa main, la ſerre: la belle crie, ſe dégage & veut fuir; mais ſes cris ne frappent ou ne touchent perſonne: le matelot fume, chante & fait froidement la manœuvre; & le muſicien, quoiqu'avec un air ſoumis, tient bon impitoyablement.

Fleur de Myrte ſe r'aſſied; les larmes, le hoquet, les vapeurs, l'évanouiſſement ſe ſuccèdent preſque ſans intervalle: Zerbin s'empreſſe, tire un flacon, ſe donne tant de ſoins qu'à la fin notre héroïne revient à elle-même, & prend la parole d'un ton de voix bas, tremblant & entrecoupé.

Eloigne-toi, monſtre, ou je me jette dans la mer. La mort m'eſt moins odieuſe qu'une lâcheté dont tu ſerois l'objet; & elle éſt mon rempart contre toutes tes violences.

Zerbin, piqué, prend un ton cavalier: il croyoit, après les ſervices qu'il a rendus, ne devoir pas paroître un monſtre.

S'il avoit la fatuité des gens de son état, il pourroit citer des témérités de sa part, moins autorisées & moins malheureuses; il réclameroit le privilége qu'ont les talens d'ennoblir ceux qui les possèdent.

Fleur de Myrte, pendant ce discours, avoit eu le temps de se remettre; ce n'étoit pas peu pour elle qu'une affaire engagée par une action assez vive eût tourné en pour-parler.

Elle parle avec dignité : Zerbin change de ton : il s'excuse d'un air timide, confus, mais tendre; il rejette sa faute sur un premier mouvement plus fort que la raison : — Accablez-moi de mépris & de courroux, dit-il, j'ai sans doute mérité l'un & l'autre; mais ne m'ôtez pas l'espoir de mourir en vous servant.

Le discours modeste de Zerbin ne fut pas écouté sans embarras : un homme à la discrétion duquel on est, peut vous aimer & vous respecter sans espérance : il est dangereux de l'écouter, & fort difficile de le faire taire.

Cependant le jour se lève; le soleil paroît. L'équipage avoit quelques provisions; Zerbin offre les moins grossières

à Fleur de Myrte. On mange; les matelots s'entretiennent de leur délivrance, de leur salut prochain. Le musicien propose à la belle de lui lire une fable de sa composition.

Ce conte, intitulé *le Pélerin*, est une imitation du Romieu qu'on trouve dans les œuvres de Fontenelle; il est raconté avec la précision & la vérité de style qui caractérisent M. Cazotte; mais il offre peu d'intérêt.

La lecture étoit achevée lorsque les cris des matelots annoncent qu'on a vu la terre. Ce n'est d'abord qu'un point fixe au bout de l'horison, qui peu-à-peu s'approche, s'étend, présente des formes & des couleurs. On distingue déjà la montagne chenue, le cèdre & le sapin balancés dans les airs. Bientôt les côteaux se détachent de la plaine; on voit les prairies; on entend la vague qui vient, en ondoyant, se briser sur le rivage.

La barque entre dans une anse. Fleur de Myrte en sort, à l'aide de son adroit écuyer, & les voilà sur le sable, ayant pour tout équipage le luth de Zerbin, le seul meuble qui composât sa fortune.

Le

Le pays semble inhabité; on n'y apperçoit nuls vestiges d'homme, nulles traces de l'humaine industrie.

Un bosquet naturel, éloigné d'un demi-mille de la mer, offre à l'amante d'Enguerrand un abri contre la chaleur, un asyle pour la nuit: elle s'y rend, appuyée sur le bras de son libérateur.

Fleur de Myrte s'asseoit sur un tapis de gazon & de fleurs; elle mange quelques-uns des fruits dont le poids fait courber les branches de l'arbre voisin; elle veut appaiser sa soif dans un ruisseau dont l'eau cristalline murmure à ses pieds; mais le lit, trop creusé par la pente, rend ses efforts inutiles.

Alors Zerbin (l'amour & l'industrie font usage de tout) prend son luth, ce luth si précieux pour lui, en brise la table, le nettoye dans le sable, le remplit d'eau, le présente: on boit, & la coupe, d'invention nouvelle, semble prêter des charmes au breuvage.

Tandis que la collation s'achevoit, la nuit survint, & l'air changea sensiblement de température. Le vent se leva plus frais & plus fort; l'arbre au pied duquel

Fleur de Myrte étoit assise, la garantissoit foiblement; elle se plaint; Zerbin s'approche, timidement sans doute, mais de très-près: il ose même la serrer dans ses bras; elle s'en étonne; mais un moment après elle a toute une autre surprise, c'est de se trouver sans colère.

CHANT VIII.

Nous avons laissé Enguerrand & Barin à la porte d'une hôtellerie; l'amant de Fleur de Myrte, la visière haute, s'y est retiré dans une chambre écartée. L'écuyer entre dans la salle de l'auberge & s'assied à la table ronde; la compagnie est nombreuse, & l'hôte, homme se croyant fort capable, y tient le dé.

L'aventure d'Ollivier & d'Agnès étoit alors la nouvelle du jour en Touraine: c'étoit le sujet de tous les entretiens. L'hôte, dans son babil, ne manque pas de dire tout ce que le public en raconte, & d'y ajouter ses réflexions: — Ne dit-on pas que M. Inare est allé s'enterrer on ne sait où, & qu'il a fallu le fouiller comme un blaireau; il couroit en enragé,

le galant de madame Agnès; il a trouvé chape chûte, & n'a pas eu l'esprit de se tordre le cou : à propos, le bruit court qu'elle est morte d'une suite de couches, & tout le monde s'en afflige? Que ne la donnoit-on à celui qu'il l'avoit affrontée : il auroit tout raccommodé si on l'eût laissé faire. Madame va bien se démener pendant qu'elle a les coudées franches; on dit qu'elle a fait arrêter tous ceux qui ont eu part à la manigance, & qu'elle les fera tous pendre sans distinction d'hommes ni de femmes : Dieu l'assiste comme elle fait bien! D'un autre côté, le grand cousin de madame Agnès a fait des siennes; il étoit bon ami de l'enjolleur; mais, quand on est sur le point d'honneur, il n'y a rien qui serve : ils se sont rencontrés devers Blois, ils ont dégaîné, & l'on ne voudroit pas payer pour le mieux portant des deux; ma foi! c'est dommage! cela faisoit deux braves seigneurs: point de fierté; cela vous frappoit dans la main, ni plus ni moins qu'un bourgeois, & vous y laissoit un écu. L'un faisoit de si belles romances! l'autre étoit si beau, si bon, si bien fait, si généreux!...

Pendant ce colloque de l'hôte, Barin pétille d'impatience ; il court à son maître : Ah ! monsieur, lui dit-il la larme à l'œil, elle est morte ; c'est le bruit de la ville : & de suite il instruit Enguerrand de tout ce qu'il vient d'apprendre.

Le chevalier ne comprend rien à l'aventure d'Inare ; il est inquiet sur le sort d'Agnès ; il tremble pour Fleur de Myrte & pour lui-même ; il envoie Barin à Tours, avec ordre de voir la comtesse, de lui dire qu'une incommodité l'empêche de se rendre près d'elle ; il tâchera d'apprendre quelques nouvelles de Fleur de Myrte, d'Agnès, d'Ollivier ; il viendra promptement le rejoindre avec un écuyer & un de ses meilleurs chevaux de main.

Enguerrand, resté dans son lit, passe quatre jours dans l'inquiétude ; enfin, pour distraire son ennui, il s'avise de songer à son talent pour la poësie : il va faire une romance.

Le sujet s'arrange : le premier vers est trouvé. Il chante :

Avez-vous vu la belle Theudelinde ?

Après cet effort, il s'arrête ; il réfléchit ; il répète encore :

Avez-vous vu la belle Theudelinde ?

Il en reſtoit là ; il accuſe la pareſſe de ſon imagination ; & , pour la réchauffer, il chante encore ſon premier vers ſur un ton plus haut, une, deux, trois, quatre, que dis-je ? plus de vingt fois, & à très-courts intervallés.

L'hôteſſe l'entend, monte à ſa chambre. « Voulez-vous quelque choſe, monſieur, dit-elle, en ouvrant ſa porte ? Non, non, lui repart le chevalier, du fond de ſes rideaux : qu'on me laiſſe en repos. »

Julienne s'en va. « Bertrand, dit-elle à ſon mari, ce monſieur eſt plus malade qu'on ne croit. Le frater doit venir tantôt panſer la jument borgne : faiſons-lui faire d'une pierre deux coups. »

Cependant Barin arrive : on lui dit ce qui vient de ſe paſſer : Barin va trouver ſon maître : — Monſieur, lui dit-il, qu'eſt-ce qu'une dame Theudelinde ? — C'eſt une ancienne reine des Goths. — L'hôte & ſa femme diſent que vous n'avez qu'un cri après elle. — Ce ſont des imbécilles, reprit le paladin ; mais vous, qu'avez-vous fait ?

Barin lui rend compte de sa mission : il avoit peu de choses à lui dire d'Agnès, & d'Ollivier pas un mot ; Strigée & quelques domestiques sont en prison ; Fleur de Myrte est partie de Tours, peu après lui : elle a dit en secret à un de ses gens qu'elle se retiroit à Poitiers dans une communauté religieuse.

Le chevalier sort du lit avec précipitation ; s'habille, s'arme, arrive à Poitiers : il cherche en vain de parloir en parloir : on ne peut rien lui dire de l'objet de ses vœux ; cependant il croit devoir enfin rejoindre Sigismond, & prend le chemin de la Provence.

Vers le milieu d'un jour, il traversoit une petite bourgade du Limousin : elle étoit bâtie en amphithéâtre, au pied d'un côteau que couronnoit une forêt ; un ruisseau descendoit en cascade vers la plaine & se perdoit entre des saules ; L'aménité du site engage le paladin à se reposer en ce lieu, & à y passer la journée : il entre dans une cabane, y fait un léger repas, & va avec Barin se promener sur la place du village.

Il étoit fête. Le peuple, assemblé sous

l'ormeau, prêtoit l'oreille aux accords d'un chantre de figure groteſque, qui faiſant jurer ſous ſon archet les quatre cordes d'un mauvais violon, chantoit à plein goſier, & d'une voix enrhumée, mais d'un ton plein de gaieté & de feu; la chanſon étoit digne du muſicien : les idées en étoient communes, les expreſſions peu choiſies, le refrain bizarre; mais l'auditoire n'étoit pas difficile.

La joie pétilloit dans les yeux, ſur les viſages; elle éclatoit dans les geſtes de tout ce qui compoſoit l'aſſemblée. La jeuneſſe ſe prend par la main, forme des danſes rondes; on ne voit de tous côtés que ſauts, cabrioles, bonds & culebuttes. Le refrain de la chanſon ſe répète en chœur d'une façon à réveiller les échos de vingt lieues à la ronde.

Enguerrand, ſpectateur de cette fête, voit avec intérêt toute cette populace ſe réjouir; il envie le chantre heureux qui recueille à grand bruit des applaudiſſemens ſans cabale & des ſuffrages ſans critique.

Bientôt il lui prend fantaiſie de ſe déguiſer, & de monter auſſi ſur les tréteaux:

— Vous irez trouver cet homme, dit-il à Barin, & lui donnerez quelque monnoie, en l'engageant à me céder sa place; je veux faire entendre à ces gens-ci des airs un peu mieux tournés que ceux dont on les régale; & comme ils paroissent sensibles, je m'amuserai de l'effet que sans doute je produirai sur eux.

A la proposition de son maître, Barin recule deux pas: il est révolté; il exprime toute sa surprise: — Vous êtes un grand seigneur, lui dit-il, je ne suis qu'un mince hobereau & à vos gages; cependant je ne voudrois pas, à quelque prix que ce fût, me donner en spectacle de cette façon.

Voyant que son maître insiste, & que son dessein est sérieux, il lui fait une longue représentation, lui parle de décence, de bienséance, lui observe même qu'il n'est pas sûr du succès; qu'il veut le disputer à un homme consommé dans sa profession: — On est fait à son chant, à sa voix; & sur son théâtre vous n'auriez d'ailleurs aucun avantage sur lui; car, bien que vous soyez le vingtième chevalier de votre race, vous n'êtes

pourtant que le premier chansonnier du nom.

— Barin, répondit Enguerrand d'un ton sec, qui marquoit le dégoût qu'il avoit pour les leçons, je vous l'ai dit bien des fois, mais jamais plus à propos, vous êtes un pédant bien étroit & un importun bien incommode.

Le chevalier, en même temps, rentre dans la cabane où il étoit descendu, se couvre les épaules avec une partie des vêtemens déchirés qu'il emporta du palais de Strigilline, se masque un œil avec une large emplâtre, met ses cheveux en désordre, se coëffe en clabaud avec un chapeau d'étoffe grossière, qu'il trouve sous sa main, vient ainsi déguisé trouver *Poinciron*, (c'étoit le chanteur) se dit du métier, demande à régaler l'assemblée d'une de ses chansons, & offre d'abandonner les profits.

Poinciron cède la place de bonne grace, & prête son violon au nouvel acteur, qui s'accorde, prélude & laisse échapper deux ou trois éclats de voix; elle étoit très-foible, un peu usée, mais légère & méthodique.

Les danſes ont ceſſé ; on ſe ſerre ; on écoute.

Le chevalier chante le premier couplet d'une romance : il étoit queſtion de tendreſſe, de pleurs, de malheurs.

L'auditoire étoit muet; on ouvroit une grande bouche, de grands yeux : l'effet n'étoit point décidé.

Au ſecond couplet, on ſe regarde, on remue la tête, les épaules ; on ne parle point encore.

Le chevalier commence le troiſième couplet : il eſt interrompu par des huées ; un villageois le prend par le bras : — Tire-toi de là, tu nous ennuies. C'eſt à faire à *Poinciron*.

Le paladin rougit de honte & de colère : il eſt tenté de caſſer ſon violon ſur la figure du payſan, au riſque de ſe faire aſſommer; Barin, qui devine ſon maître, s'approche, le tire par la manche de ſon pourpoint : allons, retire-toi, lui dit-il, ne vois-tu pas que tu ne vaux rien pour le métier que tu fais.

Enguerrand, rappellé à lui-même, deſcend d'un air honteux & ſuit paiſiblement ſon écuyer ; la foule s'écarte ; on

le laisse passer et l'apostrophant ; les chiens, les enfans le poursuivent

Barin vient le trouver près d'une haie, derrière laquelle il s'est caché, le console, lui rend le courage, l'engage à rire de cet accident. — Conviens, lui dit Enguerrand, que j'ai eu affaire à des stupides : une romance ... une romance qui a fait les délices de tant de personnes de goût !... Et de quoi vous aviiez-vous, monsieur, d'aller chanter des douceurs à des Limousins ? cela peut être très-bon aux toilettes, sur les cheminées & dans les ruelles de Tours : cela ne valoit rien ici. Plaisanterie à part, s'il m'est permis de dire mon sentiment, votre début m'a semblé triste & douloureux : il est vrai que je suis d'Angoulême.

La leçon est bonne, dit Enguerrand ; il vaut mieux la recevoir de ce public-ci que de tout autre.

Le chevalier, par le conseil de Barin, jette ensuite son déguisement, regagne tout doucement la cabane, & se couche avec le projet d'entrer le lendemain en campagne au point du jour.

CHANT IX.

Mon père, dit Ollivier au vertueux solitaire, en lui faisant le récit de ses aventures, je suis d'extraction noble; mais né avec peu de fortune, j'entrai dans ma jeunesse en qualité de page au service du comte de Tours.

Ce prince n'avoit qu'une fille, digne objet de son amour & de ses espérances; jamais on ne vit de princesse plus digne de l'être; jamais rejeton plus illustre ne prit naissance à l'abri d'une couronne: ornée de toutes les graces, elle possédoit tous les talens, elle avoit le germe de toutes les vertus.

Attaché à son service, je reçus d'elle quelques témoignages de bonté: nous étions du même âge, & trop jeunes pour pouvoir nous défier d'un sentiment qui bientôt nous entraîna l'un & l'autre; je m'apperçus le premier de tout le danger auquel pouvoit nous exposer une passion impérieuse; &, ne pouvant espérer de l'éteindre, je cherchai dans les périls de la guerre la fin d'une vie qui m'alloit devenir insupportable.

Le ciel accorda quelques succès à la témérité qui m'étoit inspirée par le desir de plaire ; je revins à la cour : on m'honora du titre de chevalier.

Nous nous revîmes. La joie, la honte & l'embarras éclatèrent réciproquement dans nos yeux : je m'enivrai, je m'étourdis, je m'aveuglai de plus en plus ; enfin, mon père, apprenez un crime, un excès impardonnable, inouï.

Un serin, qu'elle avoit élevé, qu'elle chérissoit, s'échappa de la cage dans laquelle on le tenoit enfermé. Je vis la princesse affligée : je n'eus plus de repos que je n'eusse retrouvé l'objet de ses regrets. Je l'atteignis ; & voulant causer une surprise agréable, je vole au cabinet des bains, où la cage se trouvoit suspendue : j'y pénètre sans être apperçu : un degré dérobé m'y avoit conduit. J'ouvre, j'entre, que devins-je ? ô ciel ! ma princesse dans le bain & seule.... ah ! ces momens furent-ils jamais ceux de la réflexion ?

Surprise, confuse de l'état dans lequel elle paroît à mes yeux, elle sort de la cuve de marbre, & veut se jeter dans

une garde-robe voisine; l'agitation, le trouble, le désordre la font chanceler; elle tombe. Ah, mon père!....

Ollivier raconte ensuite ce qu'on a déjà vu, l'accouchement d'Agnès, les soins qu'il prit de l'enfant, les dangers qu'il courut, la nécessité où il se vit de l'abandonner sur une route, où sans doute il aura péri.

Il se trouble à ces mots, retombe dans sa première foiblesse, & ne revient à lui que pour pleurer amèrement.

Le vieillard le console, le soutient; il espère, avec le secours du ciel, lui apprendre des choses qui pourront soulager sa douleur; il l'aide à marcher, & le conduit à pas lents vers la demeure rustique qu'il s'étoit pratiquée dans le creux d'un rocher: quelques fleurs champêtres en garnissent les approches; une vigne vierge en tapisse l'entrée....

Ollivier, après un repas frugal, qui établit ses forces épuisées, achève le récit de ses aventures, & dit tout ce qu'il a fait pour trouver la mort au service du comte, voulant au moins mériter

sa grace, s'il ne pouvoit obtenir son pardon.

Le sage vieillard lui fait voir dans tous ces événemens le doigt de la Providence qui le conduit & veut l'éprouver: il va lui faire connoître de combien de faveurs elle le comble, au moment même où il se croit abandonné du ciel.

Il prend alors un vase; il le remplit d'une eau pure, dans laquelle il répand un mélange dont il connoît l'efficacité: l'eau s'agite, bouillonne & se trouble: il s'en élève une vapeur épaisse qui se répand dans la grotte, dont elle chasse la lumière: peu à peu la vapeur se dissipe, & le fond du vase, à travers l'eau devenue plus transparente encore, laisse voir aux yeux d'Ollivier des tableaux dont le solitaire lui donne l'explication.

Ollivier apperçoit le palais de Tours, la cour de Fredegilde: Voyez, reconnoissez, mon fils, disoit le respectable vieillard, les murs qui virent élever votre enfance; voyez cette femme hautaine & hypocrite: le comte de Tours vient de prendre le chemin de la Palestine: elle a reçu de lui l'ordre de plonger la princesse

dans les horreurs d'une prison.... Malheureuse Agnès! la comtesse elle-même marche à la tête des satellites qui vont vous enlever de votre appartement.

Ollivier, à cet aspect, oublie que ce qui se passe sous ses yeux n'est que l'effet d'une illusion qui lui retrace une action éloignée : il s'agite, il frémit, il éclate; il va se précipiter sur le vase, sa main égarée cherche des armes pour fondre sur les ennemis de celle qu'il adore.

Le solitaire appaise ses transports, & présente d'autres scènes à son attention.

Il fait paroître à ses yeux les bords fleuris de la Loire ; il lui fait reconnoître l'endroit où, contraint de la traverser à la nage, il a laissé son fils ; la Providence bienfaisante a conduit près de cet enfant une biche qui cherchoit son faon que des chasseurs lui avoient ravi : elle rencontre l'enfant, le caresse, l'allaite : elle croit retrouver celui qu'elle a perdu.

Un paysan s'approche étonné : il prend l'enfant entre ses bras, l'emporte à sa cabane : la biche l'accompagne : elle ne veut plus le quitter ; la villageoise en prendra soin ; & c'est dans cet heureux

asyle, c'est à l'endroit où la rivière du Cher vient méler ses ondes à celles de la Loire, qu'Ollivier pourra retrouver un jour cet enfant chéri, dont il a pleuré la perte imaginaire.

Considérez cette tour antique, ajoute le solitaire : jetez les yeux par ce soupirail dans ce cachot obscur, dont les murs impénétrables sont baignés d'un limon infect & verdâtre : c'est là qu'on retient indignement le chef-d'œuvre de la nature, ce modèle de douceur & de patience ; c'est là que gémissent avec elle, l'innocence & même la vertu.

Une natte à demi-usée, est le seul meuble à son usage ; les mets les plus vils, les plus grossiers, sont sa seule nourriture ; sa barbare marâtre vient, chaque jour, par ses reproches, par ses injures, insulter à sa victime.

Tout se tait à cette cour, dont elle étoit l'idole ; tout semble l'avoir oubliée ; la seule Bobée, sa nourrice, brave tous les dangers pour porter quelques consolations à l'infortunée princesse qu'elle a nourrie.

Elle a traversé la fange d'un fossé profond

pour parvenir au pied de la tour ; son oreille approchée du soupirail a entendu des gémissemens ; sa fille, sa chère fille vit encore ; elle lui parle, son cœur s'épanche, & ses larmes coulent en abondance : elle rassure la malheureuse Agnès sur le sort de son fils, sur celui de son amant ; elle la conjure de prendre courage & de vivre pour ces objets si chers, pour elle-même, pour sa fidelle Bobée qui ne peut plus vivre sans elle ; elle craint tout des monstres qui l'entourent, l'avertit de ne prendre aucune nourriture des mains de ceux qui la servent ; elle lui apportera, chaque soir, elle-même ce qui lui sera nécessaire ; Essayez, lui dit-elle, de me donner la main : que je m'assure qu'il vous reste assez de force pour lutter contre votre destinée.

Agnès, elle-même, paroît au fond de la tour, pâle, défaite, tremblante ; elle se soulève avec peine pour passer sa main au travers des barreaux de sa prison, & répond foiblement aux caresses de sa nourrice.

Ollivier, tour-à-tour ému, transporté, est agité de mille passions : il frémit, il

s'emporte, il soupire, il parle, il gesticule, il est hors de lui-même; mais tous ces objets ont disparu.

La tour, le château ne paroissent plus que dans l'éloignement. La plaine est au loin couverte de guerriers : une armée nombreuse marche vers Tours; l'épouvante la précède; le villageois effrayé s'enfuit vers la capitale : le désastre, le ravage, & la flamme les poursuivent; la ville est assiégée.

Le solitaire instruit Ollivier des motifs de cette guerre : le duc de Bretagne, indigné, furieux de tous les attentats commis par le fils de la comtesse de Fredegilde, en a vainement demandé la réparation.

L'impérieuse comtesse croit que son fils doit tout oser avec impunité : elle a refusé la satisfaction demandée. L'armée bretonne, commandée par le duc Richard lui-même, est entrée dans la Touraine : elle s'est avancée vers la ville; Fredegilde, aveuglée par l'orgueil, croit pouvoir résister : elle est déterminée à tout sacrifier, plutôt que de descendre à la moindre soumission.

Les Tourangeaux combattent avec courage ; mais un nouveau fléau vient ajouter aux horreurs de la guerre : la famine se fait sentir. Les soldats affoiblis pourront-ils résister long-temps aux attaques multipliées ? On presse le siége avec vigueur ; les machines s'avancent.

O Tours ! ô ma patrie ! ô ma chère Agnès ! dit Ollivier hors de lui-même, en interrompant le sage vieillard ; puis s'adressant à lui, les larmes aux yeux : hélas ! dit-il, vertueux mortel, mortel éclairé, mortel chéri de Dieu, vous qui, par sa permission, venez d'opérer tant de prodiges en ma présence, j'embrasse vos genoux, ayez compassion de l'état dans lequel je me trouve ; que le malheur de ma patrie vous touche ! que je puisse voler au secours de tout ce qui m'est cher, le sauver & mourir !

Le solitaire, attendri, lui dit de placer sa confiance en Dieu, qui l'a soutenu jusqu'à ce jour. Partez, ajoute-t-il, les momens sont chers ; repassez près du torrent où je vous ai rencontré : vous y trouverez une troupe de chevaux

sauvages : saisissez le premier qui se présentera....

Olivier, transporté de reconnoissance, embrasse de nouveau les genoux de son bienfaiteur, lui demande sa bénédiction & s'en sépare.

CHANT X.

Fleur de Myrte, entre les bras de Zerbin, au milieu d'une nuit obscure, au fond d'une forêt solitaire, se trouvoit bien exposée, lorsqu'au milieu de ses transports les plus vifs, le musicien se sent surpris par le sommeil : un bâillement scandaleux lui échappe : un second lui succède ; & bientôt vaincu par la nature il s'étend sur l'herbe, ferme les yeux, s'endort & ronfle à faire trembler la forêt. La dame se lève & s'éloigne, vraisemblablement un peu frappée de cet incident singulier.

Pour expliquer cette aventure, l'auteur nous apprend que l'héroïne étoit alors sur les côtes de l'Anatolie, province de l'empire grec, & dans le voisinage d'un château appartenant à Zaman,

C'étoit un chevalier grec qui, après avoir dissippé sa fortune à la cour, avoit épousé, pour rétablir ses affaires, une douairière opulente, nommée la dame du Marécage, espèce de sorcière, vieille laide, bizarre, exigeante, inquiète, jalouse, aigre, tracassière, vindicative, implacable, d'un assez bon commerce du reste; on doit même dire que depuis qu'elle avoit fait fermer sa porte à tout le monde, elle ne querelloit plus chez elle que son mari & ses domestiques : mais il est vrai qu'elle ne leur laissoit pas un moment de repos.

Le mari, contraint de vivre dans la retraite, faisoit d'ailleurs de son temps un assez bon usage; le matin & le soir étoient consacrés à des promenades, & le reste du jour aux amusemens du cabinet.

Il avoit là des brochures, des pinceaux, des ciseaux, des fourneaux, des instrumens de physique & de mathématiques; après des lectures d'une digestion facile, il commençoit tour-à-tour une boîte, une miniature, une découpure, une régule d'antimoine, retournoit au

couplet de chanſon, ou jouoit un air ſur la muſette.

Mais comme ce ſavoir-faire n'empêchoit point qu'il ne reſtât bien des momens & de vuide d'ennuyeux, il avoit imaginé, pour y ſuppléer, d'avoir le ſommeil à commandement.

Grace à quelques inſtructions que ſa femme, dans les premiers momens du mariage, avoit bien voulu lui donner, il étoit venu à bout de charmer les eaux d'un réſervoir qui étoit dans ſes jardins, & de leur donner une vertu ſoporifique.

Ces eaux ſe répandoient de là dans la campagne, & formoient ce ruiſſeau auprès duquel Fleur de Myrte & Zerbin avoient fait leur repas champêtre: on a vu quelle impreſſion elles avoient faite ſur les ſens du muſicien; à cinquante pas de là on auroit trouvé ſon héroïne endormie; & préciſément elle fut rencontrée par le maître du château.

La voir, la réveiller, la reconnoître pour une femme, en devenir amoureux, ce fut pour Zaman l'ouvrage d'un moment! Il l'invite à ſe repoſer au château, l'introduit par une porte ſecrète dans

l'appartement des bains, & la quitte pour donner quelques ordres.

Le maître-d'hôtel reçoit celui de lui faire servir un repas entendu & délicat. On prendra garde sur-tout qu'il n'arrive aucun surveillant de la part de madame ; car pour elle on ne l'attend pas. Zaman paré, parfumé, plein d'espoir, vient retrouver la belle étrangère, qui, pendant son absence, songeant à ses malheurs, à ses aventures, aux dangers que sa vertu vient de courir, à ceux auxquels elle est exposée, n'étoit pas sans inquiétude.

Les regards de Zaman annoncent ses intentions à la belle, & bientôt ses actions la confirment dans ses craintes : mais il éprouve une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu ; après une longue attaque, soutenue avec courage, il a l'esprit de se retirer un moment, de donner ordre de servir, & de ne pas oublier certain vin dont il connoît la vertu.

Rentré dans le salon, il ne trouve plus Fleur de Myrte ; une fenêtre étoit ouverte : elle s'étoit précipitée, sans considérer le danger, & étoit tombée de trois pieds

pieds de haut sur un gazon, car l'appartement étoit au rez-de-chaussée.

Zaman la cherche long-temps, & la trouve enfin auprès d'un bassin dans lequel elle alloit se jeter : il la retient à la volée.

Elle veut refuser les secours ; mais ils sont offerts avec tant d'instances, tant d'excuses, on lui fait tant de promesses, qu'elle se détermine à accepter des vêtemens & de la nourriture.

On se met à table. La conversation est d'abord froide & sérieuse ; peu à peu la réserve diminue ; le vin de Scio égaye les esprits ; la plaisanterie devient un peu libre ; la galanterie s'enhardit ; le badinage amuse ; enfin tout alloit bientôt abandonner à Zaman une victoire que les liqueurs frelatées, les épices & les agaceries de toute espèce avoient adroitement préparée, lorsque le salon retentit d'un cri aigu & si perçant, qu'il fait fendre les glaces des croisées, & brise les cristaux & les porcelaines employés sur le service : la table se renverse, la terre s'entr'ouvre & vomit un monstre hideux à travers un tourbillon de fumée & de

pouſſière : les yeux ardens de courroux & la griffe étendue, il s'élance ſur Zaman : c'eſt ſa tendre épouſe, c'eſt la dame du Marécage.

Après avoir imprimé ſur le viſage de ſon mari quelques marques de ſon attachement, elle ſe tourne vers la tremblante Fleur de Myrte, & cramponnant ſes mains crochues dans les treſſes blondes de ſa rivale, elle frappe du pied & s'élève, en blaſphémant, dans les airs.

Elle eſt au-deſſus de l'athmoſphère & y plane, elle cherche l'endroit le plus propre à conſommer ſa vengeance.

Un rocher ſourcilleux a frappé ſes yeux; elle y laiſſe tomber ſa proie : la malheureuſe Fleur de Myrte va ſe briſer; elle n'eſt plus qu'à deux doigts du roc : la magicienne, qui s'eſt r'aviſée, la plonge, la retient, & la précipite dans la mer.

Voilà Fleur de Myrte en pleine mer : elle ſe débat, elle va ſe noyer : La Furie l'enlève encore & la laiſſe tomber aſſez doucement ſur les bords d'une fontaine voiſine des portes de la ville d'Antioche.

Une troupe de cavalerie s'approche de la fontaine : c'eſt la ſuite du comte

d'Antioche, l'un des plus beaux cavaliers qu'eussent vu jusques-là l'Europe & l'Asie; on entoure la belle; on lui prodigue des soins qui la rappellent à elle-même: des ordres sont donnés pour qu'on fasse venir une litière qui doit la transporter au palais.

CHANT XI.

Ollivier, monté sur le coursier dont il est redevable au vertueux solitaire, parvient rapidement aux murs de Césarée; il s'embarque, la mer & les vents lui sont favorables; il est déjà sous les murs de Tarascon; son cheval traverse d'un pas vif & léger les plaines de la Provence; mais un obstacle vient l'arrêter: la Durance débordée répandoit au loin la terreur; les ponts étoient emportés, les chaussées détruites; on ne trouve aucun passage.

Ollivier s'informe: il existe encore un pont à dix milles de-là; mais c'est le pont du diable: il est situé à l'entrée d'une gorge défendue par un château fort, dont

les démons sont depuis dix ans en possession : rien n'a pu les en faire déguerpir ; le fils de l'ancien seigneur, jeune gentilhomme plein d'espérance, a voulu habiter ce château ; il y a péri misérablement ; & personne ne conseille à Ollivier d'aller s'exposer au même danger.

Le chevalier écoute à peine toute cette histoire ; il prend des guides, il est en marche ; vers la fin du jour, son guide lui montre de loin le château, & retourne sur ses pas ; Ollivier continue sa route, & arrive, à l'entrée de la nuit, à la porte de ce château redoutable.

Il passe le pont levis, & voit une cour spacieuse. Tout est en silence ; tout annonce la solitude & l'abandon. Retiré sous l'abri de la porte, Ollivier, le bouclier au bras, le cimeterre au poing, l'œil & l'oreille au guet, se résout à attendre la naissance du jour.

Vers le milieu de la nuit ses yeux sont frappés, tout-à-coup, d'une lumière éclatante : la façade du château paroît être embrasée ; la porte d'un pavillon situé au milieu de la cour s'ouvre avec fracas : il en sort une foule de démons, de

spectres & de fantômes armés de fourches, de fouets & de flambeaux.

Deux objets les précèdent: l'un paroît être une femme ; de longs vêtemens blancs la couvrent ; mais ils sont souillés de quelques gouttes de sang ; elle gémit & soupire.

L'autre est une figure gigantesque, hideuse, qui par une bouche énorme vomit des tourbillons de flamme & de fumée ; le fantôme veut s'arrêter : on hâte sa marche à coups de fouet ; il hurle, il mugit d'une voix épouvantable.

Cependant la troupe s'avance vers l'endroit où le chevalier se tenoit caché ; Ollivier marche lui-même à sa rencontre, & fait siffler en l'air sa redoutable épée : à l'instant on l'entoure : les fourches, les flambeaux sont dirigés contre lui ; les hurlemens retentissent à ses oreilles, il évite les coups ; il s'élance, il frappe ; mais au plus fort de l'action, toutes les lumières disparoissent, & la vision s'évanouit.

Le paladin surpris se tient sur ses gardes ; il écoute, il entend quelque bruit ; un reste de lumière brilloit à quelques pas

de lui; il s'approche; le fantôme giganteſque étoit étendu, & beugloit ſourdement.

Un corps couvert de linge gémiſſoit tout auprès.

Le chevalier craint les piéges: il attend, l'épée à la main, le retour de la lumière; à la pointe du jour, il obſerve les objets qui l'entourent: Ceci, diſoit-il, me paroît être un homme; & voilà, ſi je ne me trompe, la figure d'une femme.

En regardant de plus près, il voit que cette face énorme du fantôme étoit un maſque de cuivre: il en coupe les cordons, & voit un viſage qu'il reconnoît, c'étoit celui d'Inare.

Ollivier croit rêver encore; il voit pluſieurs corps étendus; la figure de femme s'avançoit vers lui.

Eſt-ce bien vous, ſeigneur Inare, dit le héros à la tête démaſquée?

Je ſuis réprouvé, répond la tête, en le regardant fixement.

Ollivier friſſonne à cette réponſe laconique & terrible: Qui êtes-vous, madame, dit-il à la dame vêtue de blanc? & où ſuis-je?

Dans un enfer, ſeigneur, dit la femme.

Cela ne ſe peut, madame, répond le héros; qui êtes-vous encore une fois?

Fuyons, ſeigneur; vous ſaurez tout: mille dangers vous environnent: hâtons-nous.

Le chevalier ne veut ſe retirer qu'en bon ordre; il a reconnu Inare: il ne veut pas l'abandonner. Le Tourangeau, preſque inſenſible, eſt mis ſur le cheval d'Olivier; la dame, en croupe derrière lui, porte la lance du chevalier, qui, chargé du reſte de ſes armes & à pied, ſort du château, conduiſant ſon propre courſier par la bride.

Toute cette aventure avoit moins de merveilleux qu'elle n'en préſente au premier aſpect, & l'auteur nous en donne l'explication.

Phalagon poſſédoit des terres ſur la Durance: il avoit du talent pour contrefaire le coin des monnoies, & du talent pour en altérer le titre; il avoit fait d'un de ſes vieux châteaux le ſiége de ſes opérations; &, pour en écarter les yeux du public, il avoit répandu le bruit qu'on

y voyoit, toutes les nuits, des apparitions diaboliques.

Pour soutenir cette invention, aussitôt qu'il venoit au château quelque étranger, tout étoit préparé pour lui donner une représentation pareille à celle dont Ollivier avoit été témoin.

Le premier rôle étoit difficile & pénible à remplir. Malheur à l'inconnu qui tomboit entre les mains de Phalagon : il étoit aussi-tôt destiné à ce fâcheux ministère.

Il avoit eu, depuis quelque temps, en son pouvoir un jeune homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire : Alérie, épouse de Phalagon, n'avoit pu sans intérêt voir ce malheureux périr dans ce terrible emploi : elle avoit favorisé son évasion & s'étoit échappée avec lui ; noble & douce manière de protéger.

Une seule haquenée, pliante sous une double charge, les emportoit très-lentement, lorsque Phalagon se mit à les poursuivre.

L'inconnu, qui se sent serré de près, soulage adroitement la monture de la moitié du fardeau, pique des deux, &

s'en va si loin, qu'on n'en a jamais eu de nouvelles.

Alérie, retombée au pouvoir de son mari, subissoit la punition de cette évasion, lorsqu'Inare la délivra.

Celui-ci fait prisonnier par Phalagon, comme nous l'avons vu, avoit été conduit au château des apparitions, & enfermé dans un cachot.

S'il étoit question d'une promenade nocturne, deux figures diaboliques le venoient prendre; on l'affubloit d'un masque de cuivre, d'un pied & demi de haut, dont la bouche, faite pour grossir la voix, étoit remplie de bitume & de matière sèche & enflammée: telles étoient les désagréables fonctions dont Ollivier délivra son ennemi.

Le chevalier, ayant passé le pont redoutable, parvenu au premier village, remit Inare entre les mains d'un chirurgien & prit congé d'Alérie par un compliment court, froid & civil.

L'épouse de Phalagon ne s'attendoit pas, peut-être, à se voir si promptement délivrée. La vaillance & la bonne mine de son libérateur l'enchantoient; elle

avoit le cœur noble & vouloit s'acquitter ; mais l'amant d'Agnès faisoit peu de cas de sa reconnoissance ; de plus grands intérêts l'appellent : il vole à Tours.

Cependant Enguerrand marche vers la Palestine : débarqué sur une plage voisine de Tortose, il s'approche d'un château qu'on lui a dit appartenir à un chevalier chrétien.

Un nain paroît au haut d'une tour & lui adresse la parole : Seigneur chevalier, on n'entre ici qu'après avoir prêté serment de se laisser servir par les dames.

Enguerrand, surpris, regarde son écuyer & le consulte.

Cela vous regarde, monsieur, lui dit Barin, vous savez si vous vous êtes bien trouvé d'avoir été servi par des femmes.

Ces femmes-ci, repartit le maître, ne s'annoncent pas comme des harpies : sur-le-champ il prononce le serment, & les portes sont ouvertes.

Deux jeunes personnes d'un air modeste s'approchent du chevalier ; l'une prend l'étrier, l'autre la bride : il descend de cheval : on le conduit dans un appartement commode.

Plusieurs femmes le reçoivent avec politesse & gravité ; on lui donne un siége ; on l'assied : en un moment le casque, la cuirasse, les brassarts sont délacés ; la plus apparente de la troupe se met à genoux, désarme les cuisses, ôte les bottines, prend les jambes nues, les examine avec soin ; & se tournant d'un air grave du côté d'une suivante : Palafrine, dit-elle, allez dire à monseigneur qu'il n'y a ici ni jambes bien faites, ni genoux cagneux : ce sont deux jambes ordinaires, sèches, nerveuses, assez proportionnées entre elles.

Madame, dit Enguerrand, puis-je vous demander quel intérêt vous & ce monsieur à qui vous envoyez un messager, pouvez prendre à la tournure de mes jambes ?

(Cette question donne lieu à un épisode assez singulier dont nous aurions regret de priver nos lecteurs.)

Ah ! seigneur, dit la dame, Dom Guéridonis de Paphlagonie, mon frère, est seigneur de ce lieu.

Non loin d'ici la fée Bagasse, pour favoriser le culte des Sarrasins, avoit

construit un château enchanté, dont le séjour etoit fatal à tout chrétien qui avoit le malheur d'en approcher : nous y fûmes attirés, mon frère & moi, comme plusieurs autres ; à peine étions-nous dans le péristile que le terrain fond sous nos pieds, & nous tombons sous le mouvement d'une roue armée de fers tranchans, qui sépare en un clin d'œil toutes les parties de notre corps les unes des autres ; & ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que la mort ne suivit pas une aussi étrange dissolution.

Nos membres allèrent se confondre avec d'autres membres entassés, & nos têtes se trouvèrent placées sur des gradins vis à-vis de huit cents autres têtes des deux sexes, & de tout âge & de toute couleur. Elles avoient conservé l'action des yeux & de la langue, & sur-tout un mouvement dans les mâchoires qui les faisoit bâiller continuellement. Je n'entendois que ces mots, assez mal articulés : ah ! ciel ! quel ennui ! cela est désespérant.

Je me mis bientôt à bâiller comme les autres : encore une bâilleuse de plus, dit

une groſſe tête placée vis-à-vis de moi! on n'y ſauroit tenir; j'en mourrai: & elle ſe mit à bâiller de plus belle.

Au moins cette bouche-ci a de la fraîcheur, dit une tête d'homme, & voilà des dents d'un bel émail; puis m'adreſſant la parole: madame, peut-on ſavoir le nom de l'aimable compagne d'infortune que nous a donnée la fée Bagaſſe?

Je voulus répondre: ſeigneur, j'ai un frere... Ah, ciel! s'écria la première tête, voilà encore une conteuſe & une hiſtoire..... Bâillez, madame, & laiſſez-la votre frère; qui eſt-ce qui n'a pas des frères? ſans ceux que j'ai, je régnerois paiſiblement.

Et plût au ciel, reprit la tête d'homme, que vous fuſſiez depuis quarante ans ſur le trône de vos ayeux! vous ne nous feriez pas bâiller, à chaque inſtant, à nous fendre les oreilles.

Que parlez-vous de quarante ans, ſeigneur? — Et oui, madame, quand vous aviez des mains vous aviez l'âge qu'il vous plaiſoit.

Seigneur Cogzinga, dit la groſſe tête injuriée, vous vous faites bien vîte con-

noître pour ce que vous êtes, pour la plus mauvaise tête.

Eh, seigneur, dis-je alors, que je ne sois point, je vous prie, la cause.... Non, madame, je vous l'avoue, à votre aspect je n'ai pu me défendre.....

C'est une pitoyable chose qu'une tête de petit-maître, dit, en l'interrompant, une tête de son voisinage.... ne l'écoutez pas, madame, c'est le plus grand fat de la cour de Perse; vous pouvez d'ailleurs vous appercevoir que ce qu'il dit, ne sauroit passer le nœud de la gorge.

Ah! s'écria Cogzinga, si jamais je puis retrouver mes membres.... ah! répondit son nouvel adversaire, si j'avois seulement mes mains!

Mais, seigneur, disois-je, ces disputes-ci vont trop loin.... Eh non, madame, reprit Cogzinga, laissez-nous faire; ne vaut-il pas mieux se quereller que de bâiller?... En même temps il fut interrompu par un bâillement de la première tête, qui fut bientôt répété à la ronde. Que vous dirai-je, seigneur? je me mis à l'unisson, je querellai, je bâillai, je m'ennuyai.

Enfin, il nous prend une violente envie d'éternuer tous ensemble ; un instant après, une voix rauque nous ordonne de chercher nos membres épars : en même temps nos têtes roulent vers l'endroit où ils étoient entassés.

La précipitation & le désordre donnèrent lieu à bien des mépriſes..... Un homme de la loi s'en alla avec les doigts d'un joueur de luth ; & un grand seigneur avec les mains d'un eſcroc.

A mon égard, je rejoignis assez facilement ce qui m'appartenoit ; cependant, si j'eusse été tant soit peu moins diligente, cette grosse tête, mon antagoniſte, alloit mettre la main sur une de mes meilleures nippes.

Dom Guéridonis de Paphlagonie, mon frère, vint me rejoindre fort affligé : on lui avoit pris une de ses jambes, & à la place d'une jambe fort bien faite, on lui en avoit laiſſé une décidément cagneuse, & trop courte de quelques lignes.

S'il eût eu le bonheur de retrouver sa jambe, un magicien de ses amis lui avoit promis de remettre les choses en place,

& voilà ce qui a donné lieu à l'usage établi dans ce château.

Enguerrand passa la nuit chez Dom Guéridonis; &, dès l'aube du jour, il étoit en campagne pour se rendre à Damas. Le soleil étoit ardent, la terre brûlante exhaloit des vapeurs enflammées.

Un coup de soleil que reçoit Enguerrand dans cette marche pénible, lui cause une fièvre violente; son sang s'exalte, sa raison s'égare, le délire est complet; & pendant que Barin cherche en vain à le secourir, le chevalier dans des discours sans suite confond de la manière la plus bizarre toutes les idées qu'ont laissées dans son esprit ses grotesques aventures.

CHANT XII.

Sigismond apprend en Palestine l'invasion que le duc de Bretagne a faite dans ses états: furieux, il veut attaquer le quartier des Bretons: le roi, les pairs, les princes chrétiens l'en empêchent; mais il part avec précipitation, s'embarque, & cingle vers la France.

Cependant on presse le siége de Tours: les travaux ont été poussés jusque sous les murs; un môle d'invention nouvelle est élevé près de la muraille : il soutient à son sommet un pont qui doit, en s'abaissant, faciliter le passage.

On mine, on contremine; les assiégés font mille efforts pour détruire les travaux; mais les Bretons ont achevé la machine.

Le signal est donné; le pont va s'abattre & le sort de Tours va être décidé.

Cependant Sigismond, arrivé en France, s'avance en hâte vers la Touraine : il voudroit pénétrer dans la ville; un blocus en règle lui en défend l'approche. Placé sur une colline voisine, il est témoin de tout le danger qui menace sa capitale.

Il voit cette machine énorme qui se joint au mur par le pont que l'on vient d'abaisser.

Les Bretons marchent à l'assaut; les Tourangeaux s'effrayent & s'ébranlent; Fredegilde, allarmée, fait arborer l'étendard de la capitulation.

Tandis que Sigismond, le désespoir

dans le cœur, considère ces tristes objets, un guerrier armé de toutes pièces paroît de loin sur la plaine; son cheval impétueux franchit les tranchées; rien n'arrête sa course rapide: il est déjà au pied du môle.

On le regarde; on ignore encore pour quel parti il porte les armes; cependant il parvient à l'escalier; son cheval marche d'un pas assuré sur cette route, qui semble lui devoir être impraticable; le choc du poitrail du courtier, l'étonnement & la frayeur lui ouvrent un passage sur les corps mêmes des Bretons renversés.

Il est sur la plate-forme; il marche sur le pont, armé des deux tronçons de sa lance, qu'il vient de briser, précipite ou foule aux pieds tout ce qui se trouve sur ses pas, & parvient en vainqueur jusques sur les murs de la ville.

Les Tourangeaux surpris hésitent encore entre la frayeur & la joie; le chevalier, pour les rassurer, modère sa course & désarme sa tête.

Mille cris de joie s'élèvent : on a reconnu l'aimable Ollivier.

Le héros arrête les transports d'allégresse pour engager ses concitoyens à profiter de la surprise de l'ennemi. Le peuple court aux armes. Bientôt le pont & le môle sont brisés, livrés aux flammes ; l'assiégeant confus a déjà cherché son salut dans la fuite.

Sigismond, entré dans la ville, marche à la rencontre d'Ollivier, qui venoit de délivrer Agnès : il leur pardonne & les unit.

L'auteur, ainsi parvenu à l'extrémité de sa carrière, semble n'avoir pas eu le courage de l'achever : il dénoue brusquement les aventures commencées de ses divers personnages. Fleur de Myrte & Enguerrand réunis vont faire l'ornement de la cour d'Edesse, dont Ollivier, on ne fait trop comment, se trouve avoir fait la conquête. Fredegilde & son fils sont punis du supplice des envieux : ils sont témoins du bonheur de leurs ennemis.

Nous avons marché sur les traces de M. Cazotte, & nous nous arrêterons avec lui, persuadés que, malgré l'intérêt qu'il a su répandre

ſur ſes héros, le plaiſir qu'on éprouve en liſant ſon ouvrage eſt bien moins l'effet de leurs ſituations & de leurs aventures que celui du charme de ſon ſtyle.

HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES,

PAR LE COMTE DE BUSSY.

CET ouvrage, plein d'esprit & de vérité, offre des mœurs générales & des mœurs particulières : on peut le regarder comme une galerie immense ; mais les portraits y décèlent bien plus de talens que les tableaux : on peut même dire que la grossièreté règne dans ces derniers ; elle fait toujours accuser de mauvais goût le peintre qui tombe dans ce défaut. On croiroit, en conséquence, que le comte de Bussy étoit de très-mauvaise compagnie ; on sait le contraire ; mais il voit l'esprit méchant, & la méchanceté trompe le goût quand on l'exerce dans un genre d'ouvrage dont l'honnêteté est bannie.

L'esprit, dans les récits, y dépose également contre le goût ; la prolixité y est générale ; la finesse de mille pensées ne rachète pas la longueur de mille phrases & l'inutilité d'autant de détails ; l'obscurité y règne aussi. On voit que l'auteur pensoit beaucoup & écrivoit avec né-

gligence : comme il faisoit une satyre, il étoit jaloux de toutes ses idées, & laissoit aller sa plume : la correction d'un trait l'eût affoibli ; la suppression d'un mot lui eût ravi un plaisir ; il vouloit tout dire, parce qu'écrivant de passion, son abondance servoit bien sa malignité. Avec cela on ne peut faire qu'un mauvais ouvrage, plein d'esprit.

Comme l'esprit est bon à conserver quand il est purgé de ses défauts ; comme la connoissance des caractères sera toujours précieuse, quand ils ne seront pas tracés aux dépens de la décence ; comme enfin ce livre célèbre est dans toutes les bibliothèques, que la lecture en est souvent dangereuse, quelquefois dégoûtante, qu'on ne peut ni s'empêcher de le lire, ni avouer généralement qu'on l'a lu : c'est rendre service à l'esprit, & sur-tout aux mœurs, que de le refaire avec des intentions plus pures, d'en adoucir la méchanceté, d'en faire disparoître le cynisme, de faire sortir la finesse des pensées, en remédiant au terrible défaut de l'abondance ; d'y répandre enfin la clarté, en réparant la négligence & en économisant la malignité.

C'est ce que nous allons faire à l'égard des deux premiers morceaux, du moins, qui nous ont paru plus vicieux par la forme & plus piquans par le fonds : les lettres & les portraits seront copiés d'après le comte de Bussy.

Sous le règne de Louis XIV la guerre & l'amour marchèrent long-temps ensemble; mais les vieux courtisans n'étant plus dans l'âge de sensations vives, & les jeunes étant plus guerriers que galans, on vit les femmes oublier la dignité si nécessaire à leur sexe; &, par convenance plus que par goût peut-être, rechercher les amans, & aider à l'amour par la facilité; conséquemment pour se donner, il ne falloit pas être sensible: elles n'exigoient pas même qu'on fût aimable.

Madame d'Olonne donna plus qu'une autre l'exemple de cette conduite; la beauté la rendoit sûre du succès de ses démarches; elle avoit le visage rond, le nez bien fait, la bouche petite, les yeux brillans & fins & les traits délicats; le rire, qui embellit tout le monde, faisoit en elle un effet tout contraire; elle avoit les cheveux d'un châtain clair, le sein admirable, la gorge, les mains & les bras bien faits; la taille pouvoit n'être pas du goût de ceux qui la veulent très-fine; elle avoit l'esprit très-plaisant quand elle étoit libre; elle étoit peu sincère, inégale, étourdie, point méchante; elle

aimoit les plaiſirs juſqu'à la débauche, & il y avoit de l'emportement juſque dans ſes moindres divertiſſemens.

Madame d'Olonne, très-diſpoſée à l'amour, & plus diſpoſée à le feindre, aima ou feignit d'aimer juſqu'à ſon mari; elle prit d'abord M. de Beuvron, qui avoit plus les qualités d'un galant homme que celles d'un amant, à la jalouſie près; ce défaut le fit conſerver long-temps, c'eſt-à-dire, qu'il eut long-temps à déplaire, après avoir plu un moment. Il y a des hommes qui n'ont jamais eu ce moment pour eux, & qui ont toujours déplu ſans être jamais quittés.

Le duc de Candale ſe préſenta & fit une ſenſation plus vive: il avoit tous les avantages, & il aimoit; Madame d'Olonne l'avoit frappé; ſon ame ardente étoit faite pour ajouter aux impreſſions de la beauté, & pour répondre à tous les mouvemens de l'amour; le ſien étoit déjà ſi vif qu'il ne vit pas tout ce qu'il pouvoit attendre: ſa déclaration très-délicate le prouvera aux femmes qui ſavent comment on écrit quand on commence malheureuſement par eſpérer.

» Je

« Je suis au désespoir, madame, que » toutes les déclarations d'amour se ressemblent, & qu'il y ait tant de différence dans les sentimens. Je sens bien » que je vous aime plus que tout le » monde n'a coutume d'aimer, & je ne » saurois vous le dire que comme tout » le monde vous le dit. Ne prenez donc » point garde aux paroles, qui sont foibles » & qui peuvent être trompeuses ; mais » faites cette réflexion sur la conduite que » je veux avoir avec vous ; & si elle vous » témoigne que, pour la continuer tou- » jours de même force, il faut être vive- » ment touché, rendez-vous à ces témoi- » gnages ; & croyez que, puisque je vous » aime si fort, n'étant point aimé de » vous, je vous adorerai quand vous » m'aurez obligé d'avoir de la recon- » noissance. »

Lorsqu'on est coquette, tendre & facile, on ne reçoit pas impunément de pareils billets de la part d'un homme qui plaît : or j'ai dit que l'objet qui avoit tracé celui-ci, plaisoit déjà & étoit très-digne de plaire.

« Le duc de Candale avoit les yeux

» bleus & bien faits, les traits irréguliers, » la bouche grande, mais de fort belles » dents, les cheveux d'un blond clair, » & la plus grande quantité du monde; » sa taille étoit admirable; il s'habilloit » bien, & les plus propres tâchoient de » l'imiter; il avoit l'air d'un homme de » qualité, & tenoit l'un des premiers » rangs en France, puisqu'il etoit duc » & pair du royaume; outre cela, il » étoit gouverneur en chef des Bour- » guignons, conjointement avec son » père, & général de l'infanterie gau- » loise. Son génie étoit médiocre; mais » dans ses premières amours, il etoit » tombé entre les mains d'une dame » qui avoit infiniment d'esprit; &, comme » ils s'étoient tous deux fort aimés, elle » avoit pris tant de soin de le dresser, & » lui de plaire à cette belle, que l'art » avoit passé la nature, & qu'il étoit » sur-tout plus galant homme & plus » aimable que beaucoup de gens qui » avoient plus d'esprit que lui. »

Madame d'Olonne ayant jugé l'homme, & ayant dévoré le billet, y fit la réponse qui suit:

« S'il y a quelque chose qui vous empêche d'être cru quand vous parlez de votre amour, ce n'est pas qu'il offense, » c'est que vous en parlez trop bien. » D'ordinaire, les grandes passions s'expliquent plus confusément, & il semble « que vous écrivez comme un homme » qui a bien de l'esprit, & qui n'est point » amoureux, mais qui veut le faire croire; » & puisqu'il ne le semble pas, à moi, » qui meurs d'envie que vous disiez vrai, » jugez de ce qu'il sembleroit à d'autres » à qui votre passion seroit indifférente; » ils n'hésiteroient pas à croire que vous » voulez rire. Pour moi, qui ne veux » faire jamais des jugemens téméraires, « j'accepte la partie que vous m'offrez, » & je veux bien juger par votre conduite des sentimens que vous avez » pour moi. »

La conduite eût été moins conforme au billet, que madame d'Olonne eût suppléé à ce qu'elle auroit laissé à desirer: elle n'étoit pas femme à conformer la sienne à la dignité de ses maximes; mais M. de Candale étoit si ébloui de l'éclat de sa conquête, que la timidité s'empara de

lui; n'osant que par degrés établir ses droits & mériter son bonheur, il obligea madame d'Olonne à déchirer le voile qui le lui cachoit encore.

Une extrême beauté sauve du malheur de se compromettre, & l'étourderie alors enflamme un amant. Madame d'Olonne fut aimée de M. de Candale en raison de son amour, & toute sa sensibilité développée, elle n'eut plus rien à lui apprendre.

Le bonheur d'être adorée ne changea point son caractère : il lui fallut des amans; triste besoin qu'elle satisfit toujours, & qui la jeta dans un égarement extrême; à Beuvron, à Candale & à son mari, qui quelquefois devenoit un de ses amans, elle associa un traitant qu'elle ne cacha à personne, & qu'elle renvoya sans pudeur, comme elle l'avoit pris sans honte : à ce traitant en succéda un autre, toujours en aimant Beuvron, Candale & son mari : c'étoit un sort, sans doute, une fatalité, un arrêt du destin; car la nature commune, la volonté libre ne peuvent aller aussi loin.

Mais Beuvron, mais Candale, mais le mari ne voyoient pas les choses avec

ces yeux de réſignation que la raiſon nous fait, quand le doigt du ſort ſe marque dans les événemens : c'etoit tous les jours un nouveau mécontentement de la part des trois rivaux ; l'ame de l'infidelle ſembloit s'animer au bruit, comme les ames guerrières. Candale plus amoureux, ou plus foible, y ſuccomba ; il étoit parti pour l'armée, & il recevoit, à chaque courier, le bulletin terrible ; ſoit qu'une bleſſure eût aidé à ſa douleur, ſoit que, pour ſe conſoler, il eût recouru à ces moyens de diſtraction qui épuiſent, ſoit enfin qu'un long dépit eût conſumé ſon ame, il en mourut : la volage reçut cette nouvelle avec une lettre où s'étoit miſe à ſon aiſe la franchiſe d'un mourant, & une caſſette qui renfermoit toutes celles que la dame lui avoit écrites dans des momens plus heureux.

Amyot, confident du duc, avoit été chargé de lui remettre ce triſte dépôt : elle pleura beaucoup en ſa préſence, & ſe crut peut-être très-affligée : il eſt vrai que ſes larmes coulèrent pendant deux jours : la comteſſe de Fieſque, ſon amie, qui ne la quittoit point, lui propoſa, pour amuſer

sa douleur, d'ouvrir cette cassette, où elles trouvèrent d'abord un mouchoir marqué de sang en quelques endroits. Ah! mon Dieu! est-il possible, s'écria madame d'Olonne, que je voye cela sans mourir? quoi! ce pauvre garçon, qui avoit tant d'autres choses de plus grande conséquence, avoit gardé jusqu'à ce mouchoir!! Y a-t-il rien au monde de plus touchant? & là-dessus elle raconta à la comtesse que, s'étant coupée, un jour, en travaillant auprès de lui, il lui avoit demandé ce mouchoir, dont elle s'étoit essuyé la main; & qu'il avoit toujours gardé depuis. Ensuite elles trouvèrent des brasselets, des bourses, des cheveux & des portraits de madame d'Olonne, après cela elles tombèrent sur les lettres, & l'intérêt redoubla: la comtesse de Fiesque prit la première, & la lut tout haut: elle contenoit ce qui suit:

« On dit ici que vous avez été battu: » c'est peut-être un faux bruit de vos » envieux, mais c'est peut-être aussi une » verité: ah! mon Dieu! dans cette » incertitude, je vous demande la vie » de mon amant, & je vous abandonne

» l'armée, oui, mon Dieu, & non-seu-
» lement l'armée, mais l'état, & tout le
» monde ensemble. Depuis qu'on m'a
» dit cette nouvelle, sans me rien parti-
» culariser de vous, je fais vingt visites
» par jour; j'écoute des propos de guerre
» pour voir si je n'apprendrai rien qui
» puisse me consoler: on me dit par-
» tout que vous avez été battu: mais on
» ne me parle point de vous en parti-
» culier. Je n'oserois demander ce que
» vous êtes devenu, non que je craigne
» de faire voir par là que je vous aime:
» je suis en de trop grandes allarmes pour
» avoir rien à ménager; mais je crains
» d'apprendre plus que je ne voudrois
» savoir: voilà l'état où je suis, & où je
» serai jusqu'au premier ordinaire, si
» j'ai la force de l'attendre: ce qui re-
» double mes inquiétudes, c'est que
» vous m'avez si souvent promis de m'en-
» voyer des couriers exprès à toutes les
» affaires extraordinaires, que je prends
» en mauvaise part de n'en avoir pas à
» celle-ci. »

Madame de Fiesque, que la lecture de cette lettre avoit beaucoup touchée,

& qui voyoit redoubler les larmes de ſon amie, voulut diſcontinuer cette occupation : madame d'Olonne n'y conſentit point ; non, non, dit-elle, continuez, je vous prie : cela me fait pleurer, mais cela me fait ſouvenir de lui. La comteſſe de Fieſque, ayant ouvert une autre lettre, elle y trouva ce qui ſuit :

» Eh ! quoi ne me laiſſerez-vous jamais » en repos ? ſerai-je toujours dans des » craintes de vous perdre, ou par votre » mort, ou par votre changement ? tant » que la campagne durera, je ſerai dans » de cruelles alarmes ; les ennemis ne » tirent pas un coup que je ne m'ima- » gine que c'eſt à vous (*). J'apprends en- » ſuite que vous perdez un combat, ſans

(*) A chaque mort que l'on annonce,
C'eſt ſon trépas que l'on prononce.
Chaque coup de fuſil par haſard échappé
La fait preſque tomber par terre ;
C'eſt le cœur d'un époux que la balle a frappé.
Non, je connois les horreurs de la guerre.

Vers d'un petit ouvrage lyri-comique que l'on ne connoît point.

» savoir ce que vous êtes devenu, &
» quand, après mille mortelles craintes,
» je sais enfin que ma bonne fortune
» vous a sauvé, car vous devez croire
» que vous n'avez nulle obligation à la
» vôtre, on dit que vous êtes à Avignon,
» entre les bras d'Armide, où vous vous
» consolez de vos malheurs : si cela est,
» je suis bien malheureuse que vous n'ayez
» pas perdu la vie avec la bataille. Oui,
» mon cher, j'aimerois mieux vous voir
» mort qu'inconstant : car j'aurois le plaisir
» de croire que si vous aviez vécu davan-
» tage, vous m'auriez toujours aimée,
» au lieu que je n'ai plus que la rage dans
» le cœur de me voir abandonnée pour
» une autre qui ne vous aime pas tant
» que moi. »

Voilà comme écrivoit une femme perfide par l'esprit comme par le cœur, qui jouissoit de son esprit en trompant son amant, & qui trouvoit dans l'imposture des jouissances continuelles, que les sens ne sauroient donner.

La comtesse de Fiesque, en poursuivant sa recherche, lui demanda si elle ne connoissoit pas l'écriture d'un dessus

de lettre qu'elle lui montra. Oui, répondit madame d'Olonne, c'est une lettre de mon maître-d'hôtel : ceci doit être curieux ; il faut voir ce qu'il écrit. Madame de Fiesque lut :

« Quoi que madame vous mande, la » maison ne désemplit point de normands : ces diables feroient bien mieux » dans leur pays qu'ici. J'en enrage, » monseigneur, & de mille autres choses » que je vois, dont je ne vous mande » pas les particularités, parce que j'espère que vous ferez bientôt ici, où » vous mettrez ordre à tout vous-» même. »

Par ces normands le maître-d'hôtel entendoit parler du marquis de Beuvron & de ses frères, de M. de Thury, du chevalier de Saint-Aremond & de l'abbé de Villarceau, qui étoient fort assidus chez madame d'Olonne. La naïveté avec laquelle ce pauvre homme mandoit ces nouvelles au duc de Candale, toucha si fort cette folle, qu'après avoir regardé quelle mine faisoit la comtesse de Fiesque, qui n'avoit pas tant de sujet de s'affliger qu'elle, elle se mit à rire à gorge

déployée ; & voilà la comédie finie : car il ne fut plus possible de se remettre à pleurer.

Mais voici une aventure qui va la faire rire de meilleur cœur & la consoler plus solidement : c'est l'amour du prince de Marsillac, qui, à l'âge où l'on est père, étoit encore un enfant : cette enfance alarmoit sa famille & ses amis ; pour le former, on imagina de lui donner un maître d'esprit : le choix tomba sur madame d'Olonne : ses talens étoient connus ; à peine son nom fut prononcé, que l'on crut voir éclorre les prodiges de la plus parfaite éducation. Marsillac n'étoit pas fort chaud & ne se croyoit pas si bête ; on ne pouvoit pas le convaincre de l'étendue de ses besoins ; mais on lui dit que l'indifférence étoit l'écueil de la fortune ; qu'il étoit en âge de faire parler de lui, & que tout homme dont on parloit, de quelque manière que ce fût, étoit sûr de faire un grand chemin ; que les femmes donnoient de l'estime aussi-bien que les armes ; que leur intrigue suivoit leurs faveurs, & que par elles on parvenoit à tout ; que madame d'Olonne,

étant une des plus belles femmes de la cour, outre de grands plaisirs qu'on s'assuroit par sa conquête, on se procuroit encore une grande réputation ; & qu'enfin la succession d'un homme comme le duc de Candale étoit quelque chose dont on devoit être tenté.

Il y a des gens qui entendent par l'esprit, & ils prennent feu quand on sait bien s'y prendre : Marsillac n'entendoit que par les oreilles, & restoit froid, de quelque manière qu'on s'y prît : la perspective qu'on lui traçoit, le toucha donc foiblement : il promit toutefois d'essayer son cœur auprès de madame d'Olonne ; on auroit dû lui dire, c'est votre esprit qu'il faut essayer : mais on craignoit de le révolter : la patience étoit un meilleur moyen que la franchise. Comme on se défioit de lui, on lui donna Resilly pour support ; Resilly étoit un de ces hommes qui ont le secret du mouvement, & qui dégourdissent la matière avec une dextérité incroyable ; il s'attacha à ses fonctions avec orgueil, & jura que la matière s'animeroit. Le prince, se voyant talonné, harcelé, soufflé, piqué

par une aiguille très-aiguë, l'assura, un jour, que sa déclaration étoit faite ; mais pour se procurer du repos, il ajouta qu'il avoit été reçu de manière à ne pas récidiver sans avoir rendu auparavant beaucoup de soins dans le silence. Resilly, qui connoissoit madame d'Olonne, jugea que le mauvais succès de l'attaque ne devoit être imputé qu'au combattant ; & pour presser la fin du siége, il s'adressa à madame d'Olonne elle-même. « Je sais bien, madame, lui dit-il, qu'il n'y a rien de si libre que l'amour, & qu'avec M. de Marsillac il doit être encore plus libre qu'avec un autre : car il n'est pas fort pressant ; mais ce mérite de l'innocence n'auroit-il point de charmes pour vous ? il me semble, madame, que les premiers présens de la nature sont les plus touchans, & que l'on doit compter pour quelque chose encore le plaisir délicat de les attendre. — De l'hébreu tout pur pour madame d'Olonne. — Qu'est-ce que c'est que ces présens de la nature ou de Marsillac, dit-elle ? car je vois bien que c'est la même chose. Que m'a-t-il offert que j'aye refusé ?

que m'a-t-il dit à quoi j'aye mal répondu? — Eh quoi! madame, sa déclaration est-elle déjà oubliée? le présent de son cœur vous a-t-il paru si mépriſable?... Reſilly, vous êtes fou, ou plutôt Marſillac est un impoſteur: jamais un mot n'est ſorti de ſa bouche. J'ai bien préſumé..... J'ai pu comprendre;... mais répond-on à ce qu'il faut deviner? — Non, madame; & je rougis de l'injuſtice de mes reproches: mon zèle ne les juſtifie pas aſſez; & le prince, qui ma trompé, me fera raiſon de ſa mauvaiſe foi. A ces mots, Reſilly ſortit, & Marſillac, qu'il rencontra, paſſa un aſſez mauvais quart-d'heure.

Cette ſemonce vigoureuſe le conduiſit chez madame d'Olonne. Un coupable n'est pas plus embarraſſé vis-à-vis de ſon juge: — pardonnez-moi, madame, de vous rendre ſi tard un hommage dont vous êtes ſi digne. — Il vaut mieux tard que jamais, monſieur. — Cela est vrai, madame; mais.... il y a bien de l'indulgence à tourner ce calcul en excuſe pour moi. Croyez, madame, que c'est ma timidité ſeule qui a retardé mon aveu;

j'étois si rempli de ce que j'avois à vous dire, que je n'osois le prononcer. — Je n'en ai que plus de plaisir à l'entendre, monsieur; l'empressement ne prouve pas toujours la sincérité; l'embarras, après le silence, la garantit beaucoup mieux. — Ah! madame, il n'y a pas de garant plus certain que vos beaux yeux. Ma timidité ne venoit pas de la crainte de vous paroître suspect: je craignois votre courroux, & non pas votre défiance. — Eh bien, monsieur, vous n'avez plus cette crainte, puisque je vous écoute; vous pouvez me parler sans baisser les yeux & sans trembler comme vous faites. Vous voyez que je suis prête à vous répondre. On m'a dit que vous souhaitiez de vous attacher à moi, parce que je pouvois payer vos soins de mes avis: c'est commencer par m'intéresser beaucoup. — Votre bonté, madame, me fait chérir mes besoins. Pour m'instruire, il ne faudroit que mon amour; jugez d'avance de mes progrès si vous y joignez vos leçons. — Vous m'y voyez toute disposée; je me communiquerai volontiers à un esprit déjà si soumis; je puiserai dans

mon ame pour vous mieux instruire ; car sans doute vous comptez l'ame pour quelque chose. — Ah ! madame, je la compte pour beaucoup : je ne connois encore que cela. — Il y a autre chose, mon cher : mais tout se confond dans un commerce d'instruction ; & l'usage de tout caractérise l'homme bien instruit. Je vous expliquerai cela dans nos entretiens ; car, sans doute, nous en aurons de suivis. — Si j'en étois le maître, madame, celui-ci ne finiroit point ; & vous me donneriez une première leçon. — J'en serois aussi ravie que vous ! mais j'ai un engagement pour ce soir : l'heure est même avancée. — Me permettez-vous, madame, de me présenter demain ? — Oui, pourvu que ce soit avec les mêmes dispositions.

Qu'on admire l'influence de la beauté, aidée d'un peu de complaisance ! assurément voilà un jeune homme tout métamorphosé ; plus de timidité & assez d'intelligence. C'est à madame d'Olonne à évaluer le prodige que ses charmes viennent d'opérer : & elle n'y manquera pas. Le prix de ses leçons sera réglé par

elle-même : un jeune cœur, en s'acquittant, reçoit un nouveau bienfait ; & madame d'Olonne, qui aime à exercer la reconnoissance des personnes qu'elle oblige, ne sera point gênée dans ses prétentions. Elle a trouvé quelquefois des gens qui comptoient avec elle, ou la forçoient de compter avec eux ; Marsillac va les lui faire oublier, & il est très-doux de perdre de pareils souvenirs. (Comme je peins des mœurs, je suis obligé d'entrer dans ces détails, parce que ce sont les détails souvent qui peignent les mœurs.)

Voilà Beuvron & le mari mis tout-à-fait de côté, & l'infortuné Candale oublié comme s'il étoit mort de toute éternité ; mais j'apperçois un homme bien propre à troubler le ménage, & qui ne demandera pas mieux, de quelque façon que les choses tournent pour lui : cet homme est le chevalier de Grammont ; Saint-Evremond & Hamilton n'ont point trompé dans le portrait qu'ils ont fait de lui ; celui qu'en trace Bussy, y répond parfaitement : « Le chevalier de Grammont avoit les yeux rians, le nez bien

fait, la bouche belle, une petite fossette au menton, qui faisoit un agréable effet sur son visage, je ne sais quoi de fin dans la physionomie, la taille assez belle, s'il ne se fût point voûté, l'esprit galant & délicat : cependant ses mines & son accent faisoient bien souvent valoir ce qu'il disoit, qui devenoit rien dans la bouche d'un autre: une marque de cela est, qu'il écrivoit le plus mal du monde, & il écrivoit comme il parloit. Quoiqu'il soit superflu de dire qu'un rival est incommode, cependant le chevalier l'étoit au point, qu'il eût mieux valu pour une pauvre femme en avoir quatre sur les bras que lui seul: il étoit libéral jusqu'à la profusion; & par-là sa maîtresse, ni ses rivaux ne pouvoient avoir des valets fidèles; d'ailleurs le meilleur garçon du monde. »

Ce beau garçon étoit, comme on peut juger, un amant très-dangereux pour les cruelles, très-tourmentant pour les coquettes, & passablement ingrat pour celles qui se rendoient à son amour ou à son importunité. L'amour lui étoit étranger, la beauté presqu'indifférente, le plaisir

assez peu sensible : il ne mettoit de prix qu'au triomphe. Il vouloit ce qu'il vouloit, & sur-tout ce qu'on ne vouloit pas. Une invention inépuisable lui faisoit tout entreprendre ; une audace extraordinaire lui faisoit tout obtenir. Comme il n'estimoit rien en soi, il n'étoit jamais ébloui, ni de ce qu'il desiroit, ni de ce qu'il obtenoit ; & cette manière d'envisager les choses est très-favorable au succès des desirs & à l'ingratitude des faveurs. Il estimoit d'ailleurs très-peu les femmes ; & cela est tout simple, puisqu'il étoit privé de cette sensibilité qui aide à les connoître dans leur cœur plus que dans leur conduite, qui nous trompe souvent quand elle les accuse. D'après tout cela, on peut croire que le chevalier de Grammont, qui ne cachoit point son caractère & qui se seroit trahi malgré lui, eut beaucoup de femmes, en séduisit fort peu, & ne fut aimé d'aucune : il ne le fut du moins ni de madame d'Olonne qu'il tourmenta beaucoup, ni de madame de Fiesque qu'il goûta encore plus. Pour les faveurs, c'est autre chose : ces dames les refusoient si peu, qu'elles ne faisoient

pas preuve d'amour ; & perſonne, je crois, qui eût vingt ans paſſés, ne les recevoit ſur ce pied-là. Le chevalier cependant fit quelquefois des jaloux : le comte de Vorel le fut à en perdre l'eſprit. Il reprochoit, un jour, à la comteſſe de Fieſque de l'aimer : elle lui dit : vous êtes fou de croire que je puiſſe aimer le plus grand fripon du monde ! voilà une plaiſante raiſon que vous me donnez, lui répondit Vorel ! Je vous aime bien, moi, toute friponne que vous êtes ! Cette friponne étoit ſi aimable, qu'on pouvoit bien l'aimer juſqu'à la jalouſie, & même juſqu'à la fureur Buſſy en fait un portrait charmant. Elle avoit, dit-il, les yeux bruns & brillans, le nez bien fait, la bouche agréable & de belles couleurs, le teint blanc & uni, la forme du viſage longue : il n'y avoit qu'elle au monde qui s'étoit embellie d'un menton pointu ; elle avoit les cheveux cendrés, & étoit toujours propre & fort galamment vêtue ; mais ſa parure venoit plus de ſon air que de la magnificence de ſes habits ; ſon eſprit étoit fort vif & naturel ; ſon humeur ne ſe peut décrire : car avec la modeſtie de

son sexe, elle étoit de l'humeur de tout le monde. A force de penser à ce que l'on doit faire, chacun pense d'ordinaire à la fin mieux qu'au commencement : il arrivoit tout le contraire à la comtesse de Fiesque : ses réflexions gâtoient ses mouvemens. Je ne sais pas si la confiance qu'elle avoit en son mérite lui ôtoit le soin de chercher des amans : mais elle ne se donnoit aucune peine pour en avoir ; véritablement, quand il lui en arrivoit quelqu'un de lui-même, elle n'avoit ni rigueur pour s'en défaire, ni douceur pour le retenir : il s'en retournoit, s'il vouloit ; s'il vouloit, il demeuroit ; & quoi qu'il fît, il ne subsistoit point à ses dépens.

Le chevalier tenoit beaucoup à madame de Fiesque sans l'aimer infiniment : c'étoit une chaîne plus qu'une simple habitude ; mais ce n'étoit pas une passion. L'amour-propre, le caractère de l'esprit, les qualités de l'objet aimé font les engagemens de cette espèce, & ils ne sont pas rares ; mais, communément, quand on n'est pas plus amoureux, on reste assez tranquille, & les choses vont leur train,

sans qu'on s'affecte de la vicissitude qui les fait changer; ce n'étoit pas l'humeur du chevalier, encore moins sa maxime; il tracassoit sans cesse, & se tourmentoit toujours, & toujours la tracasserie alloit avec l'inconstance; s'il avoit un moment de repos, on étoit sûr de le voir changer; si l'inquiétude revenoit, on le voyoit bientôt reparoître; il savoit tout, & ne pardonnoit rien; il avoit toujours deux ou trois laquais sans livrée, qu'il appelloit ses grisons, par qui il faisoit suivre ses rivaux & ses maîtresses. Un jour que madame d'Olonne, à qui il venoit de s'attacher, vouloit échapper à son espionnage, & se rendre auprès du prince de Marsillac, elle sortit en cape avec une femme de chambre, & voulut passer la Seine en bateau, après avoir donné ordre à ses gens de l'aller attendre au faux-bourg Saint-Germain: le premier homme qu'elle trouva au bateau pour lui donner la main, fut un des grisons du chevalier.

On ne se fait point une idée des mouvemens, des querelles, des mauvais tours, auxquels donna lieu cette complication

de commerce entre madame d'Olonne, madame de Fiesque & l'infatigable perturbateur ; & quand j'ajouterai que le comte de Guiche, beau & charmant, neveu du chevalier, vint encore ajouter aux occupations de son oncle, par la rivalité la plus déterminée & la plus heureuse, on concevra si la paix dut régner un moment dans le quadrille.

Comme la carrière que j'ai à parcourir est longue, je n'arriverois pas au bout si je m'arrêtois trop long-temps aux mêmes objets ; on en sait d'ailleurs assez sur madame d'Olonne, & même sur madame de Fiesque, puisque l'on voit sans peine qu'elles étoient galantes dans toute la force de l'expression ; ce ne sont pas là des caractères piquans : car la galanterie, qui est un vice commun & même bas, absorbe l'esprit même ; l'imagination de ces sortes de femmes étonne quelquefois par sa fécondité : mais ce n'est pas là de l'esprit ; tous ces stratagêmes, qui leur servent à faire des dupes ou des victimes, viennent de la chaleur du sang, qui n'a rien de commun avec la pensée & le génie. On est un peu plus inventive quand

on eſt plus fourbe ou plus emportée par le deſir ; mais cela ne veut pas dire que l'on ſoit plus ſpirituelle. Il n'y a que les ſentimens qui exigent & qui donnent véritablement de l'eſprit. A l'égard du chevalier de Grammont, il eſt ſi connu qu'avec ce que je viens d'en dire, je crois pouvoir me diſpenſer de le tenir plus long-temps ſous les yeux du lecteur.

Je ne m'arrêterai guère non plus à madame de Châtillon, quoiqu'elle occupe bien des pages dans ce livre ; Buſſy dit que c'étoit la femme la plus extraordinaire du ſiècle ; mais eſt-on bien extraordinaire pour ſe donner à tout le monde, dans un temps où beaucoup d'autres femmes ne ſe refuſent à perſonne ; & c'étoit ainſi que l'on penſoit généralement alors. Les hommes étoient plus galans qu'aujourd'hui : ce caractère leur faiſoit une réputation qui n'exiſte plus, & qui rendoit leur conquête flatteuſe : les femmes vouloient les avoir ſur leur liſte, & il n'y avoit que les faveurs pour les attirer, parce qu'étant décidément aimables, ils avoient commencé par en obtenir.

Madame de Châtillon eut donc des galanteries

galanteries ſans nombre ; mais toutes ſes intrigues ſont ſi fort mêlées à la politique & déterminées par l'ambition ou par l'intérêt, que dans un ouvrage de la nature de celui-ci cela paroîtroit trop ſérieux. Il faut pourtant que je la faſſe connoître. Voici ce qu'en dit mon auteur. « Madame de Chatillon avoit les yeux noirs & vifs, le front petit, le nez bien fait, la bouche rouge, petite & relevée, le teint comme il lui plaiſoit: mais d'ordinaire elle vouloit l'avoir blanc & rouge ; elle avoit un rire charmant & qui alloit éveiller la tendreſſe juſqu'au fond des cœurs ; elle avoit les cheveux fort noirs, la taille grande, l'air bon, les mains longues, sèches & noires, les bras de la même couleur & carrés. On trouvoit ſon eſprit doux, accord, flatteur & imaginant. Elle étoit infidelle, intéreſſée & ſans amitié, cependant, quelque prévenu que l'on fût de ſes mauvaiſes qualités, quand elle cherchoit à plaire, il n'étoit pas poſſible de ſe défendre de l'aimer. Ses manières charmoient, & ſes ſentimens attiroient le mépris de tout le monde. Pour de l'argent & des honneurs elle ſe feroit

déshonorée, & auroit sacrifié père, mère & amant.

Après l'histoire de madame de Chatillon vient celle de madame de Sévigny avec Bussy lui-même : il la raconte à des amis qui la lui ont demandée ; il s'attache à peindre le caractère de l'esprit, qui est fort singulier ; & il le peint si bien qu'il n'y a presque rien à refaire au portrait, ni à en supprimer, quoiqu'il soit fort long & que les détails en soient infinis.

Histoire de Madame de Sévigny.

Madame de Sévigny, dit-il, a d'ordinaire le plus beau teint du monde, les yeux petits & brillans, la bouche plate, mais de belle couleur, le front avancé, le nez seul semblable à soi, ni long ni petit, carré par le bout, la mâchoire comme le bout du nez ; & tout cela, qui en détail n'est pas beau, est, à tout prendre, assez agréable. Elle a la taille belle sans avoir bon air ; elle a la jambe bien faite, les bras & les mains mal taillés ; elle a les cheveux blonds, déliés & épais ; elle a bien dansé ; elle a l'oreille encore juste ;

elle a la voix agréable ; elle fait un peu chanter ; voilà pour les dehors à-peu-près comme elle eſt faite. Il n'y a point de femme qui ait plus d'eſprit qu'elle, & fort peu qui en aient autant. Sa manière eſt divertiſſante ; il y en a qui diſent que pour une femme de qualité, ſon caractère eſt un peu trop badin. Du temps que je la voyois, je trouvois ce jugement-là ridicule, & je ſauvois ſon burleſque ſous le nom de gaieté ; aujourd'hui qu'en ne la voyant plus, ſon grand feu ne m'éblouit pas, je demeure d'accord qu'elle veut être trop plaiſante. Si l'on a de l'eſprit, & particuliérement de cette ſorte d'eſprit qui eſt enjoué, on n'a qu'à la voir : on ne perd rien avec elle : elle vous entend, elle entre juſte en tout ce que vous dites ; elle vous devine, & vous mène d'ordinaire bien plus loin que vous ne penſiez aller. Quelquefois auſſi on lui fait bien voir du pays : la chaleur de la plaiſanterie l'emporte, & en cet état elle reçoit tout ce qu'on veut lui dire de libre, pourvu qu'il ſoit enveloppé ; elle y répond même avec uſure, & croit qu'il iroit du ſien, ſi elle n'alloit pas au-delà

de ce qu'on lui a dit. Avec tant de feu il n'eſt pas étrange que le diſcernement ſoit médiocre, ces deux choſes étant d'ordinaire incompatibles. Un ſot éveillé l'emportera toujours auprès d'elle ſur un honnête homme ſérieux. La gaieté des gens la préoccupe; elle ne jugera pas ſi l'on entend ce qu'elle dit; la plus grande marque d'eſprit qu'on puiſſe lui donner, c'eſt d'avoir de l'admiration pour elle; elle aime l'encens, elle aime d'être aimée; & pour cela elle sème, afin de recueillir: elle donne de la louange pour en recevoir; elle aime généralement tous les hommes, quelque âge, quelque naiſſance, & quelque mérite qu'ils aient, & de quelque profeſſion qu'ils ſoient; tout lui eſt bon, depuis le manteau royal juſqu'à la ſoutane, depuis le ſceptre juſqu'à l'écritoire. Entre les hommes elle aime mieux un amant qu'un ami, & parmi les amans elle préfère les gais aux triſtes: les mélancoliques flattent ſa vanité, les éveillés ſon inclination: elle ſe divertit avec ceux-ci, & ſe conſidère avec ceux-là.

Elle eſt d'un tempérament froid, au

moins si l'on en croit feu son mari; aussi lui avoit-il l'obligation de sa vertu, comme il disoit: toute sa chaleur est dans l'esprit. A la vérité, elle récompense bien la froideur de son tempérament: si l'on s'en rapporte à ses actions, je crois que la foi conjugale n'a pas été violée; si l'on regarde l'intention, c'est autre chose. Pour en parler franchement, je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais qu'il a payé la dette dans le secret des pensées. Pour être à tous les plaisirs, elle a trouvé un moyen certain de se réjouir, sans qu'il en coûte rien à sa réputation: elle s'est faite amie de quatre ou cinq prudes, avec lesquelles elle va en tous les lieux du monde; elle ne regarde pas tant ce qu'elle fait, qu'avec qui elle est; elle pense que l'honnêteté de la compagnie couvre & rachète la liberté des actions; quelquefois elle refuse hautement une partie de promenade publique pour s'établir dans l'opinion des autres par une grande régularité de conduite, & quelque temps après, croyant marcher à couvert, sur le refus qu'elle aura fait éclater, elle

fera quatre ou cinq parties de promenade particulière. Elle aime naturellement les plaisirs : deux choses l'obligent quelquefois de s'en priver, la politique & l'inégalité ; & c'est par l'une ou l'autre de ces raisons-là que bien souvent elle va au sermon le lendemain d'une assemblée. Avec ce petit tribut qu'elle paye de temps en temps au public, elle croit préoccuper tout le monde, & s'imagine qu'en faisant un peu de bien & un peu de mal, tout ce que l'on pourroit dire, c'est que l'un portant l'autre, elle est honnête femme. Les flatteurs, dont sa petite cour est pleine, lui en parlent bien d'autre manière : ils ne manquent pas de lui dire qu'on ne sauroit mieux accorder qu'elle fait la sagesse avec le monde, le plaisir avec la vertu. Quoiqu'elle ait de l'esprit & de la naissance, elle se laisse infiniment éblouir aux grandeurs de la cour : le jour que la reine lui aura parlé, & peut-être demandé seulement avec qui elle sera venue, elle sera transportée de joie ; & long-temps après elle trouvera moyen d'apprendre à tous ceux desquels elle voudra attirer le respect, la manière obli-

geante avec laquelle la reine lui aura parlé. Un soir que le roi venoit de la faire danser, s'étant remise à la place qui étoit auprès de moi, il faut avouer, me dit-elle, que le roi a de grandes qualités; je crois qu'il obscurcira la gloire de tous ses prédécesseurs. Je ne pus m'empêcher de lui rire au nez, voyant à quel propos elle lui donnoit ces louanges, & de lui répondre, *on n'en peut pas douter, madame, après ce qu'il vient de faire pour vous.* Elle étoit alors si satisfaite de sa majesté, que je la vis sur le point, pour lui témoigner sa reconnoissance, de crier vive le roi!

Il y a des gens qui ne mettent que les choses saintes pour bornes à leur amitié, & qui feroient tout pour leurs amis, à la réserve d'offenser Dieu: ces gens-là s'appellent amis jusqu'aux autels. L'amitié de madame de Sévigny a d'autres limites: cette belle n'est amie que jusqu'à la bourse; il n'y a qu'elle de jolie femme au monde qui se soit déshonorée par l'ingratitude: il faut que la nécessité lui fasse grande peur, puisque, pour en éviter l'ombre, elle n'appréhende pas la honte.

Ceux qui la veulent excuſer, diſent qu'elle défère en cela au conſeil de gens qui ſavent ce que c'eſt que la faim, & qui ſe ſouviennent encore de leur pauvreté : qu'elle tienne cela d'autrui, ou qu'elle ne le doive qu'à elle-même, il n'y a rien d'égal à ſon économie, dans ce qui n'eſt pas abſolument extérieur.

La plus grande application qu'ait madame de Sévigny eſt à paroître tout ce qu'elle n'eſt pas : depuis le temps qu'elle s'y étudie, elle a déjà appris à tromper ceux qui ne l'avoient guère connue, ou qui ne s'appliquoient pas à la connoître ; mais comme il y a des gens qui ont pris à elle plus d'intérêt que d'autres, ils l'ont découverte, & ſe ſont apperçu, malheureuſement pour elle, que tout ce qui reluit n'eſt pas or.

Madame de Sévigny eſt inégale, juſqu'aux prunelles des yeux & juſqu'aux paupières ; elle a les yeux de différentes couleurs ; & les yeux étant le miroir de l'ame, ces inégalités ſont comme un avis que donne la nature à ceux qui l'approchent, de ne pas faire un grand fonds ſur ſon amitié.

Je ne sais si c'est parce que ses bras ne sont pas beaux, qu'elle ne les tient pas trop chers, ou qu'elle ne s'imagine pas faire une faveur, la chose étant si générale: mais enfin les prend & les baise qui veut; je pense que c'est assez pour lui persuader qu'il n'y a point de mal qu'elle croye qu'il n'y a point de plaisir. Il n'y a plus que l'usage qui la pourroit contraindre; mais elle ne balance pas à le choquer plutôt que les hommes, sachant bien qu'ayant fait les modes, quand il leur plaira, la bienséance ne sera plus renfermée dans des bornes si étroites.

Voilà, mes chers, le portrait de madame de Sévigny. Son bien, qui accommodoit fort le mien, parce que c'étoit un parti de ma maison, obligea mon père à souhaiter que je l'épousasse; mais quoique je ne la connusse pas alors si bien que je fais aujourd'hui, je ne répondis point au dessein de mon père. Certaine manière étourdie, dont je la voyois agir, me la fit appréhender, & je la trouvois trop jolie fille pour être la femme d'un autre. Ce sentiment-là m'aida à ne la point

épouser; mais comme elle fut mariée un peu de temps après moi, j'en devins amoureux, & la plus forte raison qui m'obligea d'en faire ma maîtresse, fut celle qui m'avoit empêché de souhaiter d'être son mari.

Bussy entre ici dans le détail de son intrigue avec elle. Intrigue commune, amour sans passion: plus d'habitude que de véritable goût. Un mari maussade & tracassier causoit des peines dont la confidence exigeoit quelques soins. Le besoin de se distraire leur donnoit quelque prix. C'étoit un consolateur plutôt qu'un amant. Soit que Bussy ne fût pas fort épris, soit que la dame ne fût pas naturellement fort tendre, ce goût si foible ne fit point de progrès, & l'on doit croire que la vertu ne fut pas beaucoup compromise dans ce commerce. Madame de Sévigny ne s'échauffa un moment que parce que Bussy parut la négliger pour une autre femme; mais ces demi-chaleurs n'enflamment pas un amant froid, & ne trompent point un homme d'esprit. Il voulut tâcher cependant de profiter de ce que la ci constance avoit de favorable,

mais une autre circonstance lui fit d'autres dispositions, & lui ouvrit les yeux sur le caractère de la dame. « S'étant présenté, dit-il, » une occasion où j'avois besoin » de madame de Sévigny, & où sans son » assistance j'étois en danger de perdre » ma fortune, cette ingrate m'abandonna » & me fit en amitié la plus grande infi- » délité du monde. » Il s'en vengea sur l'amour, & rompit avec elle. Cette aventure est foible; mais la femme qui en est l'objet, attachant par elle-même, y fait prendre une sorte d'intérêt. La gaieté de son humeur, la vivacité de son esprit, la font aisément distinguer. Un trait plaisant de sa part marque sensiblement ce caractère. Ménage en étoit devenu amoureux; sa naissance, son âge, sa figure désagréable autorisoient madame de Sévigny à plaisanter sur sa passion, & à le recevoir librement. Un jour qu'elle vouloit sortir pour aller faire quelque emplette, sa demoiselle de compagnie, n'étant pas en état de la suivre, elle dit à Ménage d'entrer dans son carrosse avec elle, ajoutant qu'elle ne craignoit point que personne en parlât. Celui-ci badinant en

apparence, mais étant fâché en effet, lui répondit qu'il y avoit de l'inhumanité à joindre l'insulte aux rigueurs, & à le mépriser au point de croire qu'on ne pouvoit rien dire de lui & d'elle. *Mettez-vous*, lui dit-elle, *mettez-vous dans mon carrosse : si vous me fâchez, j'irai vous voir chez vous.*

Histoire de Madame de Monglas & du comte de Bussy.

Bussy avoit aimé madame de Monglas; ses amis croyoient que son amour pour elle avoit causé sa rupture avec madame de Sévigny : il les désabuse & leur raconte son histoire. Quoiqu'il s'exprime très-bien à beaucoup d'égards, à beaucoup d'autres il est nécessaire d'aider à son récit. Mon style sera donc confondu avec le sien.

Cinq ans avant la brouillerie de madame de Sévigny & de moi, dit le comte, m'étant trouvé au commencement de l'hiver à Paris, fort ami de la Feuillade & de d'Arcy, nous nous mîmes

tous trois dans la tête d'être amoureux ; & parce que nous ne voulions pas que nos affaires nous séparassent les uns des autres, nous jetâmes les yeux sur tout ce qu'il y avoit de jolies femmes, pour voir si nous n'en pourrions pas trouver trois qui fussent aussi amies que nous, ou qui pussent le devenir. Nous ne cherchâmes pas long-temps sans trouver ce qu'il nous falloit. Mesdames de Monglas, de Précy & de Lisle étoient fort amies & fort aimables : mais comme peut-être nous eussions eu de la peine à nous accorder sur le choix, & que le mérite de ces dames n'étant pas si égal que nos inclinations nous portassent à les aimer également, nous convinmes de faire trois billets de leurs trois noms, de les remettre dans une bourse, & nous en tenir, en les tirant, à ce que le sort en ordonneroit. Madame de Monglas échut à la Feuillade, madame de Lisle à d'Arcy, & madame de Précy à moi. La fortune en cette rencontre prouva bien qu'elle est aveugle, car elle fit à la Feuillade une faveur dont il ne connut pas si bien le prix que j'eusse fait ; mais

il fallut me contenter de ce qu'elle m'avoit donné: & comme je n'avois vu madame de Monglas que *cinq ou six mois* (*), je crus que les soins que j'allois rendre à madame de Précy effaceroient de mon ame l'ébauche d'une passion.

Nous nous embarquâmes donc auprès de nos maîtresses: il faut d'abord faire connoître celle de la Feuillade, & la Feuillade lui-même. Madame de Monglas avoit les yeux petits, noirs & brillans, la bouche agréable, le nez un peu retroussé, les dents belles & nettes, le teint trop vif, les traits fins & délicats, & le tour du visage bien pris: elle avoit les cheveux noirs, longs & épais; elle étoit propre au dernier point, & l'air qu'elle soufloit étoit aussi pur que celui qu'elle respiroit; elle avoit la gorge la mieux taillée du monde, les bras & les mains faits au tour: elle n'étoit ni grande

(*) D'après cet aveu, on doit croire qu'alors si l'amour n'étoit pas l'ouvrage du temps, on l'assuroit du moins de son amour avant de le séclarer, & conséquemment on ne le déclaroit pas avant de le sentir.

ni petite, mais d'une taille fort aisée. Madame de Monglas avoit l'esprit pénétrant & vif comme son teint, jusqu'à l'excès; elle parloit & écrivoit avec une facilité surprenante & le plus naturellement du monde; elle étoit souvent distraite en conversation, & on ne pouvoit lui dire guère de choses d'assez grande conséquence pour occuper toute son attention; elle vous prioit quelquefois de lui apprendre une nouvelle, & à peine la narration étoit-elle commencée, qu'elle oublioit sa curiosité, & vous interrompoit pour parler d'autre chose. Madame de Monglas aimoit la musique & les vers: elle en faisoit d'assez jolis, & chantoit mieux que femme de France de sa qualité; personne ne dansoit mieux qu'elle; elle craignoit la solitude, & étoit bonne amie, jusqu'à prendre brutalement le parti de ceux qu'elle aimoit, quand on en vouloit mal parler devant elle, & jusqu'à leur donner tout son bien s'ils en avoient eu besoin. Elle gardoit religieusement leurs secrets; elle savoit fort bien vivre avec tout le monde; elle étoit civile comme il faut que le soit une femme de qualité;

& quoiqu'elle aimât assez à ne flatter personne, sa civilité tenoit plus de la gloire que de la flatterie : cela faisoit qu'elle ne gagnoit pas les cœurs aussi-tôt que d'autres plus insinuantes ; mais quand on connoissoit sa fermeté, on s'attachoit bien plus fortement à elle.

La Feuillade n'étoit pas tout-à-fait pour un homme ce que madame de Monglas étoit pour une femme : c'étoient des mérites différens. Celui-ci néanmoins avoit quelques faux brillans qui pouvoient éblouir les étourdis, mais qui ne trompoient pas les gens qui font des réflexions. Il avoit les yeux bleus & vifs, la bouche grande, le nez court, les cheveux frisés & un peu ardens, la taille belle, les genoux en dedans : il avoit trop de vivacité ; il parloit fort, & vouloit toujours être plaisant ; mais il ne faisoit pas toujours ce qu'il vouloit, cela s'entend avec les honnêtes gens ; car pour le peuple & les esprits médiocres, avec qui il ne faut qu'avoir toujours la bouche ouverte pour rire ou parler, il étoit admirable ; il avoit l'esprit léger & le cœur dur jusqu'à l'ingratitude ; il étoit envieux, & c'étoit lui faire

outrage que d'avoir de la prospérité : il étoit vain & fanfaron, & à son avénement dans le monde il nous avoit dit si souvent qu'il étoit brave, qu'on se faisoit conscience d'en douter ; cependant on se fait conscience aujourd'hui de le croire.

Il avoit commencé par rendre à madame de Monglas des soins assidus qui n'avoient pas produit grand'chose : c'est qu'il ne suffit pas d'être assidu auprès des femmes qui savent s'estimer ce qu'elles valent : il faut une certaine ardeur qui les touche ou les éblouisse ; & il ne pensoit pas même à paroître très-amoureux. Il se raviſa cependant ; le feu commença non à briller dans ses yeux, mais à se répandre dans ses manières ; & alors la glace de la dame commença à se fondre ; mais ce n'étoit pas encore de l'amour comme il faut en avoir, & en inspirer pour espérer de voir ses affaires s'établir enfin sur le bon pied. Ce n'étoit encore d'un côté qu'un amusement tendre, de l'autre qu'un retour conditionnel ; je voyois cela comme témoin ; & comme ami, je voyois que c'étoit la faute de

la Feuillade, & j'enrageois de le voir marcher à si petits pas vers un bonheur dont la seule idée eût embrasé mon cœur & ma tête. Je le grondois avec une bonne foi, avec une indiscrétion qui lui eût appris que j'aimois sa maîtresse, s'il eût été amant plus tendre & plus délicat. Il convenoit de l'irrégularité de sa conduite, & me prioit de paroître convaincu de son amour en présence de la dame; je remplissois mon rôle assez bien, & ne la persuadois pas; je voyois qu'il lui falloit un amant plus sensible, & qu'on ne trompe point un cœur qui a des besoins qui ne sont pas satisfaits. Jugez de mon tourment: j'aurois donné ma vie pour satisfaire ces besoins touchans; & mes principes en amitié ne me permettoient pas même d'applaudir au mécontentement & aux reproches qu'ils entraînoient. Ce supplice se prolongeoit par l'incorrigibilité de la Feuillade. Je lui étois nécessaire; il abusoit de ma complaisance, & se reposant presque entiérement sur moi, il ne prenoit pas même la peine de tromper. Madame de Monglas voyoit tout, se plaignoit de lui, se louoit de moi; je sentis

tout le danger de cette situation, & j'allois enfin me retirer pour ne pas succomber à la tentation, lorsque la Feuillade fut obligé de partir pour aller joindre un régiment qu'il avoit obtenu. Ici vous vous attendez à voir un homme ordinaire interprétant les volontés du ciel, & croyant obéir à sa destinée quand il ne cède qu'à sa foiblesse. Je vais vous surprendre & vous offrir un grand exemple de vertu. Madame de Monglas ne me vit presque plus. La Feuillade m'avoit bien recommandé de ne pas la quitter, & elle m'avoit prié de la voir le plus souvent qu'il me seroit possible ; mais qu'est-ce qu'une voix humaine quand celle de l'honneur parle ? Disparoissez, douces & dangereuses séductions de l'amour-propre & de l'amour, laissez un loyal chevalier remplir le devoir sacré de l'amitié. Je souffrois, je comptois les momens, je fuyois un objet aimable ; mais je respirois la sublime vapeur de la gloire ; je me parfumois de l'encens réservé aux héros, & mon ame superbe se soutenoit contre les agitations intérieures. Madame de Monglas renversa tout cet édifice, & voilà Samson écrasé

sous les pierres du temple. Un billet de sa main divine renferme l'invitation de me rendre auprès d'elle: elle ignore ce que je suis devenu; elle veut le savoir; c'est un ordre, un besoin, un sentiment vivement exprimé, un reproche plus flatteur encore. O chevaliers de l'ancien temps! hommes plus grands que votre renommée, qu'eussiez-vous fait si vous aviez reçu ce billet? vos fées, vos filles divines n'en écrivoient pas de pareils, & n'étoient pas des Monglas. L'espoir, l'amour, l'illusion charmante m'enivrèrent en un moment; point de réflexion qui pût me ramener à mes principes: plus d'amitié, plus d'honneur; l'heure fatale est arrivée. Je me rends à la voix qui m'appelle: cependant je crains de faire entendre la mienne; comment excuser mon absence? comment faire un aveu que l'on croit toujours hasardé quand on est bien épris? vous vous doutez que je me tirai mal de cette situation! un enfant qui balbutie quand on l'interroge, un coupable qui se trouble devant son juge, voilà Bussy, voilà votre ami, naturellement intrépide; deux beaux yeux

ont anéanti son courage. Madame de Monglas par ses questions me force de parler, & par ses réponses me force de me taire. Je m'arrête & rougis; elle me regarde & me gronde. Un ami, me dit-elle, devoit avoir plus de délicatesse : cela est vrai, répondis-je, mais un homme ne peut avoir plus de force; l'indifférence devient impossible quand on rencontre tant de charmes. Il faut donc craindre de les revoir, si on les trouve si dangereux. — C'est ce que je faisois, madame, & vous m'avez rappellé. — Je vous congédie pour réparer ma faute; ne nous revoyons plus. — Je le proposerois moi-même si vous ne me préveniez : j'ai plus d'honneur que vos yeux n'en peuvent détruire. — Je vous en connois assez pour n'être pas surprise de votre docilité; mais la Feuillade, qui compte sur vos services, & qui sent le besoin qu'il en a, ne concevra pas que vous m'ayez abandonnée, & se plaindra de votre légéreté; il faut l'instruire de ce qui vous arrive. La franchise répare la foiblesse. — Oui, madame, je lui écrirai, & d'autant plus volontiers, qu'en

apprenant qu'il ne doit plus compter sur moi, il deviendra plus tendre & se conduira mieux avec vous.

Sur cela, madame de Monglas prit la peine d'aller chercher de l'encre & du papier; & m'ayant présenté l'un & l'autre, j'écrivis la lettre qui suit :

« On peut avouer la rivalité quand elle » n'altère point la délicatesse; j'ai le mal- » heur d'aimer madame de Monglas, & » le bonheur de trouver en elle assez de » vertu pour conserver toute la mienne; » je n'ai pu retenir mon aveu sur mes » lèvres, &, quoiqu'elle pense assez bien » pou. en pouvoir être effrayée, elle » m'ordonne cependant de ne la plus » revoir. Mon obéissance va réparer mes » torts : j'ai cru devoir vous en donner » avis, afin que vous preniez vos mesures » auprès d'elle, & que vous voyez dans » le malheur qui m'est arrivé d'être votre » rival, que je ne suis pas indigne de » rester votre ami. »

Ayant lu la lettre à madame de Monglas, elle applaudit au style comme à la résolution. Nous la fîmes partir & je

me retirai. Quelques jours après, je reçus cette réponse de la Feuillade :

« Vous avez fait votre devoir, mon » cher, & je vais faire le mien : j'ai plus » de confiance en vous que vous-même ; » je vous prie donc de voir toujours » madame de Monglas & de me servir » auprès d'elle. Quand on est aussi délicat » sur l'intérêt que vous me le paroissez, » on est assurément incapable de trahir ses » amis ; mais quand le mérite de ma- » dame de Monglas vous aveugleroit » tellement que vous ne seriez plus en » état de vous retirer, je vous excuserois » volontiers, sur la nécessité qu'il y a de » l'aimer quand on la connoît parfaite- » ment. »

Avec cette lettre il y en avoit encore une adressée à madame de Monglas : la voici :

« Je ne suis pas surpris, madame, d'ap- » prendre que mon ami vous aime ; je » m'étonnerois bien plus qu'un honnête » homme, qui vous voit & qui vous parle » tous les jours, conservât son cœur » auprès de tant de mérite. Il me mande » qu'il ne veut plus vous voir, de peur

» de ſuccomber à l'inclination qu'il a » pour vous ; & moi je le prie de ne » pas ſe retirer, ſur l'aſſurance que j'ai » qu'il aura plus de force qu'il ne penſe ; » & que, quand même il ne pourroit plus » réſiſter, vous ne donneriez pas votre » cœur à un traître qui auroit abuſé de » l'eſtime de ſon ami. »

Auſſi-tôt que j'eus reçu ces deux lettres, je les allai porter à madame de Monglas. Puiſqu'il ſouhaite, me dit-elle, que vous continuiez de me voir, j'y conſens ; mais, monſieur, c'eſt à condition que vous ne parlerez jamais de vos ſentimens. Je le ferai, puiſque vous le voulez, répondis-je : auſſi-bien, n'en voulant rien eſpérer, & ne voulant pas vous croire capable d'y répondre, pourquoi vous en parlerois-je? car, quoique je vous aime plus que ma vie, ſi, pour reconnoître mon amour, vous mépriſiez celui de mon ami, en ceſſant de vous eſtimer, je ceſſerois de vous aimer auſſi. Apparemment que cette phraſe étoit trop forte & qu'elle ne goûta pas que je lui fiſſe une ſi grande néceſſité d'être vertueuſe, qu'elle n'eût pas la liberté de m'aimer ſi l'envie

l'envie lui en prenoit ; car elle me répondit d'un ton assez sec : je vous crois, monsieur ; mais, puisque vous ne desirez ni ne prétendez rien, ne m'aimez plus ; car qu'est-ce qu'un amour sans desir & sans espérance ? Je ne prétends rien, lui dis-je, pour réparer ma faute, que je sentis ; mais j'espère & je desire. Et que pourriez-vous desirer, reprit-elle ? je souhaite, repliquai-je, que la Feuillade ne vous aime plus & que cela vous soit indifférent. Et quand cela seroit, croiriez-vous en être plus heureux ? — Je ne sais si je le serois, madame ; mais au moins serois-je plus près de le devenir ; & là-dessus je fis ce couplet de chanson :

Si vous aimer seulement
Est un assez grand tourment,
Dont vous jugez peut-être ;
Combien augmente ce mal,
Belle Iris, quand il faut être
Confident de son rival !

Bussy continua pendant quelque temps de voir madame de Monglas ; mais il entroit plus de vanité que d'amour dans sa constance. Lorsqu'il l'eut bien définie, il cessa de desirer de la séduire

ou de la soumettre. La bonne fortune l'attendoit par-tout, & il crut qu'il devoit mettre plus de prix à ses soins qu'aux faveurs de la dame. Lorsqu'un homme aimable & connu a fait cette réflexion, il ne reste pas long-temps soumis au caprice de la beauté: il se trouve même bientôt sans desirs. Le papillon ne tarda donc pas à reprendre l'usage de ses ailes.

AMOURS
DE MADAME DE BAGNEUX.

LE talent du comte de Bussy pour la satyre n'empêchoit pas qu'il ne pût écrire avec goût & avec succès l'histoire du sentiment : les soins qu'il donna à l'anecdote qui suit, prouvent du moins qu'il pouvoit traiter également le sentiment & la satyre; & que, s'il parut préférer le dernier de ces genres, c'est qu'il est plus brillant, plus facile & malheureusement plus goûté.

PENDANT la conférence de Saint-Jean-de-Lus, plusieurs personnes considérables de Paris tâchoient de réunir deux des plus anciennes familles ; &, pour y réussir mieux & prévenir le retour de leurs premiers sentimens, elles leur proposoient de faire une alliance.

Les chefs de ces deux familles étoient MM. de Chartrain & de Bagneux. Ils

poſſédoient les premières charges de la robe, & leur brouillerie étoit venue de ce qu'étant encore jeune & ſans charge, M. de Baigneux avoit été préféré à M. de Chartrain. On a remarqué que les gens de robe, une fois brouillés, le ſont plus fortement & plus opiniâtrement que les perſonnes d'un autre état; c'eſt apparemment parce que l'habitude qu'ils ont de dominer les hommes par les loix, ne leur permet pas de ſouffrir qu'on s'égale à eux par la diſpute.

M. de Chartrain avoit une fille dont la beauté étoit admirée de tout le monde; & M. de Bagneux avoit un fils que ſes qualités perſonnelles n'expoſoient à la juſte critique de perſonne. Son inclination lui avoit fait prendre l'épée, contre les ſentimens de ſon père: ce qui faiſoit deſirer à M. de Bagneux qu'il ſe mariât, dans l'eſpérance qu'étant lié par une femme & des enfans, il lui feroit plus facilement quitter les armes. En effet, ſon mariage avec la fille de M. de Chartrain étant enfin conclu, il quitta l'épée & prit la robe.

Après leurs noces, les nouveaux époux

paſsèrent pluſieurs mois dans les fêtes & les divertiſſemens. Quoique leur mariage eût été moins d'affection que d'obéiſſance, le jeune Bagneux ſe croyoit le plus heureux des hommes de poſſéder une femme des plus accomplies; & la jeune femme ſe trouvoit heureuſe auſſi, parce qu'elle s'amuſoit beaucoup.

Elle s'amuſa tant qu'elle s'en trouva indiſpoſée. Les médecins lui ordonnèrent de ſe baigner. Elle réſolut d'aller à une maiſon que ſon mari avoit à deux lieues de Paris. La tranquillité de la campagne & l'air pur qu'on y reſpire devoient contribuer à l'efficacité des bains.

Elle fit connoiſſance avec une dame nommée madame de Vaudreuil, qui avoit une maiſon dans le même lieu, & qui y recevoit la meilleure compagnie de Paris. Un jour que madame de Bagneux s'y trouvoit, le chevalier de Foſſeuſe y arriva dans le plus brillant équipage, dans le déshabillé le plus galant, & avec toutes les graces qui tant de fois accompagnèrent cette illuſtre maiſon. Le coup d'œil mutuel de ces deux perſonnes fut comme deux traits qui ſe croiſent & font

une égale bleſſure aux objets qui en ſont atteints ; celui qui bleſſa le chevalier fut le plus dangereux ; car il attaqua à la fois la tête & le cœur. En effet, après avoir paſſé quelques heures avec madame de Bagneux & l'avoir entendu raiſonner, chanter, jouer des inſtrumens, il étoit comme un fou, ne ſachant comment modérer ſes tranſports, & ſe refuſer au plaiſir de lui dire tout ce qu'il ſentoit & tout ce qu'il voudroit pouvoir offrir pour prolonger le moment le plus doux de ſa vie.

Il condamnoit cette vivacité ; il alloit cependant en ſuivre les mouvemens, & peut-être tomber à ſes pieds en préſence de tout le monde ; car véritablement il étoit dans le délire, lorſque madame de Bagneux, obligée de ſe lever de grand matin à cauſe de ſon bain, voyant que ſon mari s'étoit engagé au jeu avec le mari de madame de Vaudreuil, ſe retira ſeule.

Voilà le chevalier tout-à-fait hors de lui ; il croit avoir tout perdu, & il court après ſon bien. Il ſuit la dame ; il arrive à la porte ; là il s'arrête, il réfléchit un

moment, il s'accuſe de témérité, revient ſur ſes pas, va ſe promener dans une prairie, ſe retrace tous les charmes de l'eſprit & du corps, tous les talens, cette phyſionomie ſi fine, cet air ſi doux, ces yeux ſi tendres.... Il revient; la porte étoit ouverte, il entre ſans être vu, ſans demander perſonne; il ſuit ſon inſtinct, il marche, il monte, il juge qu'il eſt à la porte de l'appartement, du temple qui recèle un objet adoré. La porte étoit entr'ouverte; il écoute, il n'entend point parler; il pénètre ſur la pointe des pieds.

Madame de Bagneux étoit déjà couchée. En entendant marcher dans ſa chambre, elle croit que c'eſt ſon mari, dont la partie a été plutôt finie qu'elle ne penſoit. Elle lui demande s'il a perdu? oui, j'ai perdu..... oui, madame, j'ai perdu le repos de ma vie, le don de raiſonner; il ne me reſte que le don de ſentir. Ah! madame, pardonnez, pardonnez une imprudence, une témérité, un délire ſans exemple; je ne me connois plus, & je ſuccombe moins à la honte de l'éprouver qu'au plaiſir de vous l'apprendre.

Il se jette à genoux, il saisit une de ses mains. Madame de Bagneux, plus interdite qu'irritée, ne concevant rien à ce qui lui arrive, ne trouvant pas une expression pour rendre ce qu'elle sent, le regarde, se trouble, veut sonner..., Ah! madame, arrêtez; mon respect vous tient ici lieu de tout le monde. On ne me jettera pas par la fenêtre; & je dirai, je crierai à tous vos gens que je vous adore: laissez-moi vous le dire à vous-même; répondez-moi avec dureté; remplissez tous les devoirs d'épouse & de femme respectable; mais écoutez-moi, & connoissez, avant que je me retire, le cœur honnête & vrai, le cœur brûlant qui vous prodigue ses soupirs.

Le lecteur le sait ou l'ignore; les femmes en conviendront ou n'en conviendront pas; les hommes en abuseront ou n'en abuseront point; mais il faut que je dise que, lorsqu'un homme a fait une impression favorable, la plus honnête femme gronde sans être fâchée, menace sans être fort résolue à ce qu'elle doit faire, en écoutant l'aveu qui justifie cette impression & qui répond à son attente

ſecrète, quelque déſordre, quelque imprudence même qui accompagne cette déclaration.

Madame de Bagneux fit donc parler ſa raiſon, mais ne la perdit pas moins; Buſſy lui donne beaucoup de dignité, & même un peu de colère : c'étoit alors la manière des romanciers lorſqu'ils trouvoient une femme raiſonnable. Aujourd'hui cette même femme paroîtroit une prude, non pas que la foibleſſe doive reſſembler à l'étourderie ou au libertinage ; mais on penſe que la dignité sèche ne va qu'avec l'indifférence; que le goût pour un objet doit toujours percer à travers la décence; & qu'il eſt impoſſible que l'on parle d'un ton déſeſpérant, mépriſant, à un homme qui plaît & qui ſouffre, lorſqu'il fait un premier aveu... Mais, dira-t-on, lorſque cet homme oublie les règles de conduite ſi bien établies; lorſqu'avec un pas de géant il paſſe par-deſſus toutes les formalités, toutes les bienſéances pour ſe jeter à corps perdu aux genoux, ſur la main d'une femme reſpectable, doit-elle partager ſon délire & l'écouter avec douceur? non,

elle ne doit pas démaſquer ſon cœur & encourager la témérité ; mais il y a des nuances, des modifications ; il y a d'un côté ce que la nature inſpire, & de l'autre, ce que la décence exige : rien de plus ni de moins. Tout le reſte n'eſt qu'un art, une fauſſeté rebutante, une gaucherie pure ; car la façon eſt perdue & le motif eſt condamnable. C'eſt toujours vouloir en impoſer. Les écrivains du ſiècle paſſé ne faiſoient pas cette réflexion : ils rendoient leurs honnêtes femmes mauſſades.

Madame de Bagneux, que j'ai un peu oubliée, ne s'oublia point ; elle gronda ; mais Foſſeuſe ne put ſe méprendre à la paix qui régnoit dans ſon cœur, malgré ſon dépit apparent. Il put l'entendre ſans douleur & confondre ſes ſermens avec ſes excuſes. Enfin, cette ſcène un peu longue fut ſans foibleſſe & ſans éclat ; l'amour n'éprouva que la rigueur que ſa délicateſſe auroit exigée, tant il étoit véritable !

Le chevalier ſe retira ; ſon état plein de douceur nous occuperoit ſi celui de madame de Bagneux ne devoit pas nous intéreſſer davantage. Ce qu'il y a de plus

touchant dans la nature eſt cette agitation tendre d'une femme eſtimable, qui vient de laiſſer appercevoir ſon amour à un homme dont les principes & les vertus ne lui ſont pas encore bien connus. Une nuit écoulée dans les réflexions qu'entraîne une ſituation pareille, eſt la plus courte des nuits pour elle ; le jour vient trop tôt ; elle n'a pas encore aſſez rêvé à ſon état, à ſes dangers, aux beſoins de ſon cœur, aux ſermens qu'on lui a faits, à l'air qui les confirmoit ou les contrarioit, aux procédés qu'elle doit attendre, aux eſpérances qu'elle doit donner, aux loix qu'elle doit ſe preſcrire.

Madame de Bagneux dormit donc fort peu, jamais on ne s'apperçut moins de n'avoir pas dormi. Le lendemain elle fut encore plus agitée ; elle devoit revoir le chevalier, le revoir chez elle ; elle l'avoit promis ; une femme-de-chambre devoit l'introduire ; il falloit inſtruire cette femme. Déjà tant de foibleſſe en conſervant beaucoup de raiſon ! quelle démarche ! quelle précipitation ! un homme qu'on ne connoît pas encore, qu'on a à peine entrevu, qui porte une figure à

laquelle plus d'une femme doit avoir fait attention, qui joint à la vivacité de l'esprit, aux graces, au son de voix le plus doux, à l'air le plus noble, cette éloquence du cœur qui peint, qui persuade tout ce qu'on desire de trouver dans un amant!.... l'attente d'un pareil objet, l'approche d'un pareil moment, causent une agitation qu'on se représente aisément, ou l'on n'a point d'idée de ce qu'une femme sent qu'elle se doit, au moment qu'elle va s'oublier. Qui lui diroit dans ce moment que cet objet ne viendra point, la soulageroit beaucoup; qui le lui diroit pourtant, lui feroit bien de la peine.

Passons sur cette circonstance & sur la visite même du chevalier. Ils restèrent deux heures ensemble; elle n'eut pas à se reprocher de l'avoir reçu; je veux dire, que jouissant de son cœur, & respectant sa vertu, Fossense ne lui donna pas des raisons de se plaindre, qu'un excès de délicatesse peut seul épargner à une femme quand on voit son amour & qu'on l'a convaincue de celui qu'elle inspire: la passion, d'un côté, ne laissa rien à dire de l'autre, l'amour ne laissa rien à desirer;

mais tout se borna au plus délicieux entretien. Ces deux heures, si doucement employées, amenèrent cette tranquillité avec laquelle on concerte la conduite respective que l'on aura désormais, & les moyens de ne pas exposer aux soupçons cette vertu dont on reste intérieurement si peu occupée. Ces momens sont bien doux! ces soins, ces pensées ont bien des charmes! hélas! madame de Bagneux est condamnée à les voir s'évanouir bientôt.

Sa beauté, qui doit enflammer quiconque la voit, lui a attiré déjà bien des importunités. Il est un homme qui lui causera des peines plus sensibles: c'est le baron de Villefranche. Amoureux autant que Fosseuse, ami de M. de Bagneux, discret jusqu'à la fausseté, rusé jusqu'à la perfidie, il aime en silence, parce qu'il soupçonne le bonheur d'un rival; il épie deux cœurs à la fois; & il cache si bien le sien, que si l'on avoit des peines, on oseroit presque les lui confier. Le coup-d'œil de l'homme vicieux est si pénétrant, qu'il a bientôt dévoilé le mystère de l'innocence. Il se rend justice: Fosseuse

doit l'emporter sur lui ; il ne cherche pas à le supplanter ; mais il a la ressource de le perdre. L'entreprise est digne de lui ; le succès n'en est pas difficile..... Une amante est condamnée aux tourmens des soupçons : madame de Bagneux en conçoit bientôt contre le chevalier ; un portrait, que l'on fait couler à la place qu'il vient d'occuper auprès d'elle, frappe ses regards & déchire son cœur : Fosseuse est jugé, haï, détesté, mépriſé ; c'est un monstre que l'on ne doit plus voir .... que l'on ne doit plus voir !.... Dieu! qu'il est facile aux nuages d'obscurcir les rayons du soleil! qu'il est prompt le passage terrible du bonheur à l'infortune !

Fosseuse, innocent, ignore son destin ; invité à un bal, il s'y rend déguisé : il apperçoit madame de Bagneux : il l'aborde il lui parle ; elle l'arrête : « Si je croyois » tout mon ressentiment, lui dit-elle pleine » de dépit, je vous accablerois de re- » proches & vous mettrois dans la der- nière confusion : mais je veux avoir seule » celle de vous avoir aimé, trop heureuse » d'être délivrée, par votre crime, de la » foiblesse que j'ai eue, & dont vous vous

» êtes rendu si indigne, que je me croi-
» rois déshonorée si je vous revoyois
» encore ! »

Le chevalier alloit répondre: elle avoit disparu. Il faut chercher la cause de ce qu'il vient d'entendre, de ce qui l'a foudroyé; il est clair que ses paroles sont dictées par la jalousie; mais de quel objet est-elle donc jalouse? il a déplu, offensé toutes les femmes par sa négligence depuis qu'il la connoît; il n'a dû paroître occupé que d'elle, en la voyant toujours, en la cherchant sans cesse: d'où peuvent donc naître ses soupçons?... Le pressentiment commence à l'éclairer: c'est ici sans doute l'ouvrage d'un rival: il s'arrête à cette idée: il la suit; il s'informe; il découvre enfin que le baron de Villefranche..... Ah! qu'on est vil quand on emploie de pareils moyens! qu'on est peu digne du courroux qu'on inspire en les employant! A cette idée s'unit encore celle de croire que Villefranche étoit aimé: il savoit qu'il voyoit chaque jour madame de Bagneux, & il ne pouvoit plus obtenir de la voir lui-même. Il en faut moins pour soupçonner le bonheur d'un rival

qui a voulu nous perdre. Le dépit eût réglé sa conduite, & ce rival odieux n'eût pas joui tranquillement de sa criminelle victoire ; mais il peut faire mieux que se venger par les armes : madame de Bagneux vient d'éprouver un événement qui fait couler ses pleurs, & il peut la punir par les bienfaits. Le frère de cette dame a tué en duel un homme qui l'a offensé, la famille, irritée de cette perte, l'a dénoncé à la justice, & il est à la veille de subir toute la rigueur des loix : le chevalier de Fosseuse emploie tout son crédit, risque sa fortune pour le sauver ; il y parvient, & madame de Bagneux va être bien embarrassée à reconnoître un bienfait, en se souvenant d'une offense ; mais l'amour débrouille aisément le chaos des situations : elle commence par se laisser aborder par le coupable, & distingue en lui, par ses discours, le sauveur de son frère. Le chevalier distingue à son tour deux objets dans la même femme ; madame de Bagneux reconnoissante n'est pas la femme sensible à son amour, dont il a perdu la confiance & les bontés ; il tombe à ses genoux, & la distinction

ſubſiſte toujours ; il dit tout pour ſa juſtification, & il n'eſt écouté que parce que la reconnoiſſance impoſe le devoir de l'entendre. Cependant il en coûte des efforts à madame de Bagneux pour rejeter intérieurement des diſcours qui paroiſſent appartenir ſi naturellement à l'innocence ; & cette contrainte, qui jette du froid dans la phyſionomie de cette dame, paroît au chevalier la dernière expreſſion de ſon dépit & la dernière preuve de ſon infidélité. Une pareille ſituation ne peut ſe décrire : il ſort perdu dans ſes réflexions & anéanti par ſa douleur.

Enfin, le myſtère du portrait fut découvert, & ces amans ſi dignes d'un bonheur ſans nuages, en retrouvant celui qu'ils avoient perdu, ſentirent qu'il devient toujours plus grand par le ſouvenir des peines, qu'il ne l'étoit par le charme des plaiſirs.

Mais ce bonheur, que l'on ſent ſi bien dans les autres comme dans ſoi-même, & qu'on exprime ſi foiblement pour ſoi comme pour les autres, ce bonheur, hélas ! n'eſt qu'un éclair qui a déjà diſparu tandis que l'on en parle encore.

Le baron, toujours jaloux, toujours atroce, cherche & trouve un nouveau moyen pour détruire le bienfait de l'amour. Les deux amans ſont brouillés une ſeconde fois, & quel crime l'amante la plus tendre ſe voit-elle obligée de prêter à l'amant le plus honnête ? celui de l'indiſcrétion; c'eſt-à-dire le crime qu'une femme pardonne le moins, & qui l'avilit davantage dans l'objet qu'elle a trop aimé; car il eſt bas, il prouve un cœur lâche & faux, il décèle un monſtre dont le nom fera toujours rougir.

« Elle ne put, dit Buſſy, ſe refuſer » de lui reprocher ſa perfidie. Ils ſe devoient voir le lendemain dans le jardin » de l'hôtel de Soiſſons, où le chevalier de Foſſeuſe l'avoit vue pour la » ſeconde fois, & où ils s'étoient vus » ſouvent depuis; elle y alla pour ne pas » différer, au moins, la ſeule vengeance » qu'elle en pouvoit prendre; &, lorſqu'il » voulut l'aborder : c'eſt être bien lâche, » lui dit-elle avec un reſſentiment extraordinaire, que de me perdre pour ſatisfaire à la vanité. On ne peut regarder » avec aſſez d'horreur une pareille ingra-

» titude ; car enfin on ſait la foibleſſe » que j'ai, & on ne peut la ſavoir que » de vous ; mais, ajouta-t-elle, j'en éteindrai juſqu'à la mémoire, & vous ne » devez plus me regarder que comme » une perſonne qui vous déteſtera le reſte » de votre vie. Auſſi-tôt elle s'éloigna de lui & joignit des dames qui entroient » dans le jardin, pour n'être pas obligée » de l'écouter. »

Le chevalier de Foſſeuſe connoiſſoit trop le caractère élevé de madame de Bagneux pour n'être pas perſuadé de toute ſa colère, & il avoit lui-même l'ame trop élevée pour ne pas la juſtifier dans ſon cœur, d'après les ſoupçons qu'on lui avoit donnés : de tous les vices, celui qu'on lui prêtoit étoit le plus mépriſable à ſes yeux ; de tous les hommes, il étoit celui qui ſentoit le mieux le devoir le plus ſacré des amans. Souvent il avoit haſardé la tranquillité de ſa vie, en exprimant avec trop peu de ménagement le mépris de l'indiſcrétion devant des indiſcrets : il ne pouvoit plus ſe contraindre lorſqu'il apprenoit qu'une femme ſenſible ſouffroit dans ſa réputation de la vanité d'un fat ;

& c'étoit de ce vice même qu'il étoit accusé ! c'étoit l'objet le plus respecté dans son cœur, qui dans sa prévention le confondoit avec les amans les plus vils ! cette pensée intéressoit trop l'honneur pour laisser respirer un homme qui envisageoit avec autant de sévérité les devoirs d'un amant. Il faut tout risquer pour aborder madame de Bagneux, il faut lui rendre son estime pour un objet qu'elle doit haïr, parce qu'elle l'a beaucoup estimé ; il faut lui peindre un désespoir qui l'honorera elle-même, en lui prouvant le respect infini qu'elle inspire.

Ses démarches réussissent ; il parle, il est écouté. La vérité triomphe. La vérité ! elle est le premier charme, le premier plaisir de l'amour ; c'est par elle qu'un regard, qu'un mot subjuguent, fléchissent, enchantent l'objet sensible dont la nature a formé le caractère. — Madame de Bagneux connut bien alors le cœur auquel le sien étoit lié ; elle sentit que le moment où l'on aime le plus est celui où l'on a à s'applaudir de son choix, & elle ne parla de ce qu'elle avoit souffert que pour faire connoître ce qu'elle avoit

le bonheur de sentir. L'heureux Fosseuse recevoit en cela le prix le plus doux de ses vertus. Ah ! lui dit-il dans un transport, que vous me payez bien de mes tourmens passés ! que vous me prouvez bien que, pour être véritablement heureux, il faut mériter de l'être !

Le calme rétabli entr'eux subsistoit depuis quelque temps, & la douce sécurité ajoutoit encore à la vivacité de leur amour. Ce qu'ils donnoient à la prudence n'étoit pas une gêne pour eux, & n'altéroit jamais leur bonheur. Ces petits sacrifices tenoient à la vertu par la délicatesse des motifs : il est aisé de les supporter ; il est doux même d'en souffrir, quand on ne s'aveugle point sur l'espèce d'usurpation qui formoit leur état.

Malgré leurs précautions infinies, ils furent encore troublés, & voici un événement terrible pour eux. M. de Bagneux est instruit de leur intelligence ; tout l'art d'une femme à démentir les preuves de son infidélité n'auroit pu balancer la connoissance qu'un mari jaloux venoit d'acquérir de la sienne. Une lettre remplie de faits a porté la conviction dans son

ame, & madame de Bagneux, cédant à ce coup imprévu, devient, par l'état de mort où elle se trouve, le premier témoin qui dépose contre elle.

Les idées qui occupent les trois personnes que cette révolution intéresse, sont toutes affreuses. M. de Bagneux, plus tendre que jaloux, plaignant sa femme & se plaignant d'elle, a deux tourmens à dévorer; madame de Bagneux, se méprisant vis-à-vis du mari qu'elle outrage, se pénétrant du chagrin de l'amant qu'elle afflige, n'ayant plus devant ses yeux que le tableau terrible des tourmens de deux êtres à qui elle tient également, & sa propre destinée, qu'une honte éternelle rendra tous les jours plus affreuse; le chevalier de Fosseuse, se reprochant d'avoir ravi à une femme vertueuse sa propre estime & celle de son mari, se condamnant à rompre une chaîne qui ne peut plus qu'accabler une infortunée trop honnête & trop foible pour la supporter, cherchant en lui-même cette force puissante qui détermine aux grands sacrifices, n'y trouvant que la vertu, qui n'est pas la force: un pareil tableau est peut-être

ce que l'hiſtoire des paſſions peut offrir de plus triſte à contempler.

Madame de Bagneux tomba bientôt dans un état qui fit craindre pour ſes jours; ſon mari ne la quittoit point, & elle ne voyoit en lui qu'un juge, dont l'œil étoit toujours dans le fond de ſon cœur, malgré l'honnêteté de ſes manières; elle ne penſoit plus au chevalier de Foſſeuſe que comme à une triſte victime de ſa deſtinée: reſolue à ne le plus voir par vertu, elle ſe reprochoit de diſpoſer d'elle après s'être donnée à un homme ſi digne de n'être jamais abandonné. Le devoir lui donnoit le courage ſans lui donner la fermeté. Il eſt donc plus facile de ſe peindre ſa ſituation que de la rendre; il va devenir difficile de ſe la repréſenter.

Le chevalier de Foſſeuſe, inſtruit des progrès de ſa maladie, croit que les ſentimens qu'elle conſerve pour lui, & l'idée qu'elle doit ſe faire de ſes tourmens, contribuent beaucoup à la révolution dont on craint la terrible ſuite. Il eſt aſſez généreux pour croire qu'en s'éloignant & lui apprenant ſon départ, il pourra faciliter le retour de ſa ſanté par

le repos de son esprit. Il se trompoit, & l'on n'en sera pas surpris; mais un amant croit que toutes ses actions s'appuyent sur des principes dès qu'il y peut entrer de la générosité. Il part, & madame de Bagneux, presque mourante, reçoit & lit le billet qui suit :

« Je vivois pour vous, & c'est ce sen-» timent, toujours également tendre, qui » m'éloigne de vous; je veux essayer s'il » peut y avoir dans l'absence un remède » aux maux que vous souffrez. Hélas! je » serai peut-être assez malheureux pour » perdre le fruit de mon sacrifice! peut-» être aimerez-vous davantage celui qui, » par tendresse, ne veut plus être aimé » de vous. Ah! chère amie, chère amante, » si ma crainte se vérifie, cherchez à vous » distraire, pensez à mes motifs, à votre » état horrible, & dites-vous : l'amour » extrême doit obéir; puisqu'il le veut, » tâchons de l'oublier. »

La plus tendre des femmes pleura beaucoup en lisant ce billet, & deux heures après elle ne vivoit plus.

On a dit cent fois & imprimé souvent que le comte de Bussy n'avoit écrit que pour lui & ses

ſes amis l'hiſtoire ſcandaleuſe dont une partie vient d'être remiſe ſous les yeux du lecteur, avec la précaution que l'honnêteté inſpire. C'eſt d'après le comte de Buſſy lui-même que cette particularité (nous oſerions preſque dire ce menſonge) a été ſi ſouvent répétée. Voici comme il s'exprime à ce ſujet, dans une lettre écrite au duc de Saint-Agnan: « Ne ſachant à quoi me » divertir à la campagne, je me mis à écrire une » hiſtoire, ou plutôt un roman ſatyrique, dans » le deſſein ſeul d'en divertir mes amis, & de » m'attirer de leur part quelques louanges de » bien écrire: comme les véritables événemens » ne ſont jamais aſſez extraordinaires pour diver- » tir beaucoup, j'eus recours à l'invention; & » ſans avoir le moindre ſcrupule du tort que je » faiſois aux intéreſſés, parce que je ne faiſois » quaſi cela que pour moi, j'écrivis mille choſes » que je n'avois jamais ouï dire; je fis des gens » heureux qui n'étoient pas ſeulement écoutés, & » d'autres même qui n'avoient jamais ſongé à » l'être; & parce qu'il auroit été ridicule de » choiſir deux femmes ſans naiſſance & ſans » mérite pour les principales héroïnes de mon » roman, j'en pris deux auxquelles nulles bonnes » qualités ne manquoient, & qui même en » avoient tant, que l'envie pouvoit aider à rendre » croyable tout le mal que j'en pouvois inven- » ter. Je ſais bien, ajoute-t-il, qu'il y a dans mon » procédé plus d'imprudence que de malice; » mais l'innocence de mes intentions ne con- » ſole pas les gens que j'aſſaſſine, puiſqu'ils ſont

» auſſi bien aſſaſſinés que ſi j'en avois eu l'in-
» tention ; ce qu'on peut dire en deux mots
» de tout ceci, c'eſt que le public, en me con-
» damnant, doit me plaindre, mais que les
» offenſés peuvent me haïr avec raiſon. »

On a dit auſſi que cet écrivain diſtingué, ayant imprudemment confié ſon manuſcrit à une dame qu'il aimoit, & avec qui il ſe brouilla peu de temps après, cette dame eut la malice de rendre cet écrit public, après avoir furieuſement chargé les portraits des perſonnes de conſidération dont il étoit parlé dans cette hiſtoire, & qu'elle vouloit animer contre le comte.

On ne doit point croire aiſément ces excuſes d'un auteur qui s'eſt permis de déshonorer des perſonnes reſpectables ; on ne doit point penſer qu'il ſoit naturel d'écrire avec beaucoup d'eſprit des volumes de méchancetés, dans l'intention de ſe borner au ſuffrage de quelques amis. L'eſprit méchant n'eſt guère fait ainſi ; les méchans d'eſprit ne ſont ſuſceptibles d'une ſorte de prudence que par un excès de crainte ; & Buſſy n'étoit aſſurément ni timide ni poltron. On ne voit point d'ailleurs dans toutes ces hiſtoires cette inégalité de ſtyle, ces *pièces de rapport*, qui s'y feroient remarquer ſi elles avoient été retouchées, brodées par une main étrangère ; c'eſt par-tout la plus parfaite égalité de tons, de tournures & d'expreſſions, & l'on peut dire que le cachet de *Buſſy* y eſt par-tout imprimé d'une manière très-ſenſible. L'art eſt capable de tout ſans doute ; mais qui eſt-ce qui peut être

capable d'un art auſſi extraordinaire ? Quoi qu'il en ſoit, Buſſy ſe repentit de bonne foi de l'étrange abus de ſon eſprit, & par-là il a donné du moins une leçon à ceux qui, n'ayant ni ſon eſprit ni ſon courage, ſuivent tous les jours ſon exemple funeſte.

Roger de Rabutin, comte de Buſſy, lieutenant-général des armées du roi, & ſon lieutenant en Nivernois, naquit à *Epiry* le 18 avril 1618. Le parti des armes, auquel ſon courage l'eût porté autant que ſa naiſſance, ne l'empêcha point de cultiver les lettres avec goût & avec fruit. Il fut poëte & hiſtorien; mais poëte à la manière de Saint-Evremond, & hiſtorien à la manière de Pétrone. Il fut de l'academie françoiſe, & eut pour ſucceſſeur l'abbé Bignon.

Perſonne n'ignore comment & combien il fut puni de ſon audacieuſe hiſtoire des Gaules. Après un exil de près de vingt ans dans ſes terres, le duc de Saint-Aignan, ſon ami, obtint ſon rappel à Paris; il lui fut d'abord permis d'y venir de temps en temps; & en 1681, il obtint la permiſſion d'y revenir pour toujours. Il fut même rappellé à la cour l'année ſuivante, & le roi le reçut avec bonté, mais ce fut ſans agréer ſes ſervices. Cent lettres inutiles, & toutes remplies d'humilité, (pour ne rien dire de plus) lui apprirent qu'il eſt des fautes dont on n'obtient jamais une *rémiſſion* abſolue, & que Louis XIV, qui avoit l'honnêteté & la fierté dans le caractère, étoit fait pour les pardonner moins que perſonne, à un gentilhomme ſur-tout,

Bussy, désespéré de ne pouvoir obtenir l'oubli de sa faute & l'acceptation de ses services, & plus puni par son cœur que par son roi, mourut de regret à Autun, à l'âge de 75 ans, le 9 avril 1693. Il y fut enterré dans l'église de Notre-Dame, où on lit l'épitaphe suivante, consacrée à sa mémoire :

« Ici repose haut & puissant seigneur, messire Roger de Rabutin, chevalier, comte de Bussy, plus considérable par ses rares qualités que par sa grande naissance, plus illustre par ses grandes actions, qui lui attirèrent de grands emplois, que par ces emplois mêmes. »

« Il entra aussi-tôt dans le chemin de la gloire que dans le commerce du monde, & dès sa quinzième année il préféra l'honneur de servir son prince aux plaisirs d'une jeunesse molle & oisive. »

« Capitaine en même temps que soldat, il fut d'abord à la tête de la première compagnie du régiment de Léonor de Rabutin, comte de Bussy son père, & bientôt après colonel du régiment qu'il n'acheta que par des périls & par d'heureux succès : il ne dut aussi qu'à sa conduite & à son courage la lieutenance de roi de Nivernois & la charge de conseiller d'Etat. »

« La fortune, d'intelligence cette fois avec le mérite, lui fit avoir la charge de mestre-de-camp de la cavalerie légère : le roi le fit ensuite lieutenant-général de ses armées à l'âge de trente-cinq ans. Une si prompte élévation fut

l'ouvrage de la justice du souverain, & non de la faveur d'aucun patron. »

« Il joignit toutes les graces du discours à toutes celles de la personne, & fut l'auteur d'un genre d'écrire inconnu jusqu'à lui. L'académie françoise crut s'honorer en lui offrant une place d'académicien. »

« Enfin, presqu'au comble de la gloire, Dieu arrêta ses prospérités, & par des disgraces éclatantes, il le détrompa du monde, dont il avoit été jusqu'alors occupé. »

« Son courage fut toujours au-dessus de ses malheurs; il les soutint en sujet soumis & en chrétien résigné. Il employa le temps de son exil à se bien instruire de sa religion, à former sa famille & à louer son prince. »

« Après avoir été long-temps éloigné de la cour, il y fut rappellé avec agrément & honoré des bienfaits de son maître. »

« La mort le trouva dans de saintes dispositions. On le perdit le neuvèime avril 1693, en la soixante & quinzième année de son âge. Qui que vous soyez, priez pour lui. »

Louise de Rabutin, comtesse d'Alets, sa chère fille & sa fille désolée, a voulu, par cette épitaphe, instruire la postérité de son respect, de sa tendresse & de sa douleur.

Nous avons dit que le comte de Bussy fut historien comme Pétrone; ses mémoires, l'ouvrage qui donne lieu à cet article, & que nous avons réduits à une petite partie, ne l'ont que trop prouvé. Il a fait cependant l'Histoire de

Louis XIV ; mais il l'a faite en courtisan & un courtisan n'est plus un historien. Nous avons dit, aussi qu'il fut poëte comme Saint-Evremond : toutes ses poësies, & particuliérement ses maximes, en sont autant de preuves : il y règne beaucoup plus de grace que de force, & beaucoup plus d'esprit que de génie ; il a quelquefois excellé dans ce dernier genre ; il s'y est d'ailleurs exprimé toujours honnêtement. Nous nous plaisons à remettre quelques-unes de ses pensées sous les yeux du lecteur.

Beau sexe où tant de grace abonde,
Qui charmez la moitié du monde,
Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère.
Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
C'est la manière de le faire.

Si vous aimez une coquette,
Qui soit insensible à vos maux,
Qui vous flatte, puis vous maltraite,
Et vous accable de rivaux ;
Ne vous rebutez point : quelque sot s'iroit pendre ;
Ne vous rebutez pas, vous la verrez changer ;
Attendez l'heure du berger,
Tout vient à temps qui peut attendre.

Vous nous dites d'un ton de maître
Que pour aimer il faut connoître ;

Voulez-vous savoir justement
Ce qu'enseigne l'expérience ?
L'amour vient de l'aveuglement,
L'amitié de la connoissance.

Vous qui prônez incessamment
Qu'on est fou quand on est amant,
Apprenez, en une parole,
Ce que l'amour est en effet :
Il est fou dans une ame folle,
Et sage dans un cœur bien fait.

Sylvandre, dans l'incertitude
Quelle il aimeroit mieux, la coquette ou la prude,
Et ne pouvant enfin se résoudre à choisir,
Me demanda quelle victoire
Seroit plus selon mon desir :
Voulez-vous, lui dis-je, me croire ?
La prude donne plus de gloire,
La coquette plus de plaisir.

Quand quelque galant vous écrit,
Dont vous mépriſez la conquête,
Vous croyez être fort honnête,
De lui mander que ce qu'il dit
Ne fait que vous rompre la tête.
Apprenez que c'est une erreur,
Et qu'en de telles conjonctures,
Iris, c'est faire une faveur,
Que de répondre des injures.

Ce que j'ai de plaisir avecques ma Sylvie,
Je le dois à la jalousie
D'un mari; qui par-là réchauffe mon amour.
Le pouvoir que j'avois de la voir chaque jour
Me rendoit *Langés* auprès d'elle;
Mais si-tôt qu'il m'eut dit de ne plus voir la belle;
Je la vis en secret, & je devins *Saucour.*

Fin du premier Volume de Juillet.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume *de la Bibliothèque universelle des Romans* pour le mois de Juillet de la présente année. J'ai trouvé que le fonds des ouvrages qui composent ce recueil étoit intéressant, que les analyses étoient bien faites & les notes curieuses.

Donné à Paris, le 1778.

SELIS, Censeur royal, Professeur d'éloquence, des Académies de la Rochelle, Orléans, Amiens, Berlin, &c.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

L'AMOUR ET LA VANITÉ, par Pignotti; traduit de l'italien; Roman étranger. page 3

LE PROCÈS SANS FIN, ou L'HISTOIRE DE JOHN BULL, par le docteur Swift. 18

OLLIVIER, Poëme en prose, &c. 29

HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES, par le Comte de Bussy. 122

Histoire de Madame de Sévigny. 147

Histoire de Madame de Monglas & du Comte de Bussy. 155

AMOURS DE MADAME DE BAGNEUX. 168

Fin de la Table.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

JUILLET 2e Volume, 1787.

A PARIS,

AU BUREAU, place Saint-Michel, au coin de la rue Ste-Hyacinthe.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

LA VIE
ET
LES AVENTURES SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOÉ,

CONTENANT son retour dans son île, ses autres nouveaux voyages, & ses réflexions: 4 *vol.* in-12, *édition de* 1768.

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLOIS.

IL seroit très-superflu de prétendre apprendre beaucoup de choses à nos lecteurs sur l'ouvrage que nous allons extraire. En est-il qui n'aient

point lu Robinſon Cruſoé? Ce roman, ſi intéreſſant, d'un ton ſi naturel, où les ſituations ſont ſi ſingulières, ſans paroître forcées, convient à tous les âges, à tous les pays. On peut dire de ce livre ce qu'on diſoit dans le temps de Rabelais, qui s'appeloit ſimplement le *livre*. Avez-vous lu le livre? diſoit-on. Avez-vous lu l'auteur? diſoit aux jeunes gens le cardinal du Perron. On entendoit de quel livre & de quel auteur on vouloit parler. Robinſon jouit de la même célébrité. Il ſuffit de le nommer pour en rappeler à la mémoire toute la fiction. Il n'eſt pas douteux qu'il ne doive tenir le premier rang dans la claſſe des voyages imaginaires. Il ne perd rien pour ne pas réunir la critique de nos mœurs & le vernis moderne, à l'intérêt de ſes réflexions, & à la ſimplicité d'une morale pratique & vraie. S'il laiſſe apercevoir que ſa manière a vieilli, ce n'eſt certainement point pour nous inſpirer du dégoût.

« »

ROBINSON nous apprend l'époque de ſa naiſſance. Il arrête ſa penſée ſur le ſouvenir d'un père qui combat ſes projets de voyage, & qui lui fait entrevoir tous les dangers de l'ambition. Il lui vante les douceurs de la médiocrité —. Il me faiſoit remarquer, dit-il (en parlant de ſon père), une choſe que je trouverois dans la ſuite; c'eſt que

les calamités de la vie se partageoient entre les plus qualifiés & le bas peuple ; mais que, dans l'état de médiocrité, il n'y avoit point de désastres, & qu'on n'y étoit point sujet à autant de vicissitudes que dans le plus haut & dans le plus bas. Que dis-je ? Les maladies & les indispositions, soit du corps, soit de l'esprit, y étoient moins fréquentes que parmi des gens qui, par une suite naturelle de leur manière de vivre, gagnoient divers maux : il ajoutoit qu'une fortune médiocre étoit le siége de toutes les vertus & de tous les plaisirs ; que la paix & l'abondance en étoient les compagnes ; que la tempérance, la modération, la tranquillité, la santé, en un mot, tous les divertissemens honnêtes & désirables étoient attachés à ce genre de vie ; que par cette voie les hommes finissoient doucement leur carrière, & la finissoient en paix, sans être foulés du travail des mains ni de celui de l'esprit ; sans se livrer à une vie servile pour gagner leur subsistance, ni à une suite continuelle de perplexités qui troublent la tranquillité de l'ame & le repos du

corps ; sans sentir en soi-même ni la rage de l'envie, ni les aiguillons cuisans de l'ambition.

Ces sages inspirations furent foiblement accueillies. Un instinct trop puissant maîtrisoit Robinson : il faut n'être rien, ou être ce que la nature nous a fait. Sa main, toujours invisible, mais toujours sûre, marque notre place ; il faut la prendre. Eh ! qu'est-on, quand on se trouve loin de cette place ? Robinson sentit son cœur se gonfler ; des larmes coulèrent de ses yeux devant son père : c'étoit le dernier effort d'un bon fils, la dernière expression d'une obéissance qui lui coûtoit, & dont il ne murmuroit point. La leçon de son père revenoit à sa pensée tout entière, mais revenoit comme un miroir que rien n'a terni ; son instinct revenoit avec la même activité. Que dis-je ? n'est-il pas vrai que l'instinct devoit l'emporter ? C'est lui qui pousa Robinson aux genoux de sa mère. N'est-ce pas à sa mère qu'un bon fils va confier ses premières douleurs ? N'est-ce pas la Minerve des anciens, & les bras maternels ne sont-ils par l'égide sous laquelle

l'enfant bien élevé ſemble ne rien craindre, & trouver un abri contre la raiſon, quelquefois trop forte, d'un père. Heureux le fils que le ciel laiſſe long-temps placé entre ſon père & ſa mère ! que ſon adoleſcence ſera douce ! combien de faux pas ſeront épargnés ! Il part plus tard, mais il arrive droit. La mère de Robinſon pleura, accuſa ſon fils d'ingratitude ; car une mère n'a jamais bien pardonné à ſon enfant le projet de s'éloigner du foyer paternel. Il faut le déſerter ce foyer, ſinon on y reſte.

Robinſon prit la fuite, & s'embarqua le premier ſeptembre 1651. Les petits maux qui commencent à l'aſſaillir, lui paroiſſent un effet de la juſtice divine, qui châtie un enfant vagabond & déſobéiſſant. Que de larmes tomboient de ſes yeux ! dans quels déſerts il ſe croyoit près d'être jeté ! que de vœux adreſſés au ciel ! combien de fois il reconnut la ſageſſe des avis de ſon père ! O paiſible médiocrité, doux état d'une longue pareſſe, c'eſt alors que Robinſon vous trouvoit mille charmes. Maiſon de mon père, chère maiſon ! . . . . Ingrat

celui qui s'en éloigne, & malheureux celui qui n'y revient pas promptement! Oh! j'y reviendrai..... Ramenez-moi, s'écrioit-il, rendez-moi à la maiſon de mon père.... Mais les tempêtes ſe calmoient; cet aſtre brillant, le premier ami des jeunes gens, & le dernier conſolateur des vieillards, le ſoleil ſe levoit ſans nuages, & les vents, écartant les brumes & les vapeurs, découvroient un horizon doré & lointain, au bout duquel le vaiſſeau ſembloit arriver, & où l'eſpérance attiroit Robinſon. Quelle ſéductrice que l'eſpérance! quelle eſt dangereuſe pour la jeuneſſe! Ce printemps de la vie, qui n'eſt lui-même que la promeſſe d'un bel avenir, le repaît d'eſpoir & de projets; il a beſoin d'être ſouvent déçu, pour ſe trouver à la juſte meſure du bien & du vrai. Les matelots railloient Robinſon. Ce qu'il avoit jugé des tempêtes, des orages, n'étoit, ſelon eux, que des bouffées. Telle eſt pour les ames inſenſibles l'image des peines d'autrui. Les tempêtes qu'ils ne partagent point, ne leur ſemblent que des bouffées. Première leçon pour Robinſon, &

première réſolution de ne plus chercher des confidens de ſes peines.

Une ſuite de beau temps prolongea le plaiſir de ſa navigation. Il voyoit à chaque débouquement ſortir la terre du ſein des eaux, & de nombreux archipels ſe multiplier ſous ſes yeux. Une île ſuccédoit à l'autre, & quand le ſoleil les préſentoit dans leur point de vue, leur réunion offroit un ſpectacle magique & nouveau pour Robinſon.

Ne ſuivons pas ſervilement l'auteur du roman, & ſans nous arrêter à l'hiſtoire du voyage, accélérons la cataſtrophe du naufrage, par lequel la fiction la plus attachante commence. Nous omettons conſéquemment un premier débarquement, ſon premier retour à Londres : nos lecteurs ſuppoſeront qu'il a grandi, & que le malheur & l'obſervation lui ont donné des notions d'induſtrie & une expérience forte.

Nous paſſons ſous ſilence les voyages de commerce qu'il a faits en Guinée, & les triſtes réflexions que cet échange d'hommes, pour des verroteries & des objets de vil prix, lui ſuggère. Devenu

eſclave d'un corſaire Algérien, Robinſon cultive le jardin de ſon maître, s'accoutume à des travaux durs. Ses délaſſemens ſont la pêche & la chaſſe au filet. Il ſupporte ſa captivité avec impatience, & ſe ſauve enfin ſur un bateau rempli d'uſtenſiles, de poudre, de fuſil, & de proviſions de bouche: il eſt reçu par un capitaine de vaiſſeau Portugais, qui le mène au Bréſil. C'eſt dans l'habitation de ce capitaine qu'il s'inſtruit de la manière de planter & de faire le ſucre. Il y achète une plantation, au moyen du produit de la vente de ſon bateau & de quelques fonds qu'il retire de Londres. Tout proſpéroit autour de lui. La confiance des colons le perdit. Chargé par eux de conduire un vaiſſeau à la traite des nègres, dont la colonie manquoit, il s'embarqua, & fit ſon naufrage. Tous ſes compagnons périrent: battu lui-même des flots, jeté contre des écueils, & près d'être enſeveli dans les ſables, la deſtinée veilla ſur lui, & après avoir repris l'uſage de ſes ſens & s'être retranché contre les flots, il peint ainſi la ſituation de ſon ame.

Je me promenois au bord de la mer, réfléchiſſant ſur mes compagnons, qui tous avoient été noyés. Je tournai les yeux du côté du vaiſſeau qui avoit échoué; mais la mer étoit ſi écumante & ſi courroucée, d'ailleurs il étoit à une diſtance ſi grande, qu'à peine pouvois-je le voir.... Grand Dieu! diſois-je, comment eſt-il poſſible que je ſois venu à terre? Mais je ſentis bientôt diminuer mon alégreſſe, & je trouvai que ma délivrance étoit d'une affreuſe eſpèce: car j'étois mouillé, & n'avois point d'habit pour me changer; j'avois faim, & je n'avois rien à manger; j'avois ſoif, & je n'avois rien à boire; j'étois foible, & je n'avois rienpour me fortifier.... Je n'avois que l'affreuſe perſpective de mourir de faim, ou d'être dévoré par les bêtes féroces. Je n'avois point d'armes pour pouvoir chaſſer & tuer quelques animaux pour ma ſubſiſtance, ou pour me défendre: je n'avois rien ſur moi, qu'un couteau, une pipe, & un peu de tabac dans une boîte; c'étoit là toute ma proviſion. Qu'on juge de mes angoiſſes. La nuit approchoit: la terre où

je me trouvois délaissé pouvoit nourrir des bêtes dévorantes Je n'avois pas d'autre ressource que de monter sur un *certain* arbre, dont le branchage étoit fort épais, semblable à un sapin, mais fort épineux, qui croissoit près de là, & où je résolus de passer la nuit, en attendant le genre de mort qu'il me faudroit subir le lendemain.

Je marchai environ un demi-quart de mille loin du rivage, pour voir si je ne trouverois point d'eau douce pour boire: j'eus le bonheur d'en trouver; ce qui me donna une joie sans pareille. Après avoir bu & m'être mis un peu de tabac dans la bouche, pour prévenir la faim, je m'en allai à l'abre, sur lequel je montai, & cherchai à me mettre si bien que je ne tombasse pas si je venois à dormir: j'avois à la main un bâton court, que j'avois coupé pour me servir de défense. Avec cela je pris mon logement. Comme j'étois extrêmement fatigué, je tombai dans un profond sommeil, où je goûtai tant de douceurs & réparai tellement mes forces, que je ne pense pas en avoir jamais eu de plus sa-

lutaire, ni qu'il y ait beaucoup de gens qui puiſſent paſſer une ſi bonne nuit, dans une ſi méchante conjoncture.

Il faiſoit grand jour lorſque je m'éveillai : le temps étoit clair, la tempête diſſipée, & la mer n'étoit plus courroucée ni enflée, comme auparavant. Ce qui me ſurprit extrémement, ce fut de voir que, par la hauteur de la marée, le vaiſſeau eût été enlevé pendant la nuit de deſſus le banc de ſable où il avoit été engravé, & qu'il eût dérivé juſques tout près du rocher où je m'étois ſi cruellement meurtri. Il y avoit environ un mille de l'endroit où j'étois, juſques-là : & comme le bâtiment paroiſſoit encore repoſer ſur ſa quille, j'aurois bien ſouhaité d'être à bord, afin d'en tirer, du moins pour mon uſage, quelqu'une des choſes les plus néceſſaires.

Dès que je fus deſcendu de l'arbre, je regardai encore autour de moi, & la première choſe que je découvris fut la chaloupe, que le vent & la marée avoient jetée ſur la côte, à environ deux milles de moi, à main droite. Je marchai auſſi loin que je pus pour avancer

jusques-là ; mais je trouvai un bras de mer d'environ un demi - mille de largeur, entre moi & la chaloupe. Je revins douloureusement sur mes pas... Un peu après midi je vis que la mer étoit fort calme, & la marée si basse, que je pouvois avancer jusqu'à un quart de mille du vaisseau, & ce fut pour moi un renouvellement de douleur ; car je voyois clairement que, si nous fussions restés à bord, nous aurions été sains & saufs, je veux dire que nous serions venus heureusement à terre, & je n'aurois pas été si misérable que de me voir dénué de toute consolation & de toute compagnie. Ces réflexions m'arrachèrent des larmes ; mais le besoin me fit surmonter ma tristesse. Je résolus d'aller au vaisseau si je pouvois. Il faisoit une chaleur extréme : je me dépouillai de mes habits, & je me jetai dans l'eau. Arrivé auprès du bâtiment, j'en fis deux fois le tour à la nage ; j'aperçus un bout de corde qui pendoit à l'avant, de telle façon, qu'après beaucoup de peine je m'en saisis, & par ce moyen je grimpai sur le château gaillard. Je vis que le vaisseau étoit en-

tr'ouvert & qu'il y avoit beaucoup d'eau à fond de cale; mais qu'étant posé sur le flanc d'un banc dont le sable étoit ferme, il portoit sa poupe extrêmement haut, & la proue si bas, qu'elle en étoit presque dans l'eau. De cette manière le pont étoit tout à fait sans eau, & tout ce qu'il renfermoit étoit sec. Comme j'étois pressé par la faim, je remplis mes poches de biscuits, & je me mis à en manger à mesure que j'étois occupé à faire d'autres choses; car je n'avois pas de temps à perdre. Je trouvai aussi du *rum* dans la chambre du capitaine, & j'en bus un bon coup, dont j'avois grand besoin pour m'encourager à soutenir la vue des souffrances que j'aurois à essuyer.

Je ramassai tous les bois & les planches qui n'étoient point sciés, & après les avoir liés avec des cordes, je les lançai hors du bord. Mon ouvrage eut la forme d'un radeau, & après y avoir posé en travers deux ou trois planches fort courtes, je trouvai que je pouvois bien marcher dessus; mais qu'il ne pourroit pas porter une grosse charge, à raison de sa trop grande légèreté.

C'eſt pourquoi je retournai au travail, & avec la ſcie du charpentier je partageai une des vergues *de beille* en trois pièces en longueur, & je les ajoutai à mon radeau, après m'être donné beaucoup de peine & de travail.

Déjà mon radeau étoit aſſez fort pour porter un poids raiſonnable. Il ne s'agiſſoit plus que de voir de quoi je le chargerois, & comment préſerver cette charge de l'inſulte des eaux de la mer. Je commençai par trois coffres de matelots, que j'avois vidés. Dans le premier je mis des proviſions, du pain, du riz, trois fromages de Hollande, cinq pièces de bœuf ſéché, un petit reſte de blé de Turquie. Je trouvai pluſieurs caiſſes de bouteilles, dans leſquelles il y avoit quelques eaux cordiales, & environ vingt quatre de rack. Pendant que j'étois occupé à faire ces choſes, la marée commençoit à monter, quoique paiſiblement, & j'eus la mortification de voir mon habit, ma veſte & ma chemiſe, que j'avois laiſſés ſur le rivage, flotter & s'en aller au gré de l'eau. Pour ce qui eſt de ma culotte, qui n'étoit que de

toile, & qui étoit ouverte aux genoux, je ne la quittai pas, non plus que mes bas, pour nager juſqu'à bord. Cet accident me fit aller à la quête des hardes, & je ne fus pas long-temps à fouiller, pour voir que je pourrois aiſément réparer ma perte avec uſure; mais je me contentai de prendre ce dont je ne pouvois abſolument me paſſer pour le préſent, parce qu'il y avoit beaucoup d'autres choſes que j'avois beaucoup plus à cœur. De ce nombre étoient des outils pour travailler quand je ſerois à terre. Le coffre du charpentier fut un tréſor pour moi; mais un tréſor plus précieux que ne l'auroit été pour lors un vaiſſeau tout chargé d'or: je le deſcendis & le poſai ſur mon radeau tel qu'il étoit. Il y avoit dans la chambre du capitaine deux fuſils fort bons & deux piſtolets; je m'en ſaiſis d'abord, comme auſſi de quelques cornets à poudre, d'un petit ſac de plomb, & de deux vieilles épées rouillées. Je déterrai trois barils de poudre; alors je crus m'être muni d'aſſez de proviſions; il ne me reſtoit plus de ſouci que pour les conduire

jusqu'à terre ; car je n'avois ni voile, ni rames, ni gouvernail, & la moindre bouffée survenant pouvoit submerger ma cargaison tout entière.

Je me mis en mer, & je fus exposé à un nouveau naufrage par le retour de la marée ; enfin j'aperçus à main droite un petit réduit, vers lequel je conduisis mon radeau avec beaucoup de difficultés. Je l'amarrai, en enfonçant dans la terre deux rames rompues, l'une à un bout, l'autre à l'autre bout. La première chose que je fis, ce fut d'aller reconnoître le pays, & de chercher un lieu propre pour ma demeure. Je pris un de mes fusils & un de mes pistolets, avec un cornet de poudre & un petit sac de plomb. Armé de la sorte, je m'en allai à la découverte jusqu'au haut d'une montagne très-haute. Je vis alors combien seroit triste ma destinée ; car je reconnus que j'étois dans une île, entouré par-tout de la mer, sans pouvoir découvrir d'autres terres que quelques rochers fort éloignés, & deux petites îles beaucoup moindres que celle-ci, situées à près de trois lieues à l'oueſt. L'île où

je me voyois réduit étoit ſtérile, & j'avois tout lieu de croire qu'il n'y avoit point d'habitans, à moins que ce ne fuſſent des bêtes féroces. Je n'en voyois cependant aucune, mais bien quantité d'oiſeaux, dont je ne connoiſſois ni l'eſpèce, ni l'uſage que j'en pourrois faire quand je les aurois tués. En revenant de là je tirai un oiſeau fort gros, que je vis poſé ſur un arbre, au bord d'un grand bois : je crois que c'étoit le premier coup de fuſil qui eût été tiré dans ce lieu-là depuis la création du monde. Je ne l'eus pas plutôt lâché, qu'il s'éleva de tous les endroits du bois un nombre preſque infini d'oiſeaux de pluſieurs ſortes, avec un bruit confus, cauſé par les cris & les piaulemens différens qu'ils faiſoient, chacun ſelon leur eſpèce, qui m'étoit entièrement étrangère. Quant à l'oiſeau que je tuai, je le pris pour une ſorte d'épervier ; il ne valoit rien du tout.

Je revins à mon radeau, & me mis à le décharger. Ce travail m'occupa le reſte du jour, & la nuit étant venue, je ne ſavois que faire de ma perſonne, ni

quel lieu choisir pour me reposer, car je n'osois dormir à terre, ne sachant si des bêtes féroces ne pourroient pas venir me dévorer (je trouvai dans la suite qu'il n'y avoit rien de tel à craindre). Je me barricadai du mieux que je pus avec les coffres & les planches que j'avois amenés à terre, & je me fis une espèce de hutte pour me loger cette nuit-là. Pour ce qui est de la nourriture que l'île fournissoit, je ne concevois pas encore d'où elle pourroit venir, si ce n'est que j'avois vu deux ou trois animaux, faits comme des lièvres, courir hors du bois où je tirai l'oiseau.

J'avois à tirer du vaisseau bien des choses qui m'étoient nécessaires, particulièrement des cordages, des voiles, & j'y retournai: j'y préparai un second train; je trouvai dans le magasin du charpentier deux ou trois sacs pleins de clous & de pointes, une grande tarière, une douzaine de haches, une pierre à aiguiser, deux leviers de fer, deux barils de balles, sept mousquets, un autre fusil de chasse, une petite addition de poudre, un gros sac de dragées, &

un grand rouleau de plomb. J'enlevai tous les habits que je pus trouver, avec une voile de surcroît du perroquet de mizaine, un branle, un matelas, quelques couvertures.

Arrivé à terre, je trouvai mes provisions telles que je les avois laissées; point de marque d'irruption, sinon qu'il y avoit un animal, semblable à un chat sauvage, assis sur un des coffres. Je lui jetai un morceau de buiscuit; il accourut, le flaira & l'avala, en prenant congé de moi. J'avois apporté dans ce second voyage trois barils de rum, ou d'eau-de-vie, du biscuit, une boîte de cassonnade, & un muid de fleur de farine très-belle. Dans un troisième voyage je m'emparai des cables & de toute la ferraille: je coupai tous les mâts; enfin pendant treize jours je ne cessai de multiplier mes provisions & mes munitions. La dernière de mes courses me procura des armoires, des tables, des couteaux, des cizeaux, des fourchettes, des rasoirs, & environ trente-six livres sterling en espèces, les unes étant monnoie d'Europe, les autres du Brésil, moitié

en or, moitié en argent, & entre autres quelques pièces de huit.

A la vue de cet argent je ſouris : il m'échappa tout haut cette apoſtrophe. O vanité des vanités ! métal impoſteur, que tu es d'un vil prix à mes yeux ! Non, tu ne vaux pas la peine que je me baiſſe pour te ramaſſer ; un ſeul de ces couteaux eſt plus eſtimable que les tréſors de Créſus : je n'ai plus beſoin de toi, demeure donc où tu es, ou plutôt va-t-en au fond de la mer.

Je me raviſai pourtant, & j'emportai cet argent. Ce fut ma dernière courſe ; car le lendemain, à mon réveil, je ne revis plus le vaiſſeau ; une tempête l'avoit abîmé.

Nous avons laiſſé parler le romancier, auquel nous aurions ôté la moitié de ſa naïveté, ſi nous avions oſé retoucher à ſa manière, qui d'ailleurs eſt conſacrée par la tradition & la lecture. Robinſon parle, agit, réfléchit, comme il eſt vraiſemblable qu'un ſolitaire agit & parle : les ornemens & les acceſſoires euſſent été déplacés. Nous l'avons amené à ce point d'abandon & de ſolitude dans lequel il

commence à devenir un perſonnage unique, & à faire naître des idées utiles à tous les lecteurs. Si jamais une fiction mérita d'être accueillie, c'eſt celle de Robinſon Cruſoé, qui montre toutes les reſſources que l'homme peut tirer de lui-même. Une ſavante diſſertation ſur le paſſage de l'état de nature à l'état policé, la naiſſance & le progrès des arts, la marche de l'induſtrie humaine, n'auroient pas produit un effet plus ſenti, plus vrai que le roman de Robinſon. Celui qui l'a lu a déjà le double de forces pour ſoutenir les privations de la ſociété, & un naufrage : c'eſt une chaîne de leçons expérimentales, qui ne ceſſe d'intéreſſer. Pourroit-on en douter, après le ſuccès de ce livre, où un ſeul être agit, & qui eſt attachant, malgré l'uniformité du monologue & des ſituations ; où l'humanité, pour agir, n'a pas beſoin de l'attrait de l'amitié, où on ne trouve l'homme ſenſible qu'au plaiſir de ſecourir autrui.

Revenons à Robinſon, & laiſſons-le encore nous faire part lui-même des précautions qu'il prend pour ſe défendre

& pour conſerver ſes proviſions. O amour de ſoi-même ! il eſt donc inconteſtable que vous êtes la première de nos paſſions, puiſqu'on a tant d'attraits à écouter Robinſon, qui ne parle que de lui, qui multiplie ſes moyens de défenſe, qui double ſa force par ſon travail & par ſon induſtrie.

Comme j'étois en quête (dit-il) d'une place avantageuſe, je trouvai une petite plaine, ſituée au pied d'une colline élévée, dont le front étoit roide & ſans talus, de même que le frontiſpice d'une maiſon, tellement que rien ne pouvoit venir ſur moi du haut en bas : dans la façade de ce rocher il y avoit un endroit creux qui s'enfonçoit un peu avant, aſſez ſemblable à l'entrée ou à la porte d'une cave ; mais il n'y avoit en effet aucune caverne ni aucun chemin qui allât dans le rocher. C'eſt ſur l'eſplanade que je plantai le piquet. La plaine n'avoit pas plus de cent verges de largeur ; elle s'étendoit environ une fois plus en long, & formoit devant mon habitation une eſpèce de tapis vert, qui ſe terminoit, en deſcendant régulièrement de tous

côtés

côtés, dans les bas lieux vers la mer. Cette ſituation étoit au nord-oueſt de la colline, tellement qu'elle me mettoit tous les jours à l'abri de la chaleur, juſqu'à ce que j'euſſe le ſoleil à l'oueſt, quart au ſud-oueſt ou environ, qui eſt à peu près l'heure de ſon coucher dans ces climats.

Robinſon eut bientôt tracé, paliſſadé, & défendu ſa demeure, dans laquelle il n'entroit qu'à l'aide d'une échelle. Ainſi fortifié, il put enfin dormir d'un ſommeil tranquille. Toutes ſes proviſions étoient à l'abri; il ne craignoit plus rien ni pour elles ni pour lui. Un toit, formé de toiles goudronnées, couvroit ſon habitation, & la garantiſſoit d'être pénétrée par la pluie: mais ſa poudre, cet agent précieux de ſa ſubſiſtance, où l'enfermera-t-il? Le feu du ciel peut la conſumer, &, placée à ſon voiſinage, c'eſt un fléau qui peut le détruire lui-même: il l'écarte, & après avoir diviſé en une infinité de paquets ſéparés toute ſa proviſion, il la ſerre dans une caverne qu'il a creuſée lui-même. Jamais la prévoyance ne fut pouſſée ſi loin. Robinſon

parcourt son domaine solitaire, une chèvre tombe sous son plomb ; mais il s'aperçoit que son domicile est trop étroit, il l'agrandit : il veut une cuisine, & des pièces propres à enfermer & à conserver les viandes. Ce mouvement d'orgueil lui est permis, & il offre une idée consolante de l'élévation naturelle à l'homme ; sans doute il devoit s'agrandir, & il portoit en lui le besoin de multiplier ses facultés, puisque la société s'est multipliée à l'infini par nos besoins & par nos jouissances. Mourir, c'est n'être plus rien. Ce néant faisoit reculer d'effroi Robinson, qui se trouvoit heureux d'avoir survécu à ses compagnons. Vivre, c'est être, & quelque solitaire qu'on soit, dès qu'on vit, on réfléchit & sur la vie & sur la mort. On s'attend donc aux méditations de Robinson. Je vis, disoit-il : à qui dois-je ce bonheur ? Cette pensée l'élevoit au ciel : il y cherchoit son protecteur ; car le ciel n'a jamais été un être de raison pour le malheureux. C'est là qu'il a cherché ses dieux & ses vengeurs. Robinson eût été trop foible, s'il n'avoit cru qu'un dieu veilloit sur

lui. Sous l'œil de cette puiſſance éternelle, il alloit, ſe conſoloit, s'endormoit & s'éveilloit avec ſécurité. Il acquéroit un fonds inépuiſable d'une morale pure, élevée & bienfaiſante. Son ame étoit un miroir dont rien ne terniſſoit la ſurface. Le ſouffle des paſſions ne pouvoit plus l'altérer : tout ſe taiſoit dans ſon cœur. Son cœur n'étoit plus que la conſcience raſſurée & muette. Bénir le ciel le matin, le remercier le ſoir ; voilà la tâche de ſa conſcience. Les ſens ſembloient s'être confondus avec l'inſtinct conſervateur, & ſe borner à une vigilance aſſidue & animale. Hélas ! la plus belle moitié de l'homme n'exiſtoit plus dans lui. Point de compagne, point d'ami. Un déſert, & toujours un déſert. Moins malheureux, parce qu'il travailloit, il éprouvoit que le travail & la ſanté ſont deux bienfaits ſignalés du ciel, deux tréſors qui adouciſſent de cruelles amertumes. Le temps s'échappoit, Robinſon étoit jaloux d'en conſerver les traces & d'en arrêter le ſouvenir par ces points milliaires qui ſur la route de la vie annoncent à l'homme tous les pas qu'il a faits.

Il éleva un poteau sur le rivage, avec cette inscription: *Je suis venu dans cette île le 30 septembre 1659.* La colonne trajane avoit-elle une destination aussi intéressante ? Robinson venoit tous les jours tirer une ligne sur ce poteau. C'étoit la marque de son jour. Toutes les semaines il en tiroit une plus grande, & tous les mois étoient indiqués par un trait plus marquant. Quel calendrier ! quel mémorial de ses années ! du moins Robinson ne rougissoit jamais devant ce poteau. Il n'y trouvoit aucun jour dont il eût à se repentir ; il n'en vouloit rien retrancher. J'ai passé des jours paisibles, disoit-il ; un lustre n'étoit pour lui que l'emploi régulier de cinq années. Notre solitaire n'avoit pas tout perdu. Un chien lui étoit resté ; c'étoit-là son ami ; oui, il l'étoit ; car il ne le laissoit jamais manquer de ce qu'il étoit capable d'aller chercher. Il employoit toutes les souplesses de l'instinct pour lui faire bonne compagnie. Combien de fois Robinson, touché de l'attachement de son chien fidèle, ne s'est point écrié : Ah ! parle, parle, unique ami que la mer

m'ait laiſſé. Des larmes ont ſouvent coulé de ſes yeux, quand il voyoit l'animal careſſant l'entendre, multiplier ſes careſſes, lui développer tous les degrés de ſenſibilité, d'intelligence, & ſe taire. La parole ſeule te manque, s'écrioit-il; tu ne parles pas. O ſi tu pouvois.... Tes ſens attendris... ne ſont point... n'ont point le charme de la parole, de cet organe obéiſſant, qui fait paſſer dans l'ame d'autrui la commotion ſubite & les ſentimens qu'on éprouve. Sans elle que ſeroit l'amitié? elle ne ſeroit plus que cette portion de ſenſibilité que je ſens pour toi, pour toi, à qui il ne manque que la parole pour être mon ami & pour me ſuffire.

Il manquoit à Robinſon des objets non moins utiles. Que celui qui a des ſoins attachés à l'exercice d'un état d'induſtrie ou de commerce dédaigne le ſol, & ne voye la nature que dans des vaſes de porcelaine; il le peut, ſans danger de mourir de faim. D'autres individus ſont chargés de lui vendre les productions de la terre. Mais celui qui ne voit d'autre atelier que le ſol, d'autres objets de

travail que la culture de la terre, d'autre emploi du temps que d'arroſer ſon champ de ſa ſueur, celui-là eſt malheureux, ſi, comme Robinſon, il n'eſt point aſſez riche pour ſe procurer une bêche, une pioche, une pêle, des aiguilles, des épingles. Le défaut de ces utiles inſtrumens doubloit les fatigues de Robinſon, & retardoit les progrès de ſon travail. Il étoit trop homme de bien pour préférer la vie d'un chaſſeur. Cette occupation vagabonde partageoit ſon temps; mais il aimoit à en donner à la culture la plus grande partie. Ses habitations, leur embelliſſement, ou plutôt leur ſolidité & leur agrandiſſement exerçoient toute ſa mécanique, & il en étoit déjà au ſecond âge de l'induſtrie humaine. Une porte, des fenêtres avoient été ouvertes. Il avoit enfin une chaiſe, des tablettes autour des murs de ſa caverne, des chevilles dans la muraille du rocher pour pendre ſes fuſils & les meubles qui pouvoient être ſuſpendus. C'eſt alors qu'il commença à tenir un journal de ſes travaux, à l'aide d'une proviſion d'encre, de plumes & de papier, qu'il avoit trouvée.

Les chandelles lui manquoient ; il étoit affligé d'en être réduit à l'état des animaux qui se couchent avec le soleil. La graisse des boucs suppléa à ce défaut ; mais il eut un sujet de chagrin en parcourant ses provisions, de trouver que les rats avoient rongé le blé ; il n'y vit que des cosses & de la poussière. Il en secoua tristement le sac au pied du rocher & à côté de ses fortifications : il croyoit avoir fait une perte ; mais, peu de temps après, des tiges s'élevèrent, & il eut des épis d'un orge vert parfaitement bon, & du riz excellent. Le voilà devenu entièrement agriculteur. Il sème & il récolte : les moissons grossissent ; il fait du pain, & ce pain lui tient lieu du mets le plus exquis.

Pauvre Robinson ! Un tremblement de terre le menaça de la perte de toutes ses jouissances. Heureusement les secousses ne furent point violentes. Peu rassuré, il voulut se choisir un autre domicile, ou plutôt en avoir un qui pût lui tenir lieu de maison de retraite ou de campagne. Ses outils, à force de charpenter, de couper du bois dur &

noueux, avoient le taillant émouſſé ; & quoiqu'il eût une pierre àaiguiſer, il n'avoit pas le ſecret de la faire tourner : il inventa pourtant à la fin une roue attachée à un cordon, pour donner le mouvement à la pierre avec ſon pied, tandis qu'il auroit les deux mains libres.

Tant de travaux épuisèrent ſes forces : il tomba malade. La nature fit tous les efforts de la guériſon. Une bible qu'il avoit retrouvée fut le médecin moral de Robinſon. Sa ſanté ſe rétablit inſenſiblement, & il n'avoit ſouffert que de l'abſence de ſes forces. Ses proviſions, des fumigations de tabac, du rum, avoient aidé à ſon rétabliſſement : dix mois s'étoient déjà écoulés, & il n'avoit pas même la poſſibilité de ſortir jamais de cette île. Une eſpèce de métairie, diſtante de ſon ancienne & principale habitation, le forçoit à de petits voyages qui varioient ſa ſituation & ſon genre de vie. C'eſt dans ce domicile champêtre qu'étant obligé de prévoir le beau temps & les pluies, pour ne pas haſarder des ſemences en pure perte, il devint aſtronome, & diviſa les ſaiſons. C'eſt là qu'il

fit la découverte de l'eſpèce des perroquets, & qu'après bien des ſoins il parvint à en apprivoiſer un, & à lui apprendre à prononcer ſon nom. Il vouloit entendre parler autour de lui; ſon chien ne l'avoit point contenté. Un nom, un ſeul mot dans la bouche du perroquet, le faiſoit treſſaillir. C'eſt avec ces deux animaux qu'il entreprenoit des voyages dans l'île, qui le tenoient un mois entier éloigné de ſa forteresſe. Dans une de ces courſes il avoit attrapé un chevreau, qu'il élevoit, & qui augmentoit les êtres vivans, dont il auroit voulu multiplier le nombre.

Nous n'avons point ſuivi toutes les gradations de l'induſtrie de Robinſon: il s'étoit fabriqué des vaſes, conſtruit un four, une aire pour battre le blé, & un chariot pour tranſporter ſes fruits & ſes grains. Il étoit allé plus loin encore en conſtruiſant un bateau, & en creuſant un baſſin ou canal pour faire venir la mer juſqu'à ſon canot, qu'il ne pouvoit traîner juſqu'à la mer. Ses vêtemens étoient faits des peaux des bêtes qu'il tuoit. Un grand bonnet mettoit ſa tête

à couvert de la pluie; une veſte & une culotte ſuffiſoient pour toute ſa perſonne; un ceinturon ſerroit ſa taille, & portoit une épée, un ſabre, une ſcie. Sur ſon dos étoit attachée une corbeille; ſur ſes épaules repoſoit un fuſil, & d'une main il ſoutenoit un paraſol. Le néceſſaire ne pouvoit plus lui manquer. = Ce troupeau de boucs, diſoit-il en lui-même, eſt pour toute ma vie, fut-elle de quarante années, un magaſin vivant de viande, de lait, de beurre, de fromage. Mes vignes me donneront des raiſins, mes champs les grains dont j'aurai beſoin.

Quinze années étant déjà révolues, c'eſt l'époque où ſa deſtinée va changer. Un jour qu'il revenoit de viſiter ſon canot, avec lequel il avoit entrepris le tour de ſon île, & le voyage de l'île voiſine de la ſienne, & dont il n'étoit point revenu ſans courir le danger d'un naufrage, il découvrit très-diſtinctement ſur le ſable les marques d'un pied nu d'homme. Jamais, dit-il, je n'eus une plus grande frayeur: je m'arrêtai tout court, comme ſi j'euſſe été frappé de la foudre.

Je regardai autour de moi; j'écoutai, je ne vis rien, je n'entendis rien : je montai sur une éminence pour étendre ma vue, j'en descendis, & j'allai au rivage; je n'aperçus rien. Je m'enfuis à ma forteresse, & je m'y jetai, comme un homme qu'on poursuit. Je ne pus dormir de toute la nuit. A mon réveil, mille réflexions me tourmentèrent. Il étoit impossible qu'un homme fût venu dans cet endroit : où est le vaisseau qui l'a apporté? me disois-je : y a-t-il quelque autre trace d'homme? Je craignois que les sauvages du continent n'eussent été portés dans mon île par les vents contraires : quelquefois je m'imaginois que ma chaloupe avoit été trouvée, & qu'on me cherchoit; que mes enclos, mon blé, mon troupeau, & mes provisions étoient leur proie. Je ne sortis point de mon château pendant trois jours & autant de nuits, & je commençois à languir de faim, n'ayant rien chez moi que quelques biscuits & de l'eau : je songeai d'ailleurs que mes chèvres avoient grand besoin d'être traites; ce qui étoit d'ordinaire mon amusement du soir. Je

n'avois pas tort d'être en peine, les pauvres animaux avoient beaucoup souffert; le lait de la plupart étoit desséché. Encouragé par la pensée que je n'avois eu peur que de mon ombre, je repris mes courses. Avec quelle crainte je marchois ! combien de fois je regardois derrière moi ! souvent j'ai couru de frayeur, comme si ma vie étoit attaquée. Je devins enfin plus hardi; je revins aux lieux où les vestiges restoient. Mais je vis évidemment que le pied empreint sur la terre étoit plus grand que le mien : un frisson me saisit, & je revins chez moi, persuadé que des hommes étoient descendus sur ce rivage, ou bien que l'île étoit habitée, & que je courois risque d'y être attaqué à l'improviste.

Je me proposai d'abord de jeter à bas mes enclos, de faire rentrer dans les bois mon troupeau apprivoisé, & d'aller dans un autre coin de l'île. Je résolus de renverser ma maison de campagne & ma hutte, de bouleverser mes deux terres, couvertes de blé, afin d'ôter aux sauvages jusqu'aux moindres soupçons ca-

pables de les animer à la découverte des habitans de l'île. =

Ces frayeurs se calmèrent de nouveau, & Robinson en conclut, après un mois de tranquillité, que tout ce qu'il avoit à craindre c'étoient des descentes accidentelles, contre lesquelles la prudence vouloit qu'il cherchât une retraite sûre.

Que de transes, que de travail le seul vestige d'un homme lui coûta ! Deux années n'y suffisirent pas ; deux années de chagrins & d'amertumes. Ses craintes se réalisèrent enfin. Un jour qu'il s'avançoit vers la pointe occidentale de l'île, il crut voir, de la hauteur où il étoit, une chaloupe bien avant dans la mer. Descendu de la colline dans un endroit où il n'avoit pas été auparavant, il fut convaincu que des traces d'hommes n'étoient point une chose rare dans son île, & que, si une providence particulière ne l'avoit jeté du côté où les sauvages ne venoient jamais, il auroit su qu'il étoit très-ordinaire aux canots du continent de chercher une rade dans cette île, quand ils se trouvoient trop avant dans la haute mer : il auroit appris

encore qu'après quelque combat naval, les vainqueurs menoient leurs prisonniers sur le rivage, pour les tuer & pour les manger.

Il vit la terre parsemée de crânes, de mains, de pieds & d'ossemens ; il vit les restes d'un feu, & un banc creusé dans la terre, en forme de cercle, où les sauvages se plaçoient pour faire leur affreux festin. L'horreur d'un spectacle aussi sombre & aussi effrayant le jeta dans une mélancolie qui le tint pendant deux ans renfermé dans ses *propres domaines ;* c'est-à-dire, son château fort, sa maison de campagne, & son nouvel enclos dans les bois.

Le temps, la certitude de ne courir aucun risque d'être déterré, le rendirent à sa première manière de vivre, à cette différence près qu'il ne tiroit plus son fusil, de peur d'exciter la curiosité des sauvages, si par hasard ils se trouvoient dans l'île. Il ne sortoit plus sans avoir son mousquet, deux pistolets, & un grand coutelas. Du sentiment si naturel de la défense, il passa, peu à peu, au projet de l'attaque : il ne les fuyoit plus ;

il vouloit les exterminer & les chaſſer de ſon île paiſible. Il cherchoit les points de vue les plus avantageux pour les découvrir & pouvoir fondre ſur eux à l'improviſte. Un arbre creux fut l'aſile qu'il choiſit, & d'où il devoit lancer la mort au milieu de leurs horribles repas. L'occaſion fut attendue pendant long-temps, car vingt-quatre années venoient de marquer ſon exil : les canots de ſauvages ne paroiſſoient que pour de courts inſtans.

Une tempête affreuſe ſe fit entendre ; la mer, tourmentée avec une violence inouie, menaçoit de s'élever aux nues : au milieu du bruit des vagues & des vents il entendit retentir le canon. Ce ſon terrible, ſi propre à inſpirer la terreur, ou du moins à annoncer l'inſtant des combats, plut à un ſolitaire en proie à la peur & abandonné. L'inſtrument du carnage repoſeroit ſilencieuſement, ſi la main de l'homme ne lui donnoit ſa force meurtrière. Je verrai donc des hommes, s'écrioit il : il ſortit de ſon lit, monta ſur une colline, alluma des feux. La tempête & la nuit l'empê-

chèrent de rien distinguer : il attendit le jour avec la plus vive impatience Le jour parut, & ne lui montra que des débris & des morts poussés sur le rivage : tout avoit péri. Robinson ne trouva dans le vaisseau que des provisions, des armes, des pièces d'or, du linge ; mais l'homme qu'il cherchoit n'y étoit plus. Rien ne lui promettoit plus d'interrompre son éternelle solitude, sinon les sauvages qu'il redoutoit.

Ils arrivèrent plutôt qu'il ne l'eût desiré. Le feu, qu'ils ne manquoient jamais d'allumer, l'en avertit. Il aperçut, par le moyen de ses lunettes, qu'ils étoient au moins trente, & qu'ils dansoient autour du feu, en signe de joie & de triomphe. Les victimes étoient garrottées & couchées à terre. Un d'eux avoit déjà été assommé, & alloit servir d'aliment à ces vainqueurs. Un autre, qui attendoit son tour, ayant été délié, profita du premier moment de liberté pour se sauver, & se mit à courir avec toute la vîtesse imaginable du côté de Robinson ; c'est-à-dire, vers son habitation. Quelle fut sa frayeur ! Il craignoit

que toute la troupe ne courût sur le fugitif ; mais il fut rassuré en voyant qu'il n'y avoit que trois hommes qui le poursuivoient, & qu'il gagnoit considérablement du terrain sur eux, de manière qu'il devoit leur échapper indubitablement, s'il soutenoit seulement cette course pendant une demi-heure. L'inégalité des forces mit des distances entre ceux qui le suivoient ; & l'éloignement dans lequel il étoit inspira à Robinson le projet de se donner un homme, un compagnon. Il descendit précipitamment du rocher pour prendre ses fusils, & il s'avança vers la mer : il se jeta entre les poursuivans & le poursuivi, & s'avançant brusquement sur les premiers, il en assomma un d'un coup de crosse. Le second, voyant tomber son camarade, arme son arc ; Robinson le prévient en le tuant.

Le fuyard, épouvanté du bruit du fusil & du feu, s'arrête : quelques signes d'amitié que Robinson lui fit, parurent le rassurer. Il restoit cependant dans une indécision visible. Son air effaré annonçoit sa frayeur & l'envie de s'enfuir. Enfin

il s'approcha en se mettant à genoux à chaque dix ou douze pas. Robinson lui sourioit, lui tendoit une main ouverte : toujours tremblant il baisa la terre, prit un des pieds de Robinson, le posa sur sa tête, en signe de servitude & de fidélité. Robinson le prit par la main & le releva ; le sauvage suivit. Arrivé auprès de celui qui avoit été tué par le fusil, il parut étonné de sa mort, donnée à une si grande distance, & d'une manière si peu démonstrative. Il enterra les corps, & Robinson le conduisit dans sa grotte qu'il avoit dans l'intérieur de l'île.

C'est dans cette grotte, dit-il, que je lui donnai du pain, une grappe de raisins secs, & de l'eau, dont il avoit sur-tout grand besoin, étant fort altéré par la fatigue d'une si longue & si rude course. Je lui fis signe d'aller dormir, en lui montrant un tas de paille de riz, avec une couverture qui me servoient de lit assez souvent.

C'étoit un grand garçon bien découplé, de vingt-cinq ans à peu près ; il étoit parfaitement bien fait : tous ses membres, sans être fort gros, mar-

quoient qu'il étoit adroit & robuſte. Son air étoit mâle, ſans aucun mélange de férocité ; au contraire, on voyoit dans ſes traits, ſur-tout quand il ſourioit, cette douceur & cet agrément qui eſt particulier aux européens. Il n'avoit pas les cheveux ſemblables à de la laine friſée, mais longs & noirs : ſon front étoit grand & élevé, ſes yeux brillans & pleins de feu : ſon teint n'étoit pas noir, mais fort baſané, ſans avoir rien de cette déſagréable couleur tanée des habitans du Bréſil & de la Virginie ; il approchoit plutôt d'une légère couleur d'olive : il avoit le viſage rond & le nez bien fait, la bouche belle, les lèvres minces, les dents bien rangées & blanches comme de l'ivoire.

Après avoir plutôt ſommeillé que dormi pendant une demi-heure, il ſe réveille, ſort de la grotte pour me rejoindre ; car dans cet intervalle j'avois été traire mes chèvres qui étoient dans mon enclos tout près de là. Il vient à moi en courant ; il ſe jette à mes pieds, avec toutes les marques d'une ame véritablement reconnoiſſante : il renouvelle la

cérémonie de me jurer fidélité, posant mon pied sur sa tête. Dans peu de temps je commençai à l'entendre, & il apprit à me parler à son tour : je lui enseignai d'abord qu'il s'appelleroit *Vendredi*, nom que je lui donnai, en mémoire du jour où il étoit tombé en mon pouvoir. Je lui appris encore à me nommer *mon maître*, & à dire à propos *oui*, *non*.

Je lui avoit donné des habits, car il étoit arrivé absolument nu, & il eut quelque peine à s'habituer à la gêne d'être couvert. J'avois été son tailleur, & j'étois journellement son pourvoyeur & son cuisinier ; mais c'étoit un homme, & je n'étois plus seul. Ma confiance en lui ne fut pas si-tôt au point que j'en sentois le besoin, & ma prudence ne fit que retarder l'époque où mon serviteur alloit être mon ami ; car jamais homme n'eut un valet plus fidèle, plus rempli de candeur & d'amour pour son maître : il s'attachoit à moi avec une tendresse véritablement filiale : il étoit sans fantaisies, sans opiniâtreté, incapable d'emportement, & en toute occasion il auroit sacrifié sa vie pour la

mienne. Son intelligence m'eut, en peu de temps, dispensé de répéter mes leçons : il me suppléoit à merveille, battoit le blé, le vanoit à ma manière, faisoit du pain, & cultivoit avec adresse & diligence.

C'est là l'année la plus agréable que j'aye passée dans l'île. *Vendredi* commençoit à parler, il savoit déjà les noms de presque toutes les choses dont je pouvois avoir besoin, & de tous les lieux où j'avois à l'envoyer ; ce qui me rendoit l'usage de ma langue, qui m'avoit été si long-temps inutile.

Un jour, j'eus envie de savoir de lui s'il regrettoit beaucoup sa patrie, & comme il savoit assez d'anglois pour répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si sa nation n'étoit jamais victorieuse dans les combats, & se mettant à sourire ; *Oui*, me dit-il, *nous toujours combattre le meilleur* ; c'est-à-dire, nous remportons toujours la victoire. Là-dessus nous eûmes l'entretien suivant.

ROBINSON.

Votre nation combat toujours le meilleur ? d'où vient donc que vous avez été fait prisonnier ?

VENDREDI.

Ma nation pour combattre beaucoup.

ROBINSON.

Mais comment donc avez-vous été pris ?

VENDREDI.

Eux, plus beaucoup que ma nation où moi être. Eux prendre un, deux, trois, & moi. Ma nation battre eux dans l'autre place, où moi n'être pas ; la ma nation prendre un, deux, grand mille.

ROBINSON.

Pourquoi donc vos gens ne vous ont-ils pas repris sur les ennemis ?

VENDREDI.

Eux porter un, deux, trois & moi dans le canot. Ma nation n'avoir point canot alors.

ROBINSON.

Eh bien, Vendredi, dites-moi: que deviennent les prisonniers que fait votre nation? les emmène-t-elle pour les manger ?

VENDREDI.

Oui, ma nation aussi manger hommes, manger tout à fait.

ROBINSON.

Où les mène-t-elle ?

VENDREDI.

Les mener par-tout où trouver bon.

ROBINSON.

Les mène-t-elle quelquefois ici ?

VENDREDI.

Oui, ici, & beaucoup autres places.

ROBINSON.

Avez-vous été ici avec vos gens?

VENDREDI.

Oui, moi venir ici (dit-il en montrant du doigt le nord-oueſt de l'île).

Par-là je compris que mes ſauvages étoient venus dans l'île, à l'occaſion de quelque feſtin, ſur le rivage le plus éloigné de moi; & quelque temps après, lorſque je me haſardai d'aller de ce côté-là avec lui, il reconnut d'abord l'endroit, & me conta qu'il avoit aidé un jour à manger vingt hommes, deux femmes & un enfant. Il ne ſavoit pas compter juſqu'à vingt; mais il mit autant de pierres ſur le ſable, & me pria de les compter.

Il m'apprit que, bien loin derrière la lune (il vouloit dire vers le couchant de

de la lune, ce qui doit être à l'oueſt de leur pays), il y avoit des hommes blancs & barbus comme moi, & qu'ils avoient tué *grand beaucoup hommes*. Il étoit aiſé de comprendre qu'il déſignoit par-là les eſpagnols, dont les cruautés ſe ſont répandues par tous ces pays, & que les habitans déteſtent par tradition. Il m'apprit qu'on pouvoit aller parmi eux *en deux canots*; c'eſt-à-dire, dans un canot auſſi grand que deux autres. Cet entretien me donna l'eſpérance de me tirer quelque jour de l'île, & de trouver pour cela un ſecours conſidérable dans mon fidèle ſauvage.

Dès que mon pauvre Vendredi fut en état de s'entretenir avec facilité, je lui fis le récit de mon arrivée dans l'île, de mon ſéjour, de la manière dont j'y avois vécu : je le fis entrer dans le myſtère de la poudre à canon & des balles, & je lui enſeignai la manière de tirer. Je lui fis une deſcription de l'Europe, & principalement de l'Angleterre, ma patrie; je lui dépeignis nos mœurs, notre culte religieux, le commerce que nous faiſons par tout l'univers.

Je lui montrai un jour ma chaloupe, & lui de s'écrier : *Moi voir telle chaloupe ainſi chez ma nation. Nous ſauver hommes blancs de noyer.* = Il y avoit donc quelques hommes blancs dans cette chaloupe ? lui dis-je. *Oui, la chaloupe plein d'hommes blancs ;* & par ſes doigts il me fit comprendre qu'il y en avoit eu juſqu'à dix-ſept, & qu'ils demeuroient chez ſa nation. Pourquoi ne les a-t-on point mangés ? — *Nous firent frères avec eux. Non manger hommes, que quand la guerre faire battre.* Le haſard, me diſois-je, pourra me rapprocher d'eux, & peut-être pourrai-je tenter une navigation.

Nous étions ſur le haut d'une colline, du côté de l'eſt, d'où l'on pouvoit découvrir, dans un temps ſerein, le continent de l'Afrique ; après avoir regardé attentivement de ce côté-là, il parut tout extaſié ; il ſe mit à ſauter & à gambader. *O joie, ô plaiſir ! là voir mon pays, là ma nation.* Ce ſentiment de joie étoit répandu ſur ſon viſage, & je crus lire dans le feu de ſes yeux un violent déſir de retourner dans ſa patrie. Cette appréhenſion me rendit triſte. Je

perdrai donc un ami, l'homme en qui toute ma sensibilité se réunit ; j'ai donc élevé un ingrat ! Qu'elle est pénible la pensée de l'ingratitude ! Je m'empressai de la repousser : tant qu'elle dura, je gardai une défiance qui me désoloit. Je cherchois *Vendredi*, & je ne croyois plus voir en lui qu'un esclave prêt à s'échapper. Qui donc attachera les hommes ? quel nœud seroit assez fort pour cimenter leur amitié, puisque *Vendredi* avoit le projet de me délaisser ? Je lui avois si souvent parlé de Dieu, de cet être bon, qui aime les bons cœurs & punit les méchans ! Ma morale étoit si attachante, si douce pour les malheureux ! que de journées n'avions-nous point passées dans la contemplation du ciel & des merveilles de la création ! *Vendredi* m'écoutoit ; il sembloit concevoir avec plaisir ces grandes vérités : je l'en aimois davantage. = Vous voulez donc revoir votre pays ? lui dis-je un jour. = Oui, me répondit-il, *moi fort joyeux voir ma nation.* = Eh ! qu'y feriez-vous ? voudriez-vous redevenir sauvage, manger encore de la chair humaine ? = Je m'aperçus que

je le chagrinois, & j'en tirai un bon augure. — Non, *Vendredi* leur conter vivre bons, prier Dieu, manger pain de blé, chair de bêtes, lait, non manger hommes. — Mais ils vous mangeront. = Non eux, non tuer moi, volontiers aimer apprendre. = Il ajouta qu'ils avoient appris beaucoup de choſes des hommes barbus qui y étoient venus dans la chaloupe. Je lui demandai encore s'il avoit envie d'y retourner. = *Oui*, dit-il, *mais vous venir avec moi.* Et, pour me tranquilliſer, il me fit un grand détail de toutes les bontés qu'ils avoient eues pour les hommes barbus que la tempête avoit jetés ſur le rivage.

Robinſon s'affermit de jour en jour dans le projet de haſarder le paſſage & de joindre ces hommes blancs. Il élève Vendredi au mouvement de la chaloupe & à la manœuvre. Il eſt ſecondé avec fruit : quand tout eſt prêt, il a quelques craintes, veut envoyer Vendredi tout ſeul. Le fidèle ſerviteur baiſſe la tête à cette propoſition, & garde le ſilence. Preſſé de répondre, il lui dit, d'un ton lamentable : Pourquoi vous en

colère contre Vendredi ? *Quoi moi faire contre vous ?* = Je ne suis point en colère, lui répond Robinson. — *Point colère ; point colère : pourquoi donc envoyer Vendredi auprès ma nation ?* = Ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez y être ? = Oui, *souhaiter tous deux là, non Vendredi là, point maître là.* = Mais que m'en reviendroit-il ? = *Vous faire grand beaucoup bien, vous enseigner hommes sauvages être bons, hommes apprivoisés, leur enseigner connoître Dieu, prier Dieu, mener nouvelle vie.* = Hélas ! mon enfant, vous ne savez pas ce que vous dites ; je ne suis moi-même qu'un ignorant. — *Oui, oui, vous moi enseigner bonnes choses, vous enseigner eux bonnes choses aussi.* = Nonobstant ces marques d'attachement, je fis semblant de persévérer dans mon dessein de le renvoyer ; ce qui le désespéra si fort, que, courant à une des haches qu'il portoit d'ordinaire, il me la présenta, en me disant : = *Vous prendre, vous tuer Vendredi, non envoyer Vendredi chez ma nation.* Il prononça ces mots les yeux remplis de larmes. Ce qui le portoit au désir de me mener

avec lui dans ſon pays, c'étoit ſon amour pour ſes compatriotes, auxquels il croyoit mes inſtructions utiles.

Je me déterminai à partir avec lui. Pendant que nous preſſions notre embarquement; je vis accourir Vendredi de toutes ſes forces: ô maître, s'écrioit-il, maître, ô douleur, ô mauvais! = Qu'y-a-t-il, Vendredi? = Oh! là bas, un, deux, trois canots, un, deux, trois. = Courage, Vendredi, je ſuis dans un auſſi grand danger que toi; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma chair que la tienne; c'eſt pourquoi il faut les combattre. Sais-tu te battre, mon enfant? = Moi tirer, mais venir là pluſieurs, grand nombre. = Nos armes à feu effrayeront ceux qu'elles ne tueront pas: je ſuis réſolu de haſarder ma vie pour toi, pourvu que tu m'en promettes autant, & que tu veuilles exactement ſuivre mes ordres. = Oui, moi mourir, quand mon maître ordonne mourir.

Pour mettre à profit ce moment de noble fureur, je partageai les armes entre nous deux, & je marchai vers les

sauvages. Je me cachai derrière un gros arbre, & je commandai à Vendredi de découvrir à quoi ils s'occupoient. Hélas! ils mangeoient leurs prisonniers. Vendredi en aperçut un qui étoit garrotté & étendu par terre : c'étoit un des hommes barbus dont il m'avoit parlé. Le danger que l'européen couroit, me détermina à approcher de plus près ; je me plaçai à demi-portée de fusil : il n'y avoit pas un instant à perdre ; on le délioit déjà. = Allons, Vendredi, suis exactement mes ordres, fais précisément ce que tu me verras faire, sans manquer dans le moindre point. = Il me le promit, & là-dessus posant à terre un de mes mousquets & de mes fusils de chasse, je le vis m'imiter avec exactitude. Avec mon autre mousquet je couchai les sauvages en joue, en lui ordonnant d'en faire autant. = Es-tu prêt. = Oui. = En même temps nous fîmes feu l'un & l'autre. Vendredi en tua deux & en blessa trois. Après avoir vu l'effet de notre première décharge, je jetai mon mousquet pour prendre le fusil de chasse : Vendredi en fit de même,

il couche en joue comme moi. = Es-tu prêt. Oui. = Feu donc, & en même temps nous tirâmes parmi la troupe effrayée ; & comme nos armes étoient chargées d'une dragée groſſe comme de petites balles de piſtolet, il n'en tomba que deux ; mais il y en avoit tant de bleſſés, que nous les vîmes courir la plupart çà & là, tout couverts de ſang, & un moment après il en tomba trois à demi morts.

Ayant jeté alors à terre les armes déchargées, je ſaiſis mon ſecond mouſquet ; j'ordonnai à Vendredi de me ſuivre ; ce qu'il fit avec beaucoup d'intrépidité. Je ſortis bruſquement du bois avec lui, & dès que je fus découvert, je pouſſai un cri, comme il fit de ſon côté : enſuite je me mis à courir de toutes mes forces vers la pauvre victime qui attendoit la mort, & que ſes bouchers avoient abandonnée. Je criai à Vendredi de ſuivre ceux qui ſe jetoient dans leurs canots. Pendant qu'il s'attachoit à leur deſtruction, je coupai les liens de l'européen, & je lui demandai en Portugais qui il étoit : *Sum Chriſ-*

tianus, me répondit-il. Ce titre, qu'il avoit de commun avec moi, ajoutoit une chaîne sacrée au nœud qui le rapprochoit de moi par l'humanité. Je le réconfortai avec du rum, lui donnai à manger, & lui fis entendre qu'il falloit combattre. S'il vous reste quelques forces, lui dis-je, prenez ce pistolet, cette épée, & faites-en un bon usage. = Il les prit d'un air reconnoissant, & il sembloit que ces armes lui rendissent toute sa vigueur : il tomba dans le moment sur ses ennemis comme une furie.

J'étois entré moi-même dans un des canots, & ayant trouvé un prisonnier garrotté de la même manière que l'avoit été l'Espagnol, & presque mort de peur, je le délivrai, & m'efforçai de le lever. J'appelai Vendredi, qui accourut : c'étoit une chose à tirer les larmes des yeux à l'homme le plus froid, de le voir baiser, embrasser ce sauvage, de le voir pleurer, rire, sauter, danser à l'entour ; ensuite se tordre les mains, se battre le visage, & puis sauter, danser de nouveau ; enfin se comporter comme s'il étoit hors de sens. Pendant quelques

momens, il n'avoit pas la force de m'expliquer la cauſe de tant de mouvemens oppoſés; mais étant revenu à lui, il me dit que ce ſauvage étoit ſon père. Il eſt difficile de peindre les tendres extravagances où ce ſpectacle le jetoit: tantôt il entroit dans le canot, tantôt il en ſortoit, tantôt il y rentroit de nouveau: il s'aſſeyoit auprès de ſon père, & pour le réchauffer il en tenoit la tête ſerrée contre ſa poitrine pendant des demi-heures entières; il lui prenoit les pieds & les mains, roidis par la force dont ils avoient été liés, & tâchoit de les amollir en les frottant.

Pendant aſſez long-temps je n'eus pas le cœur de le tirer de là; mais quand je crus qu'il avoit ſuffiſamment ſatisfait à la nature, je l'appelai: il vint en ſautant & en marquant la joie la plus vive. Je lui demandai s'il avoit donné du pain à ſon père. = *Non*, dit-il, *moi, vilain chien, manger tout moi-méme.* Là-deſſus je lui donnai un de mes gâteaux d'orge que j'avois dans ma poche, & j'y ajoutai un coup de *rum* pour lui-même; mais il alla porter le tout à ſon père.

L'eſpagnol avoit ſi peu de forces, quoiqu'il eût marqué tant de vigueur dans le combat, qu'il ne pouvoit ſe tenir ſur ſes jambes; il l'eſſaya deux, trois fois, mais en vain. J'ordonnai à Vendredi d'en prendre ſoin; il m'obéiſſoit, mais il avoit toujours les yeux tournés vers ſon père. L'un & l'autre étoient ſi foibles, que Vendredi & moi travaillâmes à une eſpèce de civière, ſur laquelle nous les portâmes juſqu'à notre retranchement extérieur, où je leur dreſſai deux lits.

Voilà mon île peuplée; je me croyois riche en ſujets : c'étoit une idée fort avantageuſe pour moi de me conſidérer comme un petit monarque. Toute cette île étoit mon domaine, par des titres inconteſtables. Mes ſujets m'étoient ſoumis. J'étois roi, légiſlateur; ils me devoient la vie. J'avois déjà dans mes états trois religions différentes. *Vendredi* étoit proteſtant, ſon père étoit payen, l'eſpagnol étoit catholique romain, & moi, prince ſage & équitable, j'établiſſois la liberté de conſcience dans tout mon royaume.

Je laissai passer quelques mois sans reprendre le projet de ma navigation. Le père de Vendredi m'y encourageoit, en m'assurant que je serois bien reçu par les sauvages, pour l'amour de lui. Un entretien que j'eus avec l'espagnol me fit différer mon passage. Il m'apprit qu'il avoit laissé au continent seize autres chrétiens, tant espagnols que portugais, qui, ayant fait naufrage, s'étoient sauvés sur ces côtes. Il me conta qu'ils avoient des armes avec eux ; mais qu'elles leur étoient absolument inutiles, faute de balles & de poudre, dont ils n'avoient sauvé qu'une quantité très-petite, qu'ils avoient consumée les premiers jours de leur débarquement en allant à la chasse.

Je lui demandai de quelle manière une proposition de ma part pour les délivrer & les passer dens mon île, seroit accueillie. Je craignois déjà les hommes en société, je craignois l'ingratitude, je craignois le fanatisme & l'intolérance des espagnols. Des portugais pouvoient m'emmener comme leur prisonnier, & me déférer à l'inquisition. J'aimois mieux

être dévoré par les sauvages. L'espagnol me rassura, & offrit d'aller leur porter mes offres. Je n'entrerai point en traité avec eux, dit-il, sans qu'ils m'assurent de le garder par les sermens les plus solennels. Je veux stipuler qu'ils vous reconnoîtront pour leur commandant, & je les ferai jurer par les sacremens & par l'évangile, de vous suivre, dans quelque pays chrétien que vous trouviez à propos de les mener, & de vous obéir exactement jusqu'à ce que nous soyons arrivés; & je prétends vous apporter sur tout cela un contrat formel, signé par toute la troupe.

Mais, à la veille de son départ, il me demanda l'état de mes provisions. Il ne suffisoit point pour nourrir seize nouveaux colons; la disette, me dit-il, pourroit les porter à la révolte, en leur faisant voir qu'ils ne sont sortis d'un malheur que pour tomber dans un autre. = Son conseil me parut raisonnable. Nous nous mettons donc tous quatre à remuer la terre, autant que nos instrumens de bois pouvoient nous le permettre; &, dans l'espace d'un mois, le

temps d'enſemencer les terres étant venu, nous en avions défriché aſſez pour y ſemer vingt-deux boiſſeaux d'orge & ſeize jarres de riz, qui étoient tout le grain que nous pouvions épargner. A peine nous en reſta-t-il pour vivre pendant les ſix mois qui devoient s'écouler avant la dernière récolte; car le grain eſt ſix mois en terre dans ce pays-là. J'employai Vendredi & ſon père à couper les arbres, & je leur montrai avec quel travail infini je faiſois des planches. J'augmentai mon troupeau, je fis ſécher une ſi grande quantité de raiſins, qu'il y en avoit de quoi remplir plus de ſoixante barils. La moiſſon fut abondante: je recueillis deux cent vingt boiſſeaux d'orge. Notre riz s'étoit multiplié à proportion. Il y en avoit aſſez pour nous & pour les hôtes que nous attendions, & pour ravitailler notre vaiſſeau abondamment; de quelque côté de l'Amérique que nous vouluſſions diriger notre cours.

Tous ces préparatifs étant faits, je permis à l'eſpagnol de paſſer en terre-ferme. Je lui donnai un ordre par écrit

de ne pas emmener un seul homme avec lui, sans qu'il eût juré devant lui & devant le vieux sauvage, qu'il se soumettroit à tous mes commandemens, & de m'en rapporter un traité formel par écrit. Il mit en mer avec un vent frais pendant la pleine lune : le père de *Vendredi* l'accompagnoit.

J'avois déjà attendu pendant huit jours le retour de mes deux députés. Vendredi s'approchant un matin de mon lit, s'écria : *Maître ! maître !* ils *sont venus, ils sont venus.* Je me lève, je monte sur la colline qui me servoit de point d'observation. Je ne saurois exprimer les impressions confuses que cette vue fit sur mon imagination. Quoique ma joie de voir un navire, dont l'équipage devoit être sans doute de ma nation, fût extrême, je ne laissois pas de sentir quelques mouvemens secrets qui m'inspiroient de la circonspection. Je vis la chaloupe approcher du rivage, comme si elle cherchoit une baie pour la commodité du débarquement. Ils débarquèrent à un demi-quart de lieue de moi. Je vis clairement qu'ils étoient anglois. Dès que

cinq ou six d'entre eux eurent sauté sur le rivage, ils en firent sortir trois de la chaloupe, comme des prisonniers. Un des trois marquoit par des gestes une affliction & un désespoir qui alloient jusqu'à l'extravagance. La douleur des deux autres étoit plus modérée. Vendredi s'écria : O maître, vous voyez hommes anglois manger prisonniers, aussi bien qu'hommes sauvages; voyez eux les voir manger. = Je crains seulement, lui dis-je, qu'ils ne les massacrent ; mais sois sûr qu'ils ne les mangeront pas.

Deux matelots s'éloignèrent; ils parcoururent l'île. = La marée étoit au plus haut quand ces gens étoient venus à terre, & le reflux étant survenu, avoit laissé leur chaloupe à sec. Ils attendirent le retour de la marée. Je m'approchai des prisonniers qu'on avoit laissés, & je leur dis : Qui êtes-vous ? n'ayez pas peur ; peut-être avez-vous trouvé ici un ami, sans vous y attendre. = *Il nous devroit donc être envoyé du ciel*, répondit un d'eux d'une manière grave, & le chapeau à la main ; *car nos malheurs sont au dessus de tout secours humain.* = Parlez,

je suis un homme comme vous, un anglois, prêt à vous rendre service. Je n'ai avec moi qu'un seul esclave ; nous avons des armes & des munitions ; dites librement si nous pouvons vous rendre service. — Hélas ! le récit en est trop long pour vous être fait pendant que nos ennemis sont si proches : il suffira de vous dire que j'ai été commandant du vaisseau que vous voyez ; mes gens se sont révoltés contre moi ; peu s'en faut qu'ils ne m'ayent massacré ; mais, ce qui vaut presque tout autant, ils veulent m'abandonner dans ce désert avec ces deux hommes, dont l'un est mon contre-maître, & l'autre est mon passager. Nous nous sommes attendus à périr ici dans peu de jours, croyant l'île inhabitée, & nous ne sommes pas encore rassurés là-dessus. = Que sont devenus ces rebelles ? — Les voilà couchés. Je tremble de peur qu'ils ne nous aient entendu parler : si cela est, il est certain qu'ils nous massacreront. = Ont-ils des armes ? — Deux fusils restés dans la chaloupe. — Laissez-moi faire, ils sont endormis, rien n'est plus aisé que de les

tuer, à moins que vous n'aimiez mieux les faire prisonniers. = Parmi eux sont deux coquins, dont il n'y a rien de bon à espérer : si on mettoit ceux-là hors d'état de nuire, le reste retourneroit facilement à son devoir. . . Suivez-moi vers un lieu où nous pourrons délibérer plus tranquillement; nous prendrons le parti que la prudence nous inspirera. Après que nous nous fûmes mis à couvert dans le bois, je lui dis. = Je veux tout hasarder pour votre délivrance, pourvu que vous m'accordiez deux conditions. — Rendez-moi la liberté & mon vaisseau; l'une & l'autre seront employés à vous témoigner ma reconnoissance; si vous ne pouvez me procurer ces deux biens, ma liberté sera consacrée à vivre & mourir avec vous, dans quelque partie du monde que vous vouliez me conduire. Ses deux compagnons firent la même promesse. — Voici mes deux conditions. La première consiste à vous engager à renoncer à toute sorte d'autorité tant que vous serez dans cette île avec moi, à me rendre les armes dès que je le trouverai bon, & à m'obéir exacte-

ment. La seconde vous oblige, en cas que nous réussissions à reprendre le vaisseau, de me mener en Angleterre avec mon esclave, sans rien demander pour le passage. = Il me le promit dans les termes les plus forts. J'armai le capitaine & ses compagnons.

Il s'avança aussi-tôt vers les mutins, un mousquet sur les bras, & un de mes pistolets à la ceinture. Il en tua deux; les trois autres demandèrent quartier. Il y consentit, à condition qu'ils lui prouveroient l'horreur qu'ils devoient avoir de leur crime, en l'aidant fidèlement à recouvrer le vaisseau, & à le ramener à la Jamaïque, d'où il venoit. Trois matelots étant survenus, demandèrent la même grace, & l'obtinrent, en consentant à se laisser garrotter tout le temps qu'ils resteroient dans l'île. Il y avoit à bord vingt-six hommes, qui, sachant que par leur conspiration ils avoient mérité de perdre la vie, pouvoient s'y opiniâtrer. On ne pouvoit les attaquer en nombre si fort inférieur au leur.

Nous résolûmes d'attendre qu'ils mis-

sent pied à terre pour venir chercher leurs compagnons : nous nous emparâmes de tout ce qui étoit dans la chaloupe, où nous trouvâmes un cornet rempli de poudre. Nous fîmes un trou à la chaloupe, & la poussâmes assez haut sur le rivage pour que la marée ne pût pas la mettre à flot. Au milieu de cette occupation pénible, nous entendîmes un coup de canon, & nous vîmes en même temps sur le vaisseau le signal ordinaire pour faire venir la chaloupe à bord. Nous les vîmes ensuite mettre leur autre chaloupe en mer, & venir vers le rivage à force de rames : nous aperçûmes distinctement qu'ils étoient au nombre de dix, & qu'ils avoient des armes à feu. Le capitaine me dit qu'il voyoit parmi eux trois fort braves garçons, & qu'il étoit sûr que les autres les avoient entraînés par force dans la conspiration ; mais que pour le *bosseman* & pour les autres, c'étoient les plus grands scélérats de tout l'équipage, & qu'il craignoit bien qu'ils ne fussent trop forts pour nous. Je lui inspirai du courage, & lui dis de se tenir prêt à m'obéir.

Dès qu'ils furent parvenus à l'endroit où étoit leur première chaloupe, ils pouſsèrent ſur le ſable celle où ils étoient, & la quittant tous en même temps, ils la tirèrent après eux ſur le rivage : leur ſurpriſe fut extrême en apercevant l'autre chaloupe percée par le fond, & deſtituée de ſes agrès. Ils pouſsèrent tous en même temps deux ou trois grands cris, pour ſe faire entendre de leurs compagnons, leſquels cris furent ſuivis d'une décharge générale de leurs armes.

J'ordonnai au contre-maître & à *Vendredi* de paſſer la petite baie du côté de l'oueſt, vers l'endroit où j'avois ſauvé le dernier de la fureur de ſes ennemis : j'ajoutai qu'auſſi-tot qu'ils ſeroient parvenus à quelque colline, ils ſe miſſent à crier de toutes leurs forces ; qu'ils reſtaſſent là juſqu'à ce qu'ils fuſſent aſſurés d'avoir été entendus par les matelots, & qu'ils pouſſaſſent un cri nouveau dès que les autres leur auroient répondu : qu'après cela, ſe tenant toujours hors de la vue de ces gens, ils tournaſſent en cercle, en continuant de crier, de cha-

que colline qu'ils rencontreroient, afin de les attirer bien avant dans ces bois.

Ce ſtratagême réuſſit. Ils ne laiſsèrent que deux matelots pour garder la chaloupe, & ſuivirent la voix qui ſembloit les appeler. Nous accourûmes ſur ceux de la chaloupe. Le capitaine en aſſomma un, & fit l'autre priſonnier. Ceux qui avoient répondu aux cris de *Vendredi*, excédés de fatigues, & effrayés de s'être engagés ſur le ſoir dans un lieu inconnu, revinrent à leur chaloupe, qu'ils trouvèrent enfoncée dans les ſables. Le déſeſpoir les ſaiſit ; ils ne ſavoient quelle deſtinée les attendoit lorſque le capitaine parut & étendit mort le *boſſeman*, le chef des rebelles, & en bleſſa un ſecond.

Robinſon s'avança avec toute ſon eſcorte, qui étoit compoſée de huit hommes. *Vendredi* étoit ſon lieutenant général. Tous les matelots demandèrent quartier & la vie. Le capitaine n'oſa pas la promettre à Guillaume Atkins, un des plus ſcélérats, & celui qui l'avoit garrotté : ils mirent les armes bas, & conſentirent à être ſéparés.

Tranquille sur une expédition qui réussissoit d'une manière aussi complette, Robinson n'est rempli que du projet d'abandonner son île. Il falloit se rendre maître du vaisseau. Les deux chaloupes furent raccommodées & mises à l'eau. Le capitaine s'embarqua dans l'une avec les prisonniers, qui s'étoient engagés par serment à le servir ; son contre-maître monta l'autre chaloupe. Il étoit nuit quand ils approchèrent du vaisseau : le capitaine & le contre-maître y montèrent les premiers avec leurs armes, & assommèrent le second contre-maître & le charpentier : ils se rendirent maîtres de tout ce qu'ils trouvèrent sur les ponts. Le nouveau capitaine ayant été tué, l'équipage se rendit. Le vainqueur instruisit Robinson du succès de son entreprise, en faisant tirer sept coups de canon ; ce qui étoit le signal convenu. On peut juger s'il étoit charmé de les entendre.

Au point du jour, il fut éveillé par ce capitaine, qui lui dit : Mon cher ami, mon cher libérateur, voilà votre vaisseau ; il vous appartient aussi bien

que nous, & tout ce que nous poſſédons. = Robinſon le ſerra dans ſes bras, ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Le capitaine lui préſenta enſuite les préſens qu'il lui avoit deſtinés. Les plus précieux furent tout ce qui pouvoit ſervir à ſon habillement : il y avoit ſi long-temps qu'il n'avoit porté des vêtemens européens ! Il accorda la vie à tous les priſonniers, à ceux qui n'en étoient point dignes, comme aux autres, à Atkins même. Il leur apprit les moyens de fertiliſer la terre, de vivre en paix, & dans une ſorte d'abondance ; leur laiſſa ſes armes, ſes inſtrumens, & ſes proviſions.

En prenant congé de l'île, dit Robinſon, je pris avec moi, pour m'en ſouvenir, mon grand bonnet de peau de chèvre, mon paraſol, & mon perroquet : je n'oubliai pas non plus l'argent dont j'ai fait mention. C'eſt ainſi que j'abandonnai l'île, le 19 décembre 1686, après y avoir demeuré vingt-huit ans, deux mois & dix-neuf jours. Mon voyage fut heureux : j'arrivai en Angleterre l'onzième de juin 1687, ayant été hors de ma patrie trente cinq ans.

SECONDE PARTIE.

CETTE division s'établissoit si naturellement, que nous sommes étonnés que le romancier ne l'ait point saisie. Robinson, sauvage & solitaire, n'est point ressemblant à Robinson rendu à la société. Il n'inspire plus le même degré d'intérêt. Jeté dans un nouvel ordre de choses, il rapproche ses lecteurs du monde connu. Ses pinceaux n'ont plus leur première originalité ; sa couleur blanchit & son tableau paroît usé. L'action même seroit finie, si on ne regrettoit de n'avoir pas vu l'espagnol & le père de *Vendredi* de retour dans l'île. Cet abandon nuiroit à l'effet du personnage de Robinson, si toute considération ne devoit céder devant l'amour de soi. Robinson est excusable d'avoir tout sacrifié à sa liberté. Ce que deviendront les scélérats anglois, laissés dans l'île, est facile à prévoir, & on ne s'intéresse jamais aux futures destinées des méchans.

Ainſi, le roman de Robinſon, à proprement parler, eſt fini. Son ſéjour en europe, ſon retour dans l'île, & ſa rentrée dans ſa patrie, peuvent être regardés comme une ſeconde partie. Nous allons le ſuivre dans ſa nouvelle ſituation, puiſſions-nous le trouver auſſi intéreſſant que dans la première !

Robinſon, de retour à Londres après trente-cinq années d'abſence, ſe trouve étranger dans ſa patrie. Sa gouvernante, qu'il avoit laiſſée dépoſitaire d'une ſomme, rougit devant lui, & n'a pas le courage de le méconnoître : elle a été malheureuſe, elle a diſpoſé d'une ſomme qu'elle croyoit oubliée, & dont le propriétaire étoit cru mort. Robinſon avoit retenu de ſes longues infortunes un ſentiment de bonté envers tous les malheureux, & c'eſt en cela que le malheur eſt ſouvent profitable. Il conſola ſa gouvernante, & on verra qu'il ne l'abandonna point.

Il fut auſſi peu heureux dans la province d'Yorck, lieu de ſa naiſſance. Son père & ſa mère n'étoient plus, toute ſa famille étoit éteinte, excepté deux

ſœurs & deux enfans d'un de ſes frères. Il avoit été oublié dans le partage des biens. Le bruit de ſa mort les avoit engagés à ne lui rien réſerver de l'héritage commun. Il ſe vit réduit aux pièces d'or qu'il avoit apportées de l'île, & à un préſent de deux cents livres ſterling que lui firent les propriétaires du vaiſſeau dont il avoit ſauvé le capitaine. Il ne lui reſtoit plus que la reſſource d'aller à Lisbonne s'informer de l'état de ſa plantation du Brésil. Plaignons-le d'être obligé de s'embarquer de nouveau, & de recommencer une nouvelle chaîne de travaux. Arrivé à Lisbonne, il retrouve un vieux capitaine de vaiſſeau, ſon ancien correſpondant, celui qu'il avoit nommé ſon exécuteur teſtamentaire, quand il s'embarqua pour la Guinée. Il apprit que le roi s'étoit approprié ſes biens, qui lui ſeroient rendus en ſe montrant, & que des déſaſtres qui lui étoient ſurvenus l'avoient obligé de ſe ſervir des fonds que ſon aſſocié lui avoit remis pendant les huit premières années.

Robinſon reçut cent *moïdores portugais*

en or, & se contenta des promesses du vieillard pour le restant. Il se fit reconnoître, envoya des procurations au Brésil, & sept mois après on lui restitua des sommes immenses. Il se vit maître de 500,000 livres sterling en argent, & d'un bien dans le Brésil de plus de mille livres sterling de revenu. Le premier usage qu'il fait de sa fortune, c'est de rendre heureux tous ceux qui lui reviennent dans la mémoire, sa gouvernante, le vieux capitaine, ses neveux. La mer lui avoit été si funeste, qu'il n'ose plus s'y confier, & qu'il préfère de revenir à Londres par terre : il se met en route jusqu'à la Corogne, passe à la Rochelle par le golfe de Biscaye, & forme le projet de continuer son chemin jusqu'à Paris, de là à Calais & à Douvres, où il arriva le 11 janvier. Peu de temps après, il vendit sa plantation du Brésil un prix immense, avec la réserve d'une pension viagère de cent moïdores pour le vieux capitaine, tant qu'il vivroit, & de cinquante pendant la vie de son fils.

Il vécut quelques années en paix

avec sa gouvernante, éleva ses neveux, confia un vaisseau à l'aîné d'entre eux, se maria, & devint père de trois enfans, deux garçons & une fille. Sa femme étant morte, son neveu mit à profit les momens de mélancolie que cette perte lui donna, en le déterminant d'entreprendre le voyage des Indes Orientales. L'espoir de revoir son île ne contribua pas peu à ce projet, qu'il exécuta l'an 1694.

Nos lecteurs ont dû s'apercevoir que nous pressons les évènemens, sans rien omettre d'essentiel, sans réduire à la forme décharnée d'un squelette, un roman dont le principal mérite consiste dans le fini des détails, & dans l'air de famille, qui le rapproche de toutes les situations de la vie privée. Nous usons du droit naturel, en le dégageant de descriptions inutiles. Autant nous sommes-nous arrêtés avec plaisir dans l'île, parce que c'étoit là le fond du roman, & que c'étoit de là que naissoit le charme qui en rend la lecture si chère, autant avancerons-nous avec rapidité quand Robinson se trouvera au niveau de tous

les perſonnages romanciers que l'imagination de nos Ecrivains nous a préſentés.

C'eſt par cette raiſon que nous nous hâtons de placer le vaiſſeau, chargé d'ouvriers, d'artiſans, d'outils, & de proviſions néceſſaires, en préſence de l'île, où, avant d'être arrivé, Robinſon a eu le bonheur de ſauver l'équipage d'un navire accueilli de la tempête. A peine étoient ils en vue, que *Vendredi* s'écria : *Oh ! voilà, oh ! voilà.* = Eh bien, *Vendredi*, qu'en dis-tu ? trouverons-nous quelqu'un ou non ? ton père y ſera-t-il ? — Au nom de ſon père, *Vendredi* verſa des larmes : *moi ne le voir plus, jamais le voir plus ! lui mort, lui beaucoup vieux homme.* Mais, maître, moi voir, moi voir, moi voir beaucoup d'hommes là, là, là.

Robinſon fit mettre pavillon anglois, & tirer deux coups de canon, en ſigne d'amitié : il aborda enſuite avec ſa chaloupe. Le premier qui s'offrit à lui étoit l'eſpagnol qu'il avoit délivré des ſauvages. Vendredi reconnut ſon père & courut à lui. Robinſon trouva ſon ha-

bitation changée, & des fortifications entaſſées l'une devant l'autre.

L'eſpagnol commença ainſi ſon récit. Quoique je fuſſe dans une grande conſternation de votre départ, je ne laiſſai pas d'être charmé de votre bonheur, qui vous avoit procuré un ſi bon navire pour vous tirer de ce déſert ; mais je dois avouer que rien ne m'eſt jamais arrivé dans la vie de plus triſte, de plus mortifiant que d'apprendre votre départ quand j'ai conduit ici mes compatriotes. Quant à ces fortifications, elles ſont devenues néceſſaires pour nous défendre contre les trois ſcélérats que vous avez laiſſés, & j'eſpère que vous apprendrez ſans chagrin que le ſoin de notre propre conſervation nous a forcés à les déſarmer & à nous les aſſujettir : non ſeulement ils ont voulu être nos maîtres, mais encore nos meurtriers.

Dans cet intervalle, douze eſpagnols ſurvinrent. Monſieur, dit celui qui parloit, voilà quelques-uns de ces gentilshommes qui vous ſont redevables de la vie. La ſeule choſe équitable que les trois ſcélérats aient faite à notre arrivée,

c'eſt de nous donner votre lettre, des proviſions, & l'état circonſtancié des procédés à l'aide deſquels vous aviez pourvu à votre nourriture & à votre conſervation. Nous vécûmes en frères ; mais les trois anglois ſe ſéparèrent, & dédaignèrent la culture des terres. Ils ne ſongeoient qu'à parcourir l'île, à tuer des perroquets, à trouver des tortues, & nous réduiſoient à tous les travaux domeſtiques, que nous n'aurions pas trouvés durs s'ils s'étoient contentés de ne point travailler & de nous être à charge. Mais ils nous firent une guerre ouverte avec toute l'inſolence imaginable, d'une manière contraire à la raiſon, à leur intérêt, à la juſtice, & même au ſens commun, n'ayant pas ſeulement le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite : ils ont porté la férocité juſqu'à vouloir nous aſſaſſiner. Atkins, le plus méchant des trois, donnoit ſans intervalle l'exemple de la ſédition & du crime. Quelle a dû être notre ſituation ! n'étions-nous pas aſſez malheureux d'être jetés dans cette île, de craindre les ſauvages qui venoient ſou-

vent débarquer auprès de nous, & des mains desquels nous avons retiré trois prisonniers ! Il falloit combattre encore nos compagnons d'infortune, & nous tenir sur une continuelle défensive. Combien de fois n'avons-nous pas délibéré de les lier, & d'en pendre un ! Mais l'idée de répandre le sang d'un d'entre nous, quelque justes que fussent nos motifs, nous répugnoit. Non, disions-nous, non, nous ne rougirons point cette terre du sang européen : nous nous contentâmes de les désarmer, de les délaisser, & de vivre loin d'eux ; notre clémence les encourageoit au crime. Après un mois de repos, ils redemandoient leurs armes, que nous leur rendions, & ils recommençoient leurs hostilités. Ils s'embarquèrent enfin. Nous bénissions le ciel d'en être délivrés. Ce bonheur fut court ; ils revinrent, & amenèrent quelques prisonniers, parmi lesquels étoient cinq femmes. Il y en avoit deux de trente à quarante ans, deux de vingt-cinq ou vingt-six, & une grande fille bien faite, de seize ou dix-sept ans. Il y en avoit deux qui, si elles avoient été

parfaitement blanches, auroient pu passer pour de belles femmes ; elles avoient quelque chose d'extrêmement gracieux dans l'air du visage ; toute leur contenance étoit modeste.

Je leur demandai ce qu'ils avoient résolu d'en faire, & s'ils avoient intention de les employer comme servantes ou comme femmes. = L'un & l'autre, me répondit Atkins. — Je ne prétends pas vous en empêcher ; vous en êtes les maîtres ; mais je crois qu'il est juste, pour éviter des désordres, que vous n'en preniez chacun qu'une seule, & que vous vous y teniez, sans avoir aucun commerce avec les autres : je sais bien que je ne suis pas qualifié pour vous marier légitimement ; mais il me paroît raisonnable que, pendant que vous serez ici, vous viviez avec la femme qui vous sera tombée en partage, comme si elle étoit réellement votre épouse, & que vous la mainteniez comme telle, en l'empêchant, de son côté, d'avoir aucun commerce scandaleux avec tout autre homme.

Cette proposition parut à tous si juste,

qu'ils l'acceptèrent sans la moindre difficulté. Ils demandèrent aux espagnols s'ils n'avoient pas envie d'en prendre quelques-unes pour nous. Nous répondîmes *non*. Ces cinq anglois, contens de notre réponse, convinrent d'en prendre chacun une. La manière dont le choix se fit est assez plaisante. Ils enfermèrent les cinq femmes dans une cabane, & tirèrent au sort à qui choisiroit le premier. Celui à qui il échut de choisir avant les autres, prit celle qui passoit avec raison pour la plus laide & la plus vieille; ce qui excita de grands éclats de rire parmi nous. Mais il raisonnoit mieux que nous: il avoit uniquement songé au secours qu'il pourroit en tirer dans l'économie particulière. Le succès le justifia; sa femme fit voir qu'elle étoit la meilleure & la plus utile de toute la troupe. Ce choix fait, chacun fit bande à part; mais les trois scélérats n'en devinrent pas meilleurs: ils vérifièrent le proverbe de Salomon: *Je passai dans la vigne du paresseux, & elle étoit toute couverte d'épines.*

Je touche à l'époque qui nous menaça

d'une destruction entière. Un canot de sauvages ayant abordé, comme à l'ordinaire, laissa deux des leurs endormis sur le sable, que nous recueillîmes. Un d'eux prit la fuite & rejoignit probablement sa nation, puisque les sauvages firent une descente en nombre dans l'île. Nous fûmes consternés en les voyant se répandre dans nos habitations. Nous nous réunîmes & fîmes usage de nos armes à feu, qui nous préservèrenr du plus affreux danger : quelques prisonniers nous restèrent. Atkins nous rendit les plus grands services, autant par sa valeur que par son adresse : il y eut un nombre de sauvages qui ne purent s'embarquer, & ceux-là furent traités comme des bêtes féroces, dont il importoit de détruire l'espèce. Notre moisson avoit été détruite, nos provisions dispersées, nos plantations foulées; nous n'avions que le bétail pour unique ressource. Nous poursuivîmes sans relâche les sauvages, dont le nombre diminuoit de jour en jour : ils furent réduits à se cacher dans les bois & dans les cavernes, où la plupart périrent de faim.

Nous en saisîmes un, & Vendredi lui fit entendre que nous avions l'intention non seulement de sauver la vie à lui & à ses compagnons ; mais encore de leur donner une partie de l'île, à condition qu'ils se tiendroient dans leurs propres limites, sans en jamais sortir. Nous lui promîmes de leur donner du grain pour ensemencer des terres, & que nous leur fournirions du pain, en attendant qu'ils fussent en état d'en faire pour eux-mêmes. Nous lui ordonnâmes d'aller parler à ses compagnons, & de leur déclarer que, s'ils ne vouloient pas accepter ces conditions avantageuses, ils seroient détruits.

Les malheureux sauvages, réduits au nombre d'environ trente-sept, reçurent notre proposition sans balancer, & demandèrent qu'on leur donnât quelques alimens. Nous n'avons pas eu à nous repentir des secours que nous leur avons donnés ; ils se sont montrés les observateurs les plus religieux de leur parole : ils ne sortoient jamais de leurs territoires, que quand ils étoient obligés de venir

demander des vivres & des conſeils pour diriger leur plantation.

Notre colonie jouit d'une tranquillité parfaite. Par rapport aux ſauvages, ils ne firent aucune recherche dans l'île, & juſques à ce jour ils ſe ſont bornés à y venir faire leurs feſtins. Telle eſt, mon cher libérateur, notre ſituation & l'hiſtoire fidèle de nos peines & de nos travaux.

Mon arrivée, reprend Robinſon, fut d'un grand ſecours aux colons. Je les pourvus de couteaux, de cizeaux, de pêles, de bêches, de pioches, en un mot, de tous les outils dont ils pouvoient avoir beſoin. Ils s'en ſervirent bientôt avec beaucoup d'adreſſe, & ils eurent aſſez d'induſtrie pour ſe faire des maiſons entières d'un tiſſu d'oſier; ce qui étoit d'une grande utilité contre la chaleur & contre toute ſorte de vermine.

Guillaume Atkins, que j'allai viſiter, commençoit à devenir ſobre, induſtrieux; il s'étoit fait une tente d'ouvrage de vanier, qui avoit cent vingt pieds de circuit: la figure en étoit oc-

togone, & chacun des huit coins étoit soutenu d'un bon poteau. L'intérieur étoit commodément distribué; il vivoit en commun avec les autres anglois: chaque ménage avoit son appartement, & travailloit pour soi. Leurs femmes étoient fécondes, & pas une qui ne fût douce, laborieuse, modeste, & prompte à secourir ses compagnes. Il ne leur manquoit rien que d'être mariées légitimement: elles y parvinrent bientôt par mes soins, ou du moins par une conséquence de mon arrivée dans l'île.

Je visitai les espagnols qui étoient venus dans l'île sous la conduite du père de Vendredi. Ils m'appirrent qu'ayant fait naufrage parmi les sauvages, ils avoient été accueillis en frères; mais qu'ayant voulu les civiliser & leur inspirer de l'horreur pour la chair humaine, ils s'en étoient fait des ennemis, ceux-ci trouvant étrange qu'on voulût changer leurs coutumes. La guerre partageoit leur temps, & les espagnols n'avoient pu refuser de les suivre: c'est dans un de ces combats que l'espagnol que j'avois délivré du canot avoit été fait prison-

nier. Quelle fut leur joie en voyant revenir un compatriote qu'ils avoient cru mangé !

Telle étoit la situation des habitans de mon île : mon intention n'étoit pas d'en emmener un seul avec moi ; il n'étoit pas juste de faire cette grace à quelques-uns & de laisser là les autres, qui auroient été au désespoir d'y rester, si j'avois diminué leur nombre. Je leur dis donc que j'étois venu dans l'île pour les établir, & non pour les en faire sortir ; que dans ce dessein j'avois fait des dépenses considérables, afin de les pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire ; que de plus je leur amenois des ouvriers, des artisans, qui leur avoient manqué jusqu'alors.

Avant de leur livrer tout ce que j'avois apporté pour eux, je leur demandai s'ils avoient banni de leur cœur leurs anciennes animosités, & s'ils vouloient se toucher dans la main les uns aux autres, pour se promettre une amitié étroite & un dévouement sincère au bien de la société.

Atkins répondit d'une manière gaie

& cordiale, & promit de vivre & de mourir avec les autres. Les eſpagnols dirent qu'ils n'auroient jamais d'autre intérêt que celui de toute la colonie.

Je les réunis tous à la même table, & après avoir goûté avec eux tous les plaiſirs de la confiance & de l'abandon, je leur préſentai ma cargaiſon, & leur en fis un partage égal. Je commençai par leur diſtribuer autant de toile qu'il leur en falloit pour avoir quatre chemiſes; j'en augmentai enſuite le nombre juſqu'à ſix, à l'inſtante prière des eſpagnols... Rien au monde ne pouvoit leur faire plus de plaiſir; il y avoit ſi long-temps qu'ils n'en avoient porté!.. J'obſervai la même règle pour les étoffes, pour les ſouliers, & pour le reſte de l'habillement.

Il eſt impoſſible d'exprimer leur joie: ils m'appeloient du doux nom de père; ils ajoutoient que, tant qu'ils me ſauroient en vie, ils oublieroient qu'ils étoient dans un déſert.

Le tailleur, le ſerrurier, les charpentiers commencèrent à s'occuper. Chacun travailloit à l'envi. Je voyois les ha-

bitans divisés en trois petites colonies, réunis sous le commandement de l'espagnol, que j'avois nommé *gouverneur*, & qui habitoit dans mon château, devenu la forteresse & la capitale de la peuplade entière. Avant de partir, je fis marier, par un prêtre que j'avois emmené, tous les colons qui s'étoient unis aux femmes sauvages. Mais ce bon prêtre voulut aller plus loin, il voulut commencer par la conversion des sauvages & par le baptême : ils y consentirent tous. Atkins, le seul Atkins parut frappé du plus grand repentir, & travailla lui-même à instruire sa femme. Voici le précis de l'entretien que j'eus avec lui.

ROBINSON.

Je vous prie, Atkins, dites-moi quelle éducation avez-vous eue ? de quelle profession étoit votre père ?

ATKINS.

Un plus honnête homme que je ne serai de ma vie : c'étoit un ecclésiastique, Monsieur.

ROBINSON.

Quelle éducation vous a-t-il donnée?

ATKINS.

Il n'a rien négligé pour me porter à la vertu; mais j'ai mépriſé ſes préceptes & ſes réprimandes, comme une ame féroce que j'étois. J'ai fait mourir mon père.

ROBINSON.

J'eſpère, Atkins, qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que vous venez de dire?

ATKINS.

Il eſt bien vrai que je ne lui ai point plongé un poignard dans le ſein; mais j'ai abrégé ſes jours en lui ôtant toute ſa conſolation, & en empoiſonnant tous ſes plaiſirs. Je l'ai tué, Monſieur, par la plus noire ingratitude, par laquelle j'ai répondu à la tendreſſe la plus forte que jamais père eût eue pour ſon fils.

ROBINSON.

Tranquillisez-vous. Votre repentir est de nature à vous faire trouver grace devant Dieu & les hommes.

ATKINS.

Hélas ! Monsieur, vous m'avez mis à un ouvrage qui m'a percé le cœur. Je viens de parler avec ma femme de Dieu, de la religion ; elle m'a fait un sermon qui ne me sortira jamais de l'esprit tant que je vivrai.

ROBINSON.

Informez nous, Atkins, de ce qui vient de se passer entre vous & votre femme.

ATKINS.

Il ne m'est pas possible, Monsieur, de vous en rendre un compte exact. Quoi que je soye pénétré, je ne saurois trouver des termes pour m'expliquer comme il

faut. Mais qu'importe dans le fond ? Il suffit que j'en sois touché, & que j'aye pris une ferme résolution de réformer ma vie.

ROBINSON.

Mais encore, dites-nous-en quelque chose.

ATKINS.

J'ai débuté par la nature de nos lois sur le mariage, qui tendent à lier l'homme & la femme par des nœuds indissolubles : je lui ai fait entendre que, sans de pareilles lois, l'ordre ne pouvoit pas être maintenu dans la société ; que les hommes abandonneroient leurs familles & qu'ils se méleroient confusément avec d'autres femmes ; ce qui embrouilleroit toutes les successions & rendroit tous les héritages incertains.

ROBINSON.

Avez-vous pu lui faire comprendre ce que c'est qu'héritages, familles ? Les sauvages se marient, sans aucun égard

pour l'alliance. On m'a assuré même que, parmi eux, les frères se marient avec leurs sœurs, les pères avec leurs filles, les fils avec leurs mères.

ATKINS.

Je crois, Monsieur, que vous avez été mal informé; ma femme m'a dit, au moins, que sa nation abhorre de pareils mariages, & que, dans les degrés de parenté dont vous venez de faire mention, ils ne se marient jamais, quoiqu'ils ne soient pas si scrupuleux que nous peut-être par rapport aux degrés plus éloignés.

ROBINSON.

Eh bien, que vous a-t-elle répondu?

ATKINS.

Qu'elle trouvoit ces lois fort bonnes, qu'elles étoient meilleures que celles de son pays.

ROBINSON.

Mais lui avez-vous expliqué ce que c'étoit proprement que le mariage?

ATKINS.

C'eſt par-là que j'ai commencé. Je lui demandai ſi elle vouloit être mariée avec moi, à notre manière? quelle manière? me dit-elle. — Je veux dire celle que Dieu a établie pour le mariage. = Cette réplique donna lieu à la converſation ſuivante.

DIALOGUE

Entre GUILLAUME ATKINS *& sa femme.*

LA FEMME.

ETABLIE par Dieu ? comment ? vous avez donc un Dieu dans votre pays ?

ATKINS.

Sans doute, Dieu eſt dans tous les pays.

LA FEMME.

Point du tout, votre Dieu n'eſt pas dans mon pays : nous n'avons que le grand vieux Dieu *Benamuchée.*

ATKINS.

Hélas ! ma pauvre enfant, je ne ſuis point aſſez habile pour vous expliquer ce

ce que c'eſt que Dieu. Il eſt dans le ciel; il a fait le ciel & la terre, & tout ce qui s'y trouve.

LA FEMME.

Comment? vous avez le grand Dieu dans votre pays, & vous ne le connoiſſez pas! vous ne l'adorez pas! Cela n'eſt pas poſſible.

ATKINS.

Cela eſt pourtant certain, quoique nous vivions ſouvent comme s'il n'y avoit point de Dieu dans le ciel, & que ſon pouvoir ne s'étendît point juſqu'à la terre.

LA FEMME.

Mais pourquoi Dieu le permet-il? pourquoi Dieu ne vous fait-il pas vivre mieux?

ATKINS.

C'eſt notre propre faute.

LA FEMME.

Mais vous dites qu'il eſt grand, qu'il a un grand pouvoir, qu'il peut vous tuer, s'il veut : pourquoi ne vous tue-t-il pas quand vous ne le ſervez pas & que vous faites du mal ?

ATKINS.

Il eſt vrai qu'il auroit pu me tuer il y a long-temps, & que j'aurois dû m'y attendre ; car j'ai été un homme indigne de vivre ; mais il eſt miſéricordieux, & il ne nous punit pas toujours quand nous le méritons.

LA FEMME.

Alors n'avez-vous pas remercié votre Dieu de ſa bonté pour vous ?

ATKINS.

Je l'ai remercié auſſi peu de ſa bonté, que je l'ai craint pour ſon pouvoir.

LA FEMME.

Si cela eſt, votre Dieu n'eſt pas Dieu; je ne ſaurois le croire. Il eſt grand, il a du pouvoir, & il ne vous tue pas quand vous le fâchez!

ATKINS.

Faut-il donc que ma mauvaiſe conduite vous empêche de croire en Dieu? que je ſuis malheureux!

LA FEMME.

Comment puis-je croire que vous ayez là haut un Dieu grand & fort, & que cependant vous ne faites point de bien. Il ne ſait donc pas ce que vous faites?

ATKINS.

Il ſait tout, il nous entend, il voit ce que nous faiſons, il connoît nos penſées, quoique nous ne parlions pas.

LA FEMME.

Cela ne se peut pas ; il ne vous entend pas jurer, & dire à tout moment *Dieu me damne.*

ATKINS.

Il entend tout, vous dis-je.

LA FEMME.

Où est donc son grand pouvoir ?

ATKINS.

Il est bon, clément ; c'est tout ce que je puis vous dire, & c'est cela qui prouve qu'il est le véritable Dieu. Il n'a point de passions comme les hommes, & c'est pour cette seule raison que sa colère ne nous consume pas dès que nous l'offensons : il a pitié de nous.

LA FEMME.

Il sait donc ce que je vous dis à

préſent ? il ſait que je ſouhaite de le connoître ? Hélas ! qui pourra faire en ſorte que je connoiſſe celui qui m'a faite ?

ATKINS.

Je ſuis au déſeſpoir de ne pas pouvoir vous éclairer là-deſſus. C'eſt lui ſeul qui doit ſe faire connoître à vous : je m'en vais le prier de vous enſeigner lui-même, & de me pardonner de m'être rendu indigne & incapable de vous inſtruire.

Là-deſſus Atkins ſe mit à genoux, & adreſſa à Dieu une prière.

LA FEMME.

Pourquoi vous êtes-vous mis à genoux ? pourquoi avez-vous parlé ? que ſignifie tout cela ?

ATKINS.

Je me ſuis mis à genoux pour m'humilier devant celui qui m'a fait ; je l'ai prié de ſe faire connoître à vous. Il nous a ordonné de le prier, avec promeſſe

de nous écouter & de nous accorder ce que nous lui demanderions.

LA FEMME.

Il vous a ordonné de le prier ? Quand vous l'a-t-il ordonné ? où vous l'a-t-il ordonné ? il vous a donc parlé lui-même ?

ATKINS.

Non, ma chère, il ne nous a point parlé lui-même ; mais il a parlé autrefois à quelques hommes, & il a ordonné que toutes ses lois fussent rassemblées dans un livre.

LA FEMME.

Je ne vous comprends pas. Où est ce livre ?

ATKINS.

Je ne l'ai point ; je le trouverai un jour, & je vous enseignerai à le lire.

LA FEMME.

Comment me ferez vous comprendre

que Dieu lui-même a enſeigné à ces hommes à faire ce livre ?

ATKINS.

Par la même règle par laquelle nous ſavons qu'il eſt Dieu.

LA FEMME.

Par quelle règle le ſavez-vous ?

ATKINS.

Parce qu'il ne nous ordonne & ne nous commande rien qui ne ſoit bon & juſte, rien qui ne tende à nous rendre parfaitement bons & parfaitement heureux, & parce qu'il nous défend tout ce qui eſt mauvais en ſoi-même, ou mauvais dans ſes conſéquences.

LA FEMME.

Ah ! je voudrois bien comprendre tout cela ; je voudrois bien voir tout ce que vous venez de dire. Il enſeigne tout

ce qui eſt bon ; il défend tout ce qui eſt mauvais ; il récompenſe le bien, il punit le mal ; il a fait tout, il donne tout ; il m'entend quand je lui dis, *oh!* il ne me tuera pas ſi je ſouhaite d'être bonne : ſi je veux faire du mal, il peut me tuer ; mais il peut m'épargner auſſi, & il eſt pourtant le grand Dieu. Eh bien, je crois qu'il eſt le grand Dieu ; je veux le prier avec vous. — La femme & Atkins ſe mirent à genoux, & prièrent Dieu de les éclairer & de prendre pitié de leur ignorance.

Robinſon avoit terminé toutes ſes affaires : il prit congé des habitans. Il ne leur donna point des lois, perſuadé qu'ils étoient en état d'adminiſtrer la choſe publique avec ſageſſe & union. Il ne leur laiſſa ni une chaloupe qu'il avoit embarquée pour eux, ni deux pièces de canon de bronze & deux petites pièces de tillac. Il les crut aſſez forts & aſſez bien armés pour ſoutenir une guerre défenſive : ſon but n'étoit nullement de les mettre en état d'entreprendre des conquêtes ; ce qui ne pouvoit que les

précipiter à la fin dans les derniers malheurs. Il leur promit de leur envoyer des provisions du Brésil.

Le troisième jour il fut poussé par un courant sur une île habitée par des sauvages cannibales, qui voguèrent en force vers le vaisseau : cent vingt-six canots les eurent bientôt environnés. Il fallut soutenir un combat opiniâtre, & joindre l'adresse à la force. Ils firent voler dans le vaisseau plus de trois cents flèches; le seul Vendredi en fut atteint : Robinson le vit tomber, percé de trois flèches. Sa mort fut cruellement vengée; mais la vengeance rend-elle ce qu'on a perdu ? La mort du fidèle Vendredi fut pleurée par Robinson, qui rendit à sa mémoire tous les honneurs qu'un ami reçoit d'un ami tendre. Un prisonnier fait dans le combat resta en partage à Robinson, qui ne retrouva pas en lui son cher Vendredi.

Arrivé au Brésil, il s'occupa de remplir toutes les promesses qu'il avoit faites aux colons. Il leur envoya une chaloupe chargée de provisions, avec de nouveaux habitans, parmi lesquels se trouvoient

des planteurs. La cargaiſon aborda en bon état, ainſi que Robinſon en fut informé dans la ſuite par un de ſes correſpondans, qui lui-même envoya de nouveaux colons dans l'île.

Ici finit le roman de Robinſon, conſidéré comme fondateur de ſa colonie, & comme l'homme de la nature, qui avoit tout tiré de lui-même, à l'aide d'une méditation continuelle, & par une induſtrie opiniâtre. Nous allons le ſuivre comme un voyageur, qui, quoique parvenu à la preſque vieilleſſe, cède à ſon goût pour les voyages, & s'expoſe à de nouvelles aventures. Il eſt inutile d'obſerver que cette ſeconde partie que nous venons de préſenter à nos lecteurs, n'eſt point de la main de l'auteur de la première partie, on a dû s'en apercevoir de reſte. La réputation de cette première partie a encouragé à ajouter une ſuite, & dans le fait celle-ci ne dépare pas l'autre, ſans avoir ni le mérite des détails ni la naïveté du récit. Les réflexions abondent trop, & par cette ſuperfluité deviennent triviales.

L'auteur a manqué son but, qui est de donner un roman propre à l'instruction morale des jeunes gens, & de faire pour les personnes du second & du troisième ordre, ce que Fénélon a fait dans son Télémaque pour les rois & pour les grands. Notre observation n'est point un reproche positif; elle doit être entendue, comme se réduisant à placer la seconde partie au dessous de la première, sans que cette infériorité soit décourageante pour les lecteurs, ni humiliante pour la mémoire de l'auteur.

Robinson quitte le Brésil, dirige sa route par la mer Atlantique, au Cap-de-Bonne-Espérance; & poussé sans relâche par son étoile vers des régions inhabitées ou sauvages, il se voit sur le point de devenir la victime de sa confiante curiosité. Etant descendu dans une île, il fut accueilli avec amitié des sauvages. Il coupa, suivant l'usage, trois branches d'arbre, qu'il planta en terre, à quelques pas de lui; ce qui non seulement étoit dans ce pays une marque de paix & d'amitié, mais qui obligeoit les sauvages à l'imiter, pour in-

diquer qu'ils acceptoient la paix. Dès que cette cérémonie eſt faite, il ne leur eſt pas permis de paſſer vos branches, & vous ne ſauriez paſſer les leurs ſans leur déclarer la guerre. De cette manière chacun eſt en sûreté derrière ſes limites, & la place qui eſt entre deux ſert de marché, & de côté & d'autre on y trafique librement. En y allant, il n'eſt pas permis de porter des armes, & les gens du pays même, avant que d'avancer juſques-là, fichent leurs lances en terre; mais ſi on rompt la convention, en leur faiſant quelque violence, ils ſautent d'abord ſur leurs armes, & tâchent de repouſſer la force par la force. Rien n'eſt plus juſte, & voilà la nature; elle ſe conçoit aiſément.

Les ſauvages, leurs femmes mêmes venoient apporter à l'équipage des fruits, du lait, & d'autres proviſions: rien ne préſageoit une rupture. Robinſon, qui avoit toujours écouté ſes preſſentimens, qui, dans la vie ſauvage qu'il avoit menée, & dans l'étude continuelle des ſoins qui aſſuroient la défenſe, s'étoit formé une eſpèce d'inſ-

tinct sûr & habituel, rentra un soir dans la chaloupe, dressa avec des planches un abri, sous lequel il résolut de passer la nuit. Il eut lieu de se féliciter de tant de prévoyance.

Il étoit à peine deux heures après minuit, qu'il fut éveillé par le cri des matelots qui demandoient la chaloupe, & qui venoient de tirer cinq coups de fusil : il fit avancer la chaloupe. Sept matelots furent sauvés, deux restèrent dans l'île ; l'un desquels étoit mort. Le vaisseau vint à leur secours. La cause de ce qu'ils appeloient une *trahison*, leur fut bientôt connue. Une vieille femme s'étant avancée au delà de leurs branches pour leur vendre du lait, avoit avec elle une jeune fille qui apportoit aussi des herbes & des racines : un des matelots avoit voulu faire quelque violence à la jeune fille ; ce qui avoit fait faire un terrible bruit à la vieille, qui en étoit la mère ou la parente. Le matelot n'avoit pas voulu lâcher prise ; mais il avoit attiré la fille au milieu d'un bocage, hors de la vue de la vieille : celle-là s'étoit retirée, pour aller inf-

truire de cet affront ſes compatriotes, qui dans l'eſpace de trois heures avoient aſſemblé une armée.

Jeffery étoit le nom de ce matelot qui étoit reſté à terre. Robinſon, & ſon neveu qui étoit capitaine du vaiſſeau, ne voulurent point mettre à la voile qu'ils n'euſſent fait des efforts pour le ſecourir, ou pour n'avoir plus de doutes ſur ſa mort. Robinſon deſcendit à terre, ayant à ſa ſuite une troupe de matelots ſur leſquels il n'avoit aucune autorité. Ceux-ci n'écoutèrent point ſes avis, & s'abandonnèrent à la plus affreuſe vengeance. Ils trouvèrent Jeffery pendu par le bras à un arbre, & percé de flèches. Cette vue les irrita à un tel excès, qu'ils ne furent plus que des tigres, ſous une forme humaine. Ils marchèrent vers la ville; mais comme ils n'en connoiſſoient point la route, ils délièrent une vache qui broutoit, & c'eſt ainſi qu'ils raiſonnèrent: ſi la vache appartient à la ville, elle cherchera ſon étable ſans doute, & nous aurons trouvé un guide sûr. La vache en effet marcha devant eux & les mena droit à la ville, qu'ils virent com-

posée à peu près de deux cents cabanes, dont quelques-unes contenoient plusieurs familles. Tout le monde étoit endormi; ils tinrent conseil, & résolurent de se partager en trois corps, de mettre le feu à trois maisons, dans les trois différentes parties du bourg, & de saisir & garrotter les gens à mesure qu'ils sortiroient de leurs maisons embrâsées. Comme les maisons étoient basses & couvertes de chaume, il ne leur fut pas difficile d'y mettre le feu, & en moins d'un quart d'heure toute la ville brûloit en quatre ou cinq endroits différens. Aux approches du feu, les indiens sortoient, & ils trouvoient la mort; les matelots les assommoient ou les tuoient à coups de hache.

L'incendie attira le neveu de Robinson, suivi d'un renfort de l'équipage; & quelque instance que Robinson lui fît, le capitaine alla au secours de ses matelots, qu'il croyoit dans le plus grand danger. Je n'avois jamais été présent, dit Robinson, au sac d'une ville; j'avois bien entendu parler de *Drogheda*, en Irlande, où Olivier Cromwel avoit fait

massacrer tout le peuple, hommes, femmes, & enfans. J'avois vu la description de la prise de Magdebourg par le comte de Tilly, & du massacre de plus de vingt-deux mille personnes de tout sexe & de tout âge; mais je n'avois rien vu de pareil de mes propres yeux. Il m'est impossible d'en donner une idée, ni d'exprimer les terribles impressions que ce massacre abominable fit sur mon esprit. Les traces d'une action aussi barbare étoient si effrayantes, qu'en entrant dans la ville, je ne pouvois me persuader que nos gens en fussent les auteurs. Nous les jugeâmes tous dignes de la mort la plus cruelle, s'ils en étoient effectivement coupables.

L'incendie alloit toujours en croissant, & les cris suivoient le même chemin que le feu; ce qui augmenta notre consternation. Nous vîmes trois femmes nues, poussant les cris les plus affreux, s'enfuyant de notre côté. Seize ou dix-sept hommes du pays suivoient la même route, ayant à leur trousse trois ou quatre de nos bouchers anglois, qui, ne pouvant pas les atteindre, firent feu sur

eux, & en renversèrent un tout près de nous. Quand les malheureux fuyards nous découvrirent, ils nous prirent pour un autre corps de leurs ennemis, & firent des hurlemens épouvantables. Mon sang se glaça dans mes veines... Je crois que si nos quatre matelots étoient venus jusques à nous, j'aurois fait tirer dessus. Cependant nous nous mîmes un peu à l'écart, pour faire comprendre aux Indiens qu'ils n'avoient rien à craindre de nous. Là-dessus ils s'approchèrent, se jetèrent à terre, en levant les yeux au ciel; ils sembloient nous demander la vie. Nous leur fîmes comprendre que notre dessein étoit de les protéger, sur quoi ils se mirent tous en un petit peloton derrière un retranchement. C'étoit le plus affreux de tous les spectacles; quelques-uns avoient les pieds grillés. Une des femmes étant tombée en passant dans les flammes, avoit le corps à moitié rôti, & deux ou trois hommes avoient plusieurs coups de sabre sur le dos & sur les cuisses: un quatrième, percé de part en part d'un coup de fusil, rendit l'ame à mes yeux.

Enfin nous vîmes quatre de nos anglois, avec le *boſſeman* à leur tête, couverts de ſang & de pouſſière ; ils pouſsèrent un cri de triomphe... Ah ! mon capitaine, s'écria le *boſſeman*, je ſuis ravi de vous voir, nous n'avons pas encore à moitié fait. J'en tuerai autant que le pauvre Jeffery avoit de cheveux à la tête ; nous avons juré de n'en épargner pas un ſeul ; nous voulons exterminer cette abominable nation. = Là deſſus il ſe mit à courir. Je lui criai de toutes mes forces : Arrête barbare, je te défends, ſous peine de la vie, de toucher davantage à un ſeul de ces pauvres gens ; ſi tu ne t'arrêtes, tu es mort dans le moment. — Comment donc, Monſieur, ſavez-vous ce qu'ils ont fait ? Si vous voulez voir la raiſon de notre conduite, vous n'avez qu'à approcher. Il nous montra *Jeffery* égorgé & pendu à un arbre. J'avoue que ce ſpectacle étoit capable de me porter à approuver leur vengeance, s'il ne l'avoient pas pouſſée ſi loin. Maudite ſoit, m'écriai-je, maudite ſoit cent fois votre colère, car elle a été féroce ; maudite ſoit votre vengeance, car elle a été cruelle.

Aucun de nos gens ne périt, quoiqu'ils fussent mille fois dignes de mort. Ils avoient jeté la terreur dans tout le pays : les indiens étoient si effrayés par une attaque si peu attendue, qu'une centaine de leurs braves gens n'auroient pas attendu de pied ferme six de nos matelots; aussi dans toute l'action il n'y en avoit pas un seul qui se défendît; ils étoient tellement étonnés du feu & de l'attaque de nos gens, que, dans l'obscurité de la nuit, ils ne savoient de quel côté se tourner. S'ils fuyoient d'un côté, ils tomboient dans un de nos petits corps, & s'ils retournoient sur leurs pas, ils en rencontroient un autre; la mort se présentoit à eux de toutes parts.

Robinson ne dissimula point son indignation, il en porta les expressions à un tel degré d'horreur, que l'équipage fuyoit sa présence : il ne cessoit de répéter que le ciel ne béniroit point leur voyage, & qu'il les puniroit du sang qu'ils avoient répandu. Cinq d'entre eux ayant mis pied à terre dans le golfe de Perse, y furent massacrés. Robinson leur dit que ce malheur étoit déjà une puni-

tion divine. Chacun frémit, chacun craignit que Robinson, au lieu de s'en rapporter à la vengeance suprême, dont ils se moquoient, n'eût le dessein de les déférer à la justice des hommes. Le bosseman prit la parole, & lui dit: Que savons-nous si vous n'avez pas quelque dessein contre nous dans l'esprit, & si un jour, quand nous serons de retour en Angleterre, vous ne nous appellerez pas en justice pour cette action? Je vous prie, Monsieur, plus de discours sur cette matière; si vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde point, je quitte le vaisseau, plutôt que de souffrir vos censures perpétuelles.

Le vaisseau se trouvoit alors en vue du port de Bengale. Robinson y descendit avec le *subrécargue*. Vers le soir, dans le temps qu'il se préparoit à retourner à bord, un des mariniers lui dit de ne pas prendre la peine d'aller jusqu'au rivage, puisque les gens de la chaloupe avoient ordre de ne point le ramener.

Surpris de ce compliment insolent, Robinson demanda qui lui avoit donné cet ordre; il apprit que c'étoit le *bosseman*.

Celui-ci en effet avoit ameuté l'équipage, & tous avoient annoncé au capitaine, neveu de notre héros, qu'ils ne continueroient point la route si Robinson rentroit dans le vaisseau. Le capitaine ne vouloit point sacrifier son oncle à la mutinerie d'une troupe insolente: il employa en vain les raisons les plus pressantes & la menace; rien ne fit changer les mutins. Robinson conseilla à son neveu de plier & de le laisser à terre, & il fallut prendre ce parti.

Il se trouvoit seul dans l'endroit le plus reculé du monde, étant plus éloigné de l'Angleterre de trois mille lieues que quand il étoit dans son île. Il est vrai qu'il pouvoit revenir par terre en passant par le pays du grand Mogol, jusqu'à Surate, d'où il pouvoit aller par mer jusqu'à Bassora, dans le golfe Persique, & ensuite, avec les caravanes, par les déserts de l'Arabie, jusqu'à Alep & à Sanderon, & entrer en France par l'Italie. Toutes ces courses, mises ensemble, faisoient le diamètre entier du globe, & peut-être davantage.

Il avoit des marchandises d'Angle-

terre d'une assez grande valeur, outre une grande somme d'argent. Son neveu lui avoit laissé mille pièces de huit, & une lettre de crédit d'une somme beaucoup plus considérable. Il vendit avantageusement ses marchandises, & acheta des diamans; ce qui réduisit son *avoir* dans un petit volume, qui ne pouvoit l'embarrasser dans son voyage.

On croiroit qu'il va prendre la route la plus courte & revenir dans sa patrie, pour y trouver le repos & le bonheur: on se tromperoit. Un marchand anglois, avec lequel il s'étoit intimément lié, vient un matin dans sa chambre: Mon cher pays, dit-il, je viens vous communiquer un projet qui me plaît fort, & qui pourroit bien vous plaire aussi. Nous sommes placés, vous par accident & moi par mon propre choix, dans un endroit du monde fort éloigné de notre patrie; mais c'est dans un pays où il y a beaucoup à gagner pour des gens comme vous & moi qui entendons le commerce. Si vous voulez joindre mille livres sterling, à mille autres que je fournirai, nous louerons ici le premier

vaisseau qui nous accommodera : vous serez capitaine & moi marchand, & nous ferons le voyage de la Chine. Pourquoi, Monsieur, resterions-nous ici les bras croisés ? Tout roule, tout s'agite dans le monde : tous les corps terrestres & célestes sont occupés ; par quelle raison demeurerions-nous dans l'oisiveté ?

Il en falloit moins pour déterminer Robinson. Il partit, il accrut ses richesses ; il revint au Bengale. Un second voyage fut également favorable : ce n'étoit point assez. Ayant appris que le capitaine d'un navire qui venoit d'arriver, vouloit vendre son vaisseau, il l'acheta, de moitié avec le marchand anglois, & se mit en mer. La précipitation avec laquelle cet achat avoit été fait, ne leur donna point le temps de prendre des précautions. Ce capitaine étoit un chef de rebelles qui avoient massacré le véritable capitaine : le vaisseau étoit dénoncé à tous les commerçans anglois & hollandois. Robinson courut des dangers d'une espèce nouvelle. Nul port n'étoit sûr pour lui ; il se voyoit exposé à être mis aux fers,

& peut-être à mort, comme un pirate dont on conjuroit la perte. Il fut obligé de se tenir sans relâche hors la route de tous les vaisseaux européens, & de prendre la côte de Tunquin & de la Chine, avec le projet de se défaire le plus promptement de ce vaisseau. Ils s'arrêtèrent à une des îles de la Cochinchine, dont les habitans étoient antropophages, & se virent assaillis de leurs chaloupes qui venoient les enlever. Le hasard leur procura un moyen de défense qu'ils étoient loin de soupçonner. Le charpentier, qui se préparoit à *goudronner* le dehors du vaisseau, avoit fait bouillir deux chaudrons, l'un de poix bouillante, l'autre de poix résine, de suif, d'huile, & d'autres matières semblables. Se voyant environné d'habitans qui le menaçoient, il se servit du goudron, & répandit sur eux cette mixtion embrâsée. Ceux-ci se précipitèrent dans la mer avec d'affreux mugissemens: on ne les vit plus reparoître. C'étoit la première fois qu'un combat s'étoit terminé sans effusion de sang & d'une manière aussi comique.

Sur les côtes de la Chine une barque vint

vint à la rencontre de leur vaisseau : un vieux pilote portugais leur offrit ses services. Ils lui demandèrent d'être conduits au golfe de Nanquin, qui est dans la partie la plus septentrionale de la côte de la Chine.

LE VIEUX PILOTE.

Je connois fort bien ce golfe ; mais je serois curieux de savoir ce que vous y voulez faire.

ROBINSON.

Nous voulons y vendre notre cargaison, & acheter en place des porcelaines, des toiles peintes, des soies crues & des soies travaillées.

LE PILOTE.

A ce compte, le meilleur port pour vous est celui de *Macao*, où vous pourrez vous défaire de votre *opium* avantageusement, & acheter des denrées de la Chine à aussi bon marché qu'à Nanquin.

ROBINSON.

Nous sommes tout à la fois marchands & voyageurs ; notre but est d'aller voir la grande ville de Pékin & la cour du fameux monarque de la Chine.

LE PILOTE.

Vous feriez donc fort bien d'aller vers Ningpo, d'où, par la rivière qui se jette là dans la mer, vous pourrez gagner en peu d'heures le grand canal. Ce canal, qui est par-tout navigable, passe par le cœur de tout le vaste empire Chinois, croise toutes les rivières, & traverse plusieurs collines par le moyen de portes & d'échelles, & s'avance jusqu'à Pékin, parcourant une étendue de deux cent soixante-douze lieues.

ROBINSON.

Voilà qui est fort bien ; mais ce n'est pas cela dont il s'agit : nous vous demandons seulement si vous pouvez nous

conduire à Nanquin, d'où nous puissions ensuite aller facilement à la cour du roi de la Chine.

LE PILOTE.

Je le peux fort aisément; un vaisseau hollandois a pris depuis peu la même route.

A ce mot, Robinson fut consterné; sa figure annonça sa crainte.

LE PILOTE.

Vous ne devez point avoir ces craintes. Votre nation n'est point en guerre avec les hollandois.

ROBINSON.

Il est vrai; mais on ne sait pas de quelle manière ces gens-là nous traiteroient, dans un pays où ils sont hors de la justice.

LE PILOTE.

Il n'y a rien à craindre, vous n'êtes

point pirates, & ils n'attaqueront point des marchands qui ne cherchent qu'à faire paisiblement leurs affaires.

Ici le trouble de Robinson monta au dernier période.

LE PILOTE.

Monsieur, il semble que mon discours vous fasse de la peine; vous irez là où vous le trouverez à propos, & soyez sûr que je vous rendrai tous les services dont je suis capable.

ROBINSON.

Je suis dans une grande irrésolution touchant la route qu'il faudra prendre, parce que vous venez de parler de pirates; je souhaite qu'il n'y en ait point dans ces mers-ci. Nous ne sommes guère en état de leur faire tête: vous voyez que notre navire n'est pas des plus gros, & que l'équipage en est foible.

LE PILOTE.

Vous pouvez dormir en repos là-des-

sus, aucun pirate n'a paru dans ces mers depuis quinze ans, excepté un seul qu'on a vu il y a environ un mois dans la baie de Siam ; mais il est sûr qu'il a tiré du côté du sud : d'ailleurs ce n'est pas un vaisseau fort considérable & propre à ce métier ; c'est un vaisseau marchand avec lequel l'équipage s'est enfui après la mort du capitaine, qui a été tué dans l'île de Sumatra.

ROBINSON (*feint d'ignorer cet attentat*).

Ces coquins ont donc tué leur propre capitaine ?

LE PILOTE.

Je ne peux pas dire qu'ils l'ont massacré eux-mêmes ; mais comme dans la suite ils se sont rendus maîtres du vaisseau, il y a beaucoup d'apparence qu'ils l'ont trahi, & qu'ils l'ont livré à la cruauté des indiens.

ROBINSON.

A ce compte-là ils ont autant mérité

la mort que s'ils l'avoient massacré de leurs propres mains.

LE PILOTE.

Aussi seront-ils punis selon leur mérite s'ils sont rencontrés par les anglois ou par les hollandois; car ils sont tous convenus ensemble de ne leur point donner de quartier s'ils tombent entre leurs mains. Ils ont résolu unanimement de faire pendre à la grande vergue le capitaine & l'équipage.

ROBINSON.

Quoi, sans aucune formalité?

LE PILOTE.

Bon! Monsieur: de quelle formalité voulez-vous qu'on se serve avec de pareils scélérats? Il suffit de les jeter dans la mer, pour s'épargner la peine de la pendaison; ces coquins-là n'auront que ce qu'ils méritent.

ROBINSON (*vivement*).

Voilà juſtement la raiſon pourquoi je veux que vous me meniez à *Nanquin*, & non pas à *Macao*, ou à quelque autre port fréquenté par les anglois & par les hollandois. Sachez que ces capitaines dont vous venez de parler ſont des inſolens, des étourdis qui ne ſavent pas ce que c'eſt que la juſtice, & qui ne ſe conduiſent ni ſelon la loi divine, ni ſelon la loi naturelle. Ils ſont aſſez inconſidérés pour ſe haſarder à devenir meurtriers, ſous prétexte de punir des voleurs, puiſqu'ils veulent faire exécuter des gens fauſſement accuſés, & pour les traiter en criminels, ſans ſe donner la peine de les entendre. Dieu me fera la grace peut-être de vivre aſſez long-temps pour en rencontrer quelques-uns dans des endroits où l'on pourra leur apprendre de quelle manière il faut adminiſtrer la juſtice.

Sachez enfin que mon vaiſſeau eſt celui qu'on pourſuit, que j'ai été trompé en l'achetant des ſcélérats qui me l'ont

vendu ; mais que jamais ce vaisseau n'avoit piraté.

LE PILOTE.

J'ajoute toute confiance à ce que vous me dites, car tout annonce votre bonne foi. Vous avez raison de ne pas vouloir aller du côté du nord. Vendez votre navire à la Chine, & achetez en un autre. Vous n'en trouverez point d'aussi bon; mais il vous sera aisé d'en avoir un qui puisse vous ramener à Bengale avec votre équipage & vos marchandises. Vous trouverez facilement des acheteurs ; une jonque chinoise vous suffira pour retourner.

ROBINSON.

Mais vous dites que notre vaisseau sera indubitablement reconnu ; & par conséquent si je prends les mesures que vous me conseillez, je puis jeter par-là d'honnêtes gens dans un terrible péril, & être cause de leur mort. Il suffira à ces capitaines de trouver le

vaisseau, pour qu'ils se mettent dans l'esprit qu'ils ont trouvé aussi les criminels, & qu'ils massacrent de sang froid des gens qui n'ont jamais songé à les offenser.

LE PILOTE.

Je sais le moyen de prévenir cet inconvénient : je connois les commandans de tous ces vaisseaux, & je les verrai quand ils passeront par ici; je ne manquerai pas de leur faire connoître leur erreur, & de leur dire que, quoiqu'il soit vrai que le premier équipage s'en est allé avec le navire, il est faux pourtant qu'il s'en soit jamais servi pour exercer la piraterie : je leur apprendrai sur-tout que ceux qu'ils ont attaqués dans la baie de Siam, ne sont pas les mêmes gens; mais que ce sont d'honnêtes marchands qui ont acheté le vaisseau de quelques scélérats qu'ils en croyoient les propriétaires. Je suis persuadé que du moins ils s'en feront assez à moi pour agir avec plus de précaution qu'ils n'avoient d'abord projeté.

ROBINSON.

Eh bien, dites-leur que, si j'avois le bonheur de les reconnoître en Angleterre, je les en payerois avec usure, à moins que les lois de la patrie n'eussent perdu toute autorité pendant mon absence.

Robinson fut tiré d'une cruelle perplexité par l'aveu qu'il venoit de faire. Le pilote le conduisit prudemment, & toujours à de grandes distances des routes que les autres vaisseaux tenoient. Il le fit aborder à *Quinchang*, petit port de Chine, & il lui procura non seulement la vente des marchandises, mais celles du fatal vaisseau.

C'est ici le terme des grands voyages sur mer de Robinson; il va maintenant traverser les terres, & il se permet, chemin faisant, des observations sur les chinois & sur les pays qu'il parcourt.

Traversée de la Chine.

Nanquin, dit Robinson, est une ville

qui mérite la peine d'être vue. On dit qu'il y a un million d'ames : je ne puis le croire. Elle eſt bâtie fort régulièrement ; toutes les rues ſont tirées au cordeau, & ſe croiſent les unes les autres ; ce qui en augmente la beauté. Mais ſi on la compare à nos villes d'Europe, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Idées ſur les Chinois.

Qu'eſt-ce que leurs édifices, en comparaiſon de tant de magnifiques palais qu'on admire en Europe ?

Qu'eſt-ce que leur commerce, à proportion de celui de l'Angleterre, de la Hollande, de la France, de l'Eſpagne ?

Rien n'eſt plus ridicule que de mettre en parallèle leurs ports, où ſe trouvent un petit nombre de *jonques* & d'autres vils bâtimens, avec nos flottes marchandes & nos armées navales.

Un ſeul vaiſſeau de guerre du premier rang, anglois, hollandois, ou françois, eſt capable de faire tête à toutes leurs forces de mer.

Tout nous parut ſurprenant en Chine,

parce que nous ne nous attendions à rien qui pût nous donner de la surprise.

Quand ils mettroient deux millions de soldats ensemble, une puissance, si formidable en apparence, ne feroit que ruiner le pays, & seroit réduite à périr faute de vivres. Un million de leurs fantassins ne viendroit pas à bout d'un seul corps de notre infanterie, placé à ne pouvoir être environné de toutes parts.

Il n'y a pas une ville fortifiée dans toute la Chine qui soutînt pendant un mois les efforts d'une armée européenne.

Ils ont des armes à feu, mais elles sont grossières. Toutes ces vérités, dont je suis très-convaincu, me font rire de tout mon cœur, quand j'entends raconter de si belles choses de ces chinois, qui dans le fond ne sont que des ignorans & de vils esclaves, sujets à un gouvernement despotique, proportionné à leur génie & à leurs inclinations.

Si ce bel empire n'étoit pas si éloigné de la Moscovie, & si les moscovites eux-mêmes n'étoient des esclaves aussi mépriſables que les chinois, rien ne

ſeroit plus aiſé pour un empereur de Moſcovie que de les conquérir dans une ſeule campagne.

On a tort d'avoir une meilleure opinion du ſavoir des chinois, de leurs progrès dans les ſciences. Ils ont des globes, des ſphères, & quelques foibles notions des mathématiques; mais ils ne connoiſſent rien dans le mouvement des corps céleſtes, & leur ignorance va juſqu'à un tel degré de ridicule, que, lorſque le ſoleil eſt éclipſé, ils s'imaginent qu'il eſt attaqué par un dragon qui veut le dévorer: ils font un bruit terrible en frappant ſur des tambours & ſur des timbales, pour faire peur au monſtre, & pour le détourner de ſa proie ==.

Ces obſervations ne manquent pas de juſteſſe; & comme le roman de Robinſon a pour but d'inſtruire, nous devions en faire part à nos lecteurs. Reprenons ſon voyage (1).

(1) Il faut cependant conſidérer que ce livre eſt déjà ancien; il y auroit bien à répondre aujourd'hui à tout cela.

A Pékin.

Ce pays est peuplé & mal cultivé. L'économie des habitans est fort peu de chose, & leur manière de vivre misérable, si on la compare à la nôtre. Il est vrai que cette nation, dont on vante tant l'industrie, ne sent pas sa misère, & se croit assez heureuse, parce qu'elle n'a point seulement l'idée du bonheur dont jouissent les sujets dans les contrées policées de l'Europe. L'orgueil des Chinois est ridicule. Ils sont superbes & insolens. Leur ostentation en habits & en décorations est singulière.

Pour notre mandarin, à la suite duquel nous voyagions pour notre plus grande commodité, il n'y avoit pas dans tout son équipage un seul cheval qui me parût meilleur que nos chevaux de somme; mais ils étoient si bien couverts de couvertures & de harnois, qu'il ne me fut pas possible de remarquer s'ils étoient gras ou maigres: tout ce qu'on voyoit c'étoient les pieds & la tête.

Traverſée de la Tartarie, Moſcovie & Ruſſie.

Ce fut au commencement de février (vieux ſtyle) que nous ſortîmes de Pékin La caravane étoit grande, & compoſée de trois cents bêtes de charge & d'environ cent vingt hommes parfaitement armés & préparés à tout événement. Nous étions de pluſieurs nations différentes; mais les moſcovites faiſoient le plus grand nombre. Nous fîmes bourſe commune, afin de payer le fourrage & d'autres choſes dont on pouvoit journellement avoir beſoin. On régla tout le voyage; on nomma des capitaines & d'autres officiers pour nous commander, en cas que nous fuſſions attaqués. Ces réglemens ſe firent par un conſentement unanime de tous les voyageurs, qui étoient tous également intéreſſés dans le bien commun de la caravane.

Deux jours après nous vîmes la fameuſe muraille qu'on a faite pour ſervir de boulevart aux chinois contre les

irruptions des tartares. C'eſt aſſurément un ouvrage d'un travail immenſe : cette muraille va même, ſans aucune néceſſité, par-deſſus des montagnes & des rochers qui ſont impraticables d'eux-mêmes, & beaucoup plus difficiles à forcer que la muraille même dans les autres endroits.

Elle a un millier de milles d'Angleterre d'étendue, à ce qu'on prétend ; mais le pays qu'elle couvre n'en a que cinq cents à le compter, ſans les détours qu'on a été obligé de faire en bâtiſſant la muraille : elle a vingt-quatre pieds de hauteur, & autant d'épaiſſeur en quelques endroits.

Après avoir paſſé ce magnifique rien, appelé *la muraille de la Chine*, ſemblable à peu près à celle que les romains ont faite autrefois dans le Northumberland, contre les invaſions des pictes, nous commençâmes à trouver le pays mal peuplé : on peut dire même que les habitans y ſont en quelque ſorte empriſonnés dans les places fortes, parce qu'ils n'oſent en ſortir, de peur de devenir la proie des tartares, qui

volent sur les grands chemins à main armée, & à qui les habitans ne pourroient résister en rase campagne.

Nous fûmes attaqués par ces tartares à plusieurs repriſes & à différentes distances. Nous livrâmes des combats, & nous fûmes assez heureux pour les repousser, sans perte d'hommes.

La première ville que nous rencontrâmes, de la juridiction du Czar, est appelée *Argum* : elle est située à l'oueſt d'une rivière du même nom. Nous étions alors dans le plus grand continent qu'il y ait dans le monde entier, si j'ai la moindre idée du globe : du côté de l'eſt, nous étions éloignés de la mer de plus de douze cents milles ; du côté de l'oueſt il y en avoit plus de deux mille jusqu'à la mer Baltique, & plus de trois mille jusqu'au canal qui est entre la France & la Grande Bretagne. Vers le sud, la mer de Perse & des Indes étoit distante de nous de plus de cinq milles, & vers le nord il y avoit huit cents milles jusqu'à la mer glaciale. Il n'y a aucune mer du côté du nord-eſt, & ce continent s'étend jusques dans l'Amérique.

Nous ne nous attendions point à trouver Robinſon ſuſceptible encore des effervescences du premier âge, de cet âge où les vérités même arrivent dans notre cerveau à l'aide de mille illuſions, où on ne ſaiſit le vrai que quand il eſt aimable, où, ſans meſure & ſans circonſpection, on attaque, on ſe défend, on va d'une extrémité à l'autre, où on fait le mal ſans être méchant, où le temps paroît employé à des eſſais également intéreſſans & dangereux. La maturité, formée par l'expérience, vient ſeule mettre un frein à cette ardeur, & éclairer d'une lumière pure le reſte des traits qui doivent perfectionner le tableau de notre vie.

Robinſon ſe ſentit frappé d'un enthouſiaſme fanatique à l'aſpect d'une idole que les tartares adoroient. Au lieu de plaindre un peuple ignorant & groſſier, il prit la réſolution d'abattre l'idole, & il l'exécuta. Cette intolérance coupable étoit digne d'un châtiment : la témérité étoit auſſi forte que l'inſolence. Lui étranger, voyageur, il oſe braver les dieux du pays, détruire l'objet du

culte public, toucher enfin à l'autel, à ces autels, qui, dans tous les pays, ont allumé tant de guerres civiles, & dont il eſt prudent de ſe tenir à une diſtance religieuſe ; car tout ce qu'un peuple entier a adopté & révéré (n'importe par quel motif), par ignorance ou par idolâtrie, doit être pour l'étranger un objet de reſpect. Robinſon, qui juſques-là étoit préſenté comme un modèle de courage, de patience, & de vertus, n'eſt plus qu'un illuminé. Ici l'auteur a mis ſon cachet particulier. L'homme a parlé. Le romancier a oublié qu'il avoit créé un perſonnage dont il ne falloit point altérer la phyſionomie au terme de ſa courſe.

La colère des tartares fut extrême. Auſſi-tôt que leurs prêtres eurent annoncé la chûte de l'idole, des hordes battirent la campagne. Un bonheur inoui empêcha Robinſon de tomber dans leurs mains; non ſeulement il auroit payé de ſa vie l'attentat qu'il avoit commis, mais encore il eût expoſé la caravane, avec laquelle il continuoit ſa route, aux plus affreuſes extrémités.

Nous le répétons; quelles ſuites vouloit-il que ce renverſement de l'idole pût avoir ? Briſer des ſtatues ce n'eſt rien; car la main qui les dreſſa peut en élever d'autres. Tant que le peuple n'eſt pas inſtruit, on n'a rien exécuté.

Robinſon trouva par-tout des traces de paganiſme, & des habitans auſſi barbares que les tartares les plus reculés, & même que les ſauvages les plus bruteaux de l'Aſie & de l'Amérique. Il étoit cependant ſur les frontières de la *Sibérie*. Il oſa faire part à des Ruſſes de ſes réflexions: ils lui répondirent que cette diſcuſſion ne les regardoit pas. Si le Czar, dirent-ils, avoit envie de convertir ſes ſujets ſibériens, tonguois, monguls, il devroit envoyer des eccléſiaſtiques, & non pas des ſoldats; & puiſqu'il s'y prend d'une autre manière, il eſt naturel de croire que notre monarque ſonge plus à rendre ces peuples ſoumis à ſon empire, qu'à en faire des chrétiens.

La Sibérie eſt, pour ainſi dire, une grande priſon d'état, où ſont envoyés en exil les criminels moſcovites qui ne ſont pas condamnés à mort, & il leur

eſt preſque impoſſible de s'en échapper jamais. Robinſon s'arrêta à Tobolski, capitale de cette province, parce qu'il ne voulut pas ſuivre la route de la caravane, & que ſon chemin pour Londres étoit plus court par Archangel, Hambourg, & la Hollande. L'hiver, qui étoit déjà rude, ne lui permit pas d'aller en avant, il attendit le retour de l'été.

Pendant ſon ſéjour, il fut étonné de la bonne compagnie qu'il rencontra, dans un pays ſitué ſur le voiſinage de la mer glaciale, & ſeulement éloigné de quelques degrés de la *nouvelle Zemble*. La ville étoit remplie de nobles, de généraux, de princes. Il ſe lia étroitement avec le prince Galiczin, qui naguère étoit un des miniſtres d'état du Czar, & qui ſupportoit patiemment ſon exil & l'état abſolu de toutes ces privations.

La pitié, ou plutôt l'amitié que Robinſon ſentoit pour lui, engagea celui-ci à lui offrir de prendre la fuite, & d'aller trouver en Angleterre la liberté & la fin de ſes maux. Il lui temoigna qu'il étoit étonné de ce qu'il n'avoit pas pris plutôt ce parti. — Conſidérez,

Monſieur, lui dit le prince, l'endroit dans lequel nous ſommes, & en ſecond lieu la ſituation où nous nous trouvons. Nous ſommes environnés ici, nous autres exilés, de barrières plus fortes que des grilles & des verroux. Du côté du nord, nous avons une mer innavigable, où jamais vaiſſeau ni chaloupe ne trouva paſſage; & quand nous aurions quelque navire en notre poſſeſſion, nous ne pourrions déterminer de quel côté faire voile; de toute autre part nous ne ſaurions nous ſauver qu'à travers une étendue de terrein, appartenant à ſa majeſté Czarienne, d'environ trois cents quarante lieues. Il eſt abſolument néceſſaire de ſuivre les grandes routes, frayées par les gouverneurs des provinces, & de paſſer par des villes où il y a garniſon ruſſienne: en ſuivant les chemins ordinaires nous ſerions découverts indubitablement; & en prenant des routes détournées, nous courrions les riſques de mourir de faim.

Le prince refuſa pour lui les offres de Robinſon; mais il les accepta pour ſon fils. Robinſon partit, emmenant le jeune prince, qui paſſoit pour ſon maître

d'hôtel. Il évita les villes qui ſont ſur les grands chemins, parce que les garniſons qui s'y trouvent, obſervent, avec une exactitude très-ſcrupuleuſe, l'ordre qu'elles ont d'examiner les voyageurs, pour voir ſi quelque exilé de marque ne s'aviſeroit pas de ſe gliſſer dans le cœur de la Moſcovie. Les meſures que Robinſon étoit obligé de prendre, le forçoient de faire ſon voyage par les déſerts, & de camper toutes les nuits ſous des tentes.

Il entra dans l'Europe, en paſſant la rivière *Kama*, qui dans cet endroit ſépare l'Europe de l'Aſie. La première ville européenne qu'on rencontre de ce côté, s'appelle *Soly Kanskoy ;* c'eſt-à-dire, *la grande ville ſur le fleuve Kama.* Les habitans n'étoient ni moins idolâtres, ni moins ignorans que ceux des confins de la tartarie. Robinſon y fut attaqué par de nouvelles hordes ſauvages, & s'y défendit avec autant d'adreſſe que de courage.

Il parvint enfin ſur le bord de la *Dwina*, fleuve navigable, qui pouvoit en ſept jours le conduire à Archangel.

Il y freta deux grandes chaloupes pour ſon bagage, & une eſpèce de barge, commode pour ſa ſuite. Son voyage par terre avoit duré environ dix-huit mois.

Arrivé à Archangel, il s'embarqua pour Hambourg avec le jeune prince, ſa ſuite, & toutes ſes marchandiſes. Robinſon y réaliſa tous ſes objets de commerce, & ſon gain ſe monta à trois mille quatre cent ſoixante-quinze livres ſterling, malgré les pertes qu'il avoit faites. Ce fut là que le jeune prince de Galiczin prit congé de lui. Il monta l'Elbe, dans le deſſein d'aller à la cour de Vienne, où il eſpéroit trouver de la protection, & d'où il pouvoit entretenir correſpondance avec ceux des amis de ſon père qui étoient encore vivans.

Robinſon arriva à Londres le 20 janvier 1705, dix ans & neuf mois après ſon départ d'Angleterre. Il avoit atteint l'âge de ſoixante-douze ans, & il forma le ferme projet de jouir d'une vie douce & tranquille, dont le ciel avoit éloigné le terme, pour le faire paſſer par les plus grandes épreuves.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS

DU RÉDACTEUR DE CET EXTRAIT.

EN accusant le libraire, qui, pour donner un troisième volume au roman de Robinson, l'a farci de moralités souvent plus que triviales, & dans le goût du *saint-Charles*, qu'on met entre les mains des enfans, nous conviendrons que les pensées morales sur lesquelles Robinson diserte longuement, ne sont pas sans un but d'utilité : il en est qui ne doivent pas être confondues sous l'anathême général que nous venons de prononcer. Nous nous plaignons de leur longueur, de la lâcheté du style, & de la trop grande multiplicité. La Bruyere est court, la Rochefoucault n'est point volumineux : pourquoi retrouve-t-on dans le roman moderne de Robinson, le fond, les détails, & les dissertations de la *sagesse* de Charron, auquel on a fait en France trop d'honneur ? On sent que l'auteur a voulu donner un caté-

chiſme aux enfans ; mais alors il eût fallu le réduire, & n'y point faire entrer des diſcuſſions ſur la puiſſance légiſlative, ſur les trois pouvoirs du gouvernement anglois, ſur la juſtice primitive, & ſur tant d'autres matières. Il devoit ſe borner à tracer le caractère de la vertu, du bon, du vrai, de l'honnête ; à parler de la ſolitude, de l'amitié, de la réforme des converſations, enfin des devoirs privés de l'homme, qui n'eſt pas magiſtrat, général, ni miniſtre, ni roi.

Nous n'en dirons pas davantage ſur un roman que nous avons certainement fait connoître, en le dégageant de tout ce qu'il a de défectueux, & en rapprochant les événemens & les tableaux,

THE LOVER, INDIAN TALE.

L'AMANT,

OU MIZRAIM ET AMINE,

Conte Indien.

Traduit de l'Anglois, 1682.

Cette petite brochure, qu'on attribua dans le temps à une dame de haute qualité (1), offre des graces, de

(1) On attribue en effet ce Conte à une sœur du célèbre Hamilton, si connu en France par son esprit & ses productions pleines de graces & d'enjouement : on prétend même que le frère a eu quelque part à cet ouvrage, qui paroît dans notre langue pour la première fois, & dont il fut tiré, ajoute-t-on, fort peu d'exemplaires. Le règne de Charles II a été pour l'Angleterre l'époque de la littérature agréable. On doit se rappeler que les *Rochester*, les *Bukingham*, ont fait les délices de ce rè-

l'imagination ; elle réuſſit beaucoup : nous allons en préſenter, ſi l'on peut le dire, l'eſprit. Nos lecteurs françois jugeront ſi le ſuccès a mérité d'être confirmé par le ſuffrage du ſiècle préſent.

Mizraïm, indien de nation, étoit de la ſeconde caſte (1) ; c'eſt l'annoncer dans la claſſe des défenſeurs de l'état (la caſte des brames tenant le premier rang): il réuniſſoit aux agrémens extérieurs

gne, peut-être trop voluptueux, & où la licence des mœurs vint gâter cette fleur de galanterie & d'urbanité qu'on dut à Charles II & à ſes favoris.

(1) Les Indiens, depuis un temps immémorial, ſont diviſés en *caſtes*, comme les juifs l'ont été en *tribus*. Celle des brames eſt la première, & l'on obſervera que rarement ces caſtes s'allient : elles ſemblent former chacune un peuple particulier, & qui ne fait corps qu'en certaines occaſions, & pour les beſoins de l'état.

le cœur le plus ſenſible ; il poſſédoit une ſcience qui commence à paſſer de mode dans nos climats d'Europe ; il ſavoit aimer : on lui avoit vanté la fille d'un brame, pour la beauté ſingulière dont elle étoit douée. *Amine* en effet étoit la vraie merveille de l'Inde, bien au deſſus de ſes mines d'or & de diamans : on ne pouvoit l'approcher ſans être ſurpris à la fois de reſpect, d'admiration, & d'amour : elle allumoit tous les feux de cette dernière paſſion ; on ne faiſoit cependant que l'entrevoir : la coutume & la vigilance paternelle la déroboient aux regards curieux. Ce n'étoit qu'à certaines époques de l'année, ou dans des fêtes, qu'elle s'offroit aux yeux du public : alors on l'eût priſe pour une des divinités de l'Indoſtan, malgré le voile envieux qui combattoit l'éclat de ſes charmes.

Mizraïm étoit du nombre des heureux, qui, moins éloignés d'Amine, avoient joui davantage d'un ſpectacle auſſi raviſſant : il ſe retire chez lui éperdument amoureux. A quels moyens devra-t-il le bonheur de s'ouvrir l'accès

jusqu'à cette jeune beauté ? Quand il ne seroit parvenu à se procurer sa présence qu'un seul instant, il eût acheté du reste de sa vie un moment si précieux : il n'aspiroit qu'à se jeter à ses pieds, qu'à la nommer sa divinité, à laquelle il voueroit un culte éternel. L'intérêt étend partout son pouvoir ; il y a long-temps qu'on répète qu'il est l'universel moteur. Mizraïm est venu à bout de triompher de la fidélité d'un des serviteurs de *Nezrem*, père de la jeune personne ; enfin il a su pénétrer une espèce d'asile sacré, l'appartement d'Amine ; elle étoit seule : étendue négligemment sur des carreaux ornés de broderies d'or & semés de fleurs, elle goûtoit les douceurs du repos. Jamais rien de si beau ne s'étoit montré à la terre : le feu du rouge virginal se mêloit à l'albâtre éblouissant ; une bouche à demi-entr'ouverte laissoit exhaler le parfum le plus suave ; sur un front qui eût embelli un diadême, sembloient respirer l'innocence, l'ingénuité, la candeur, réunies à la noblesse & à la majesté imposante ; de blonds cheveux épars caressoient un cou plus

blanc que l'ivoire, & dont les proportions arrondies rappeloient ces miracles de la sculpture, créés sous le ciseau de ces artistes savans, dont la Grèce s'enorgueillit encore.

Le jeune homme admire, reste immobile, dans l'extase : c'est une déesse sur laquelle s'est fixé l'œil mortel : il est tombé à ses genoux ; cependant il a osé imprimer sur sa main un baiser brûlant. Amine, réveillée en sursaut & retirant sa main avec vivacité, laisse échapper un cri : = Que vois-je ? = Un amant, l'adorateur le plus zélé, le plus rempli de vos charmes. Je vous ai aperçue, beauté divine, à la fête qu'on vient de célébrer en l'honneur de notre dieu Brama (1). Ah! vous êtes son plus digne ouvrage ! daignez accorder à votre esclave un regard, un seul regard ! que

(1) C'est une des principales divinités de l'Inde, ainsi que *Wisnou*. Nous venons d'avoir sur ces matières des éclaircissemens capables de satisfaire à la fois & le savant & l'homme du monde.

je lise dans ces yeux célestes l'arrêt de ma destinée !

Amine doutoit si c'étoit un songe : = Un amant ! &... qu'est-ce qu'un amant ? — Un cœur, femme adorable, que vous seule animez, où vous seule régnez... = Vous êtes bien aimable, mais.... je ne veux point d'amant... je ne veux point d'amant... Laissez-moi, je vous prie, ou.... j'appellerai... Puissant Brama ! si mon père savoit... Je vous en conjure, retirez-vous, retirez-vous.

Mizraïm employe vainement les protestations, les prières, les larmes ; vingt fois il s'est précipité aux pieds de la jeune personne : elle est inflexible ; il faut absolument que Mizraïm la laisse à cette indifférence, si accablante pour lui. En effet, Amine n'aimoit point ; elle inspiroit un sentiment qu'elle étoit éloignée de partager : attachée aux plaisirs innocens & ingénus de l'enfance, elle n'en goûtoit, n'en imaginoit point d'autres ; son cœur, fermé à toute impression de tendresse, étoit précisément la rose du matin, qui ne s'est point encore ouverte aux rayons du soleil.

Les amans de l'Inde ne reſſemblent nullement aux nôtres : ils ont le malheur d'être conſtans. Mizraïm ne pouvoit oublier ſon enchantereſſe : tous les ſérails de l'Aſie n'euſſent point banni la jeune Amine de ſon cœur : elle en étoit l'unique ſouveraine ; il ne ſavoit à quel moyen recourir pour triompher de ſon inſenſibilité ; il avoit tous les ſymptômes de l'amour ; il rêvoit & il cherchoit la ſolitude ; ſa méditation ſentimentale l'entraîne, ſans qu'il y faſſe trop attention, vers un bocage où une eſpèce de féerie ſembloit avoir prodigué toutes ſes largeſſes : des palmiers, formés en berceau, annonçoient à l'œil ce lieu charmant, qui paroiſſoit être l'aſile même de la nature ; des fleurs, dont le brillant coloris s'aſſocioit au parfum le plus doux, bordoient un ruiſſeau plus limpide que les diamans de Golconde ; un nombre d'oiſeaux de diverſes ſortes animoit cette retraite de leur ramage varié.

Le jeune amant entre dans ce ſéjour enchanteur ; une grotte terminoit une allée d'orangers & de jaſmins : Mizraïm y porte ſes pas, le cœur toujours plein

de l'objet de sa passion. Quel spectacle le frappe! Un vieillard vénérable, dont la barbe blanche & épaisse descendoit jusques à sa poitrine, lisoit tranquillement dans un livre posé sur ses genoux; tout son maintien retraçoit les anciens gymnosophistes, que l'Inde mettoit, pour ainsi dire, au rang de ses dieux; il lève la tête, &, sans se déconcerter: == Qui t'amène, ici jeune homme? y viendrois-tu troubler cette sagesse qui depuis si long-temps fait mon étude & mon bonheur? Mon père (se hâte de répondre Mizraïm, saisi d'un respect religieux), le hasard, ou plutôt une destinée à laquelle je dois rendre graces, m'a appelé vers cet asile: puissé-je y respirer cette précieuse tranquillité qui semble être votre heureux partage! Arrachez de mon cœur un trait empoisonné, un trait déchirant que j'emporte par-tout avec moi, ou plutôt enseignez-moi l'art de vaincre une beauté rebelle.... qui me causera la mort.... Non, je ne puis cesser d'adorer Amine, &, jusqu'au dernier soupir, ce sera l'unique pensée qui m'occupera.

Il raconte avec ingénuité l'origine, les progrès de sa passion ; enfin son ame s'est dévoilée tout entière aux regards du sage *Arimaze* (c'est le nom du vieillard), = Mon fils, écoutez-moi. Comme vous j'ai connu l'amour ; j'ai éprouvé les différens orages des passions ; je sais qu'il est un âge où l'on ne peut guère s'en défendre : vous êtes encore loin du terme où la bonté de Brama m'a fait parvenir ; mais parlez-moi avec franchise : votre amour est-il sincère ? est-il bien vrai que vous aimiez autant que vous voulez me le persuader ?... Le jeune guerrier employe les sermens les plus inviolables, prend *Wisnou* à témoin de la vivacité & de la pureté de son ardeur.

A peine a-t-il prononcé les dernières paroles, qu'un sommeil subit s'est emparé de ses sens ; voilà donc Mizraïm livré au prestige des songes, & ces illusions avoient toutes les apparences de la réalité.

Il a d'abord sous les yeux l'image enchantereſſe d'Amine ; il la revoit telle que l'amour même l'offrit à sa vue lors-

qu'il lui déclara sa passion ; elle lui montre encore plus d'indifférence, elle va jusqu'à rejeter, avec une sorte de mépris, les sermens de sa tendresse : Mizraïm n'est point rebuté de son peu de succès; son amour-propre est soumis à son amour ; c'est un adorateur zélé, qui, loin de murmurer des rigueurs de sa divinité, en devient plus attaché à son culte ; il se trouve transporté dans un lieu qui rassemble tous les enchantemens ; il traverse des jardins au dessus de ceux d'Alcinoüs & d'Armide : les arbres les plus agréables, les plus magnifiques, les plus rares, y forment des bosquets délicieux ; on y voit encore les plus belles fleurs, & leur éclat n'est point altéré par le vent du midi ou le souffle destructeur du froid Borée ; l'air qu'on respire en ce séjour est un mélange de ces parfums exquis qu'exhalent les campagnes de l'odoriférante Arabie : il porte à tous les sens le charme séducteur de la volupté. Le seul bruit qui trouble la paix de cet asile, digne des dieux, ce sont des concerts pleins de cette harmonie qu'on peut appeler

la voix même de l'ame. Le jeune indien ne marche que sur des gazons émaillés de violettes, de roses; enfin il est arrivé à un palais, c'est le sanctuaire (il n'en sauroit douter) de quelque déesse : une troupe de beautés qui se disputent de jeunesse, de graces, semblent garder l'entrée; à la vue de Mizraïm, elles empruntent de nouveaux attraits; une de ces enchantereſſes le prend par la main, le conduit d'appartemens en appartemens, jusqu'à un endroit écarté : on reconnoît l'asile, le temple de l'amour. Le pinceau des mortels ne doit point tenter de dépeindre un lieu si ravissant: Mizraïm n'est plus sur la terre; il croit être dans les cieux; il demeure immobile d'admiration sous le charme : mais quelle magie plus puissante encore le retient comme enchaîné? Est-ce la jeune Hébé, la brillante Flore, la reine des amours, qui s'est offerte à ses regards? On ne sauroit représenter de semblables objets; toutes les déesses réunies dans une seule personne, ne donneroient point l'idée de la créature merveilleuse qui accable Mizraïm de

ſon éclat. Tu vois (dit-elle au jeune-homme) la ſouveraine des belles; il ne tient qu'à toi de partager l'empire de *Zélinde*, mon pouvoir, mes états; ma main, mon cœur, ſont à Mizraïm: mais une condition eſt attachée à un ſort ſi digne d'envie; tu banniras de ton ame une image..... L'image d'Amine? (interrompt vivement l'indien). Tu m'as prévenue (reprend Zélinde); oui, je veux que tu en effaces juſqu'au moindre trait; oui, il faut m'immoler le ſouvenir même de cette beauté... qui ne m'eſt point comparable. Regarde.

De nouveaux enchantemens avoient augmenté encore les graces, les appas de la maîtreſſe de ce ſéjour délicieux; les zéphyrs ſe jouoient dans ſes cheveux, abandonnés à leur ſouffle careſſant; des vêtemens légers & officieux laiſſoient entrevoir de quoi exciter l'enthouſiaſme des ſens les plus aſſoupis. Zélinde étoit entourée d'une troupe de nymphes qui ne le cédoient en beauté qu'à elle ſeule. Des glaces multipliées répétoient à l'infini ces objets enchanteurs. Contemple-(pourſuit Zé-

linde, s'adreſſant toujours à Mizraïm) ce qu'il ne tient qu'à toi de poſſéder; & en même temps il entend ces paroles, portées à ſon oreille par des voix ſéduiſantes :

» La beauté s'offre à tes déſirs,
» Mortel, des voluptés goûte la douce ivreſſe;
» Cueille la roſe des plaiſirs,
» Et qu'une importune tendreſſe
» N'excite plus tes vains ſoupirs!

» C'eſt ici que règne l'Amour;
» Il a dans ces beaux lieux établi ſon empire;
» C'eſt ici ſon charmant ſéjour :
» Dans ces parfums on le reſpire,
» Il ſe mêle à l'éclat du jour.

» Renonce à l'ingrate beauté
» Dont tu ne peux toucher la froide indifférence;
» Vois le ſort qui t'eſt préſenté,
» Les biens qui ſont en ta puiſſance :
» Et connois la félicité.

Elle ne peut être (s'écrie Mizraïm) qu'auprès d'Amine. Je ne ſaurois donc (répond Zélinde avec colère) obtenir

de toi un ſentiment, un regard? Tu en ſeras puni.

La ſituation change; tout a diſparu. Le jeune homme parcourt un déſert affreux, où l'on n'entend que des hurlemens de bêtes féroces, qui ſemblent demander à déchirer leurs proies. Un ſable aride n'eſt déſaltéré que par les eaux bourbeuſes d'un ruiſſeau qui roule avec un murmure lugubre, dans ſon cours pareſſeux, des exhalaiſons homicides. Mizraïm vint à prononcer le nom d'Amine, & l'écho le lui renvoye avec un accent lamentable: il voit s'entr'ouvrir la terre; il s'en élève un tourbillon de flamme, qu'enveloppe une fumée épaiſſe; un Génie ſe montre ſous la forme la plus hideuſe & un poignard à la main: « Mizraïm, » dit-il, promets, » par les ſermens les plus ſolennels, de » ne plus t'occuper d'Amine, de la re» jeter de ton cœur ou ce fer s'y plonge » tout entier ». Frappe (c'eſt le ſeul mot qu'ait proféré Mizraïm); & auſſitôt le poignard a été enfoncé dans ſon ſein.....

Il eſt ſorti de la mort. Il eſt aſſis ſur

un trône étincelant du feu des pierreries, dans un palais où l'art a déployé toutes ses merveilles. Un peuple immense de courtisans est prosterné devant lui, en redisant sans cesse : *Puissant Mizraïm, règne à jamais sur nous !* Un vieillard s'avance humblement, les deux mains croisées sur sa poitrine : = Seigneur, tu es le roi des rois, le maître de la terre entière, tout le globe est sous ta domination : ce comble des faveurs du destin ne te coûtera qu'un léger sacrifice ; donne-nous ta parole qu'Amine ne sera plus l'objet de tes vœux, que... N'achève pas (dit l'indien en s'élançant du trône), nuls bienfaits du sort à ce prix. Quoi (reprend le vieillard), tu serois assez insensé pour sacrifier l'empire du monde à une femme qui ne sera jamais en ta possession ? — L'idée seule que je lui ferois avec plaisir ce sacrifice, suffiroit pour mon bonheur. = Tu seras le dernier des esclaves. = A l'instant Mizraïm jette les yeux sur lui, & il se surprend chargé de chaînes, dans l'humiliation, sous les pieds d'un insolent despote. = Ou chasse de ton cœur l'image

d'Amine, où vis dans le mépris & dans l'opprobre. = Avoir l'ame remplie d'Amine, & être confondu dans la pouſſière.

Cette réponſe de Mizraïm eſt ſuivie d'une nouvelle épreuve : il eſt dans une île, telle que le pinceau enchanteur de Fénélon nous a offert la demeure brillante de Calypſo ; des nymphes plus belles que le jour naiſſant, viennent former des danſes voluptueuſes autour du jeune homme ; il n'aperçoit que des bocages amoureux, des gazons émaillés des plus belles fleurs, des ruiſſeaux, qui, par leur murmure, appellent ce doux ſommeil, dont la jouiſſance eſt un plaiſir ; il reſpire cette langueur délicieuſe, qui prépare l'ame à l'ivreſſe des ſens : une de ces beautés raviſſantes, qu'on prendroit pour autant de rivales de Flore, approche de Mizraïm une coupe à la main : = Heureux mortel, bois l'oubli d'un objet terreſtre qui refuſera toujours ton hommage ; à ce prix tu t'abreuves à longs traits du nectar de l'immortalité ; une éternelle jeuneſſe ſera ton partage... = Etre immortel & ne

plus désirer de plaire à la belle Amine !

Ces mots n'étoient pas achevés, que cet amant, prodige de constance, avoit renversé la coupe : il s'est réveillé ; il est surpris de retrouver Arimaze à ses côtés. = Jeune homme, ton amour a subi les plus fortes épreuves ; elles me sont connues : c'est moi qui ai produit ces songes successifs, où la sincérité & l'ardeur constante de ta passion se sont dévoilées. Je te rends à ton amour, avec le pouvoir d'emprunter toutes les métamorphoses que tu croiras capables d'émouvoir Amine en ta faveur ; essaye de vaincre sa froideur ; en un mot, tous les moyens te sont accordés. S'il m'étoit permis de faire davantage, d'obtenir de mes secrets magiques qu'elle te payât de retour, tu n'aurois point à désirer ce dernier effet de ma bienveillance : mais mon art est soumis à des bornes ; il n'appartiendroit qu'à Brama de te faire aimer de cette beauté insensible. Profite des dons qui sont en ta puissance.

Mizraïm rêve quelque temps. A quel prestige aura-t-il recours ? Sa première

penſée eſt de garder ſa figure, mais de l'embellir de tous les charmes que ſon imagination a pu créer. Le prodige eſt bientôt opéré. Mizraïm, le plus ſéduiſant des hommes de ſon âge, mais cependant reconnoiſſable, eſt dans l'appartement d'Amine, qui s'amuſoit avec des oiſeaux. Comment a-t-il pénétré juſqu'à ſa demeure, malgré ſon père & ſes autres ſurveillans? Aſſurément, qui poſſédoit les ſecrets de Mizraïm, étoit bien le maître de ſe faciliter cet accès. Il eſt donc aux genoux de ſa maîtreſſe, que cette viſite imprévue a frappée de ſurpriſe, & même d'effroi. = Banniſſez la terreur, adorable Amine; vous devez reconnoître un homme qui ne peut ceſſer de vous idolâtrer; c'eſt l'excès de mon amour qui me ramène à votre vue; dites-moi ſeulement que mon aveu ne vous offenſe point: ſi vous êtes obſtinée à garder le ſilence, refuſerez-vous de lever ſur moi ces yeux où s'ouvre pour moi le ciel même. Quelle impreſſion faiſoient naître ces paroles? Amine continuoit de folâtrer avec ſes oiſeaux:= Eſt-ce que vous ne les trouvez pas char-

mans? Leur plumage eſt admirable! oh! ſi vous entendiez leur chant! il va au cœur... = Il va au cœur, belle & chère indifférente? & les diſcours, les ſermens de l'amant le plus paſſionné ne pourront vous arracher un ſentiment, un regard? = Je vous ai déjà dit que ce nom d'amant.... c'eſt une énigme pour moi, & dont je me ſoucie peu de ſavoir le mot... Vous ne me parlez point de mes oiſeaux? Mizraïm, vous êtes bien cruel! = C'eſt vous qui êtes un monſtre de cruauté, d'ingratitude.... Ah! pardon, pardon, céleſte Amine! mais vous me percez le cœur des traits les plus ſenſibles. — Moi, je ne vous veux point de mal; je ſerois même fâchée qu'on vous en fît. Qu'exigez-vous de plus? = Votre amour. — Je m'obſtine à vous le demander; qu'entendez-vous par ce mot d'amour? = Les ſentimens les plus tendres, tous les tranſports réunis, tels que vous les inſpirez, que je les reſſens, qui me feront mourir, ſi vous perſévérez dans votre odieuſe indifférence. = Je vous ſuis odieuſe? — O ciel! un ſemblable blaſphême ne m'eſt point

échappé.... Ne voilà-t-il pas que vous ne m'écoutez nullement, & que les objets de votre badinage ont toute votre attention ?

Le modèle des amans ne peut parvenir à obtenir de sa maîtresse une seule parole qui flattât du moins son espérance. Il se retire furieux, au désespoir, tandis qu'Amine éclatoit de rire.

Quelle est la situation de Mizraïm rendu à lui-même ? La barbare ! comme elle insulte à ma tendresse ! quel dédain ! Et il me sera impossible d'en triompher ! Oublions-la, oublions-la.... Oublier Amine ! qu'ai-je dit ? cette expression a-t-elle pu sortir de ma bouche ? Essayons tous les moyens que le sage Arimaze m'a confiés : armons la vanité, employons l'éclat ; sur le cœur d'une femme ces deux ressorts ont tant d'empire !

Mizraïm n'est plus occupé qu'à méditer sur l'enchantement qu'il mettra en usage : il est roi, entouré d'une brillante cour ; toute sa personne respire la splendeur suprême ; il joint au charme de la jeunesse & des graces, celui de la majesté :

que de puissans artifices pour s'emparer d'un jeune cœur & le captiver ! Le même art a transporté Amine jusques dans le palais du souverain : il descend vîte de son trône, & court se prosterner devant elle : = Miracle des belles, venez régner ici ; c'est à vous de donner des lois, & au maître de ces lieux de les recevoir : approchez, que je mette mon diadême sur votre front, vous l'embellirez. . . . En effet, Amine est nommée reine d'un pays fécond en merveilles. Le prince reprenant l'entretien : — Daignez m'aimer, & vous posséderez à jamais cet empire : qu'il soit votre éternel partage.... Où sont mes pauvres petits oiseaux ? (s'écrie Amine, qui étoit déjà affligée de ne point les avoir en sa puissance) = Les voici, divine beauté, plus agréables que vous ne les avez encore vus : mais vous ne régnerez point, & l'on vous privera de vos oiseaux, si votre cœur refuse éternellement de s'ouvrir à l'amour. = Toujours de l'amour ! gardez votre sceptre, votre empire, & qu'on me rende mes oiseaux !

La métamorphoſe a donc été infructueuſe, & Amine ſe retrouve dans ſon appartement avec ſes oiſeaux, s'imaginant que ſes ſens ont été le vain jouet des illuſions d'un ſonge.

Le malheureux amant étoit déterminé à tenter tous les efforts pour combattre, pour vaincre une paſſion ſi mal récompenſée. Amine (s'écrie-t-il lorſqu'il ſe voit ſeul) eſt peu touchée des preſtiges de la grandeur ! il faut avoir recours à un autre enchantement, qui approche plus de la ſimplicité ingénue de la jeuneſſe : cet âge aimable eſt fait pour goûter la vérité & la nature... J'imagine avoir ſaiſi.... Allons, hâtons - nous d'employer ce nouvel artifice.

Amine erre dans une prairie enchantée, qui recèle toutes les richeſſes du printemps ; de jeunes agneaux, dont la toiſon étoit d'une blancheur éblouiſſante, y paiſſoient le thym, le ſerpolet ; plus loin, ſur une eſpèce de petit tertre qui ſembloit lui ſervir de trône, la houlette à la main, paroiſſoit dominer un berger : Endymion, Pâris, Adonis, n'avoient

n'avoient jamais offert la réunion de tant de charmes : c'étoit l'Amour même pasteur : on eût dit que tous les lieux d'alentour s'applaudissoient de sa présence, que ses regards faisoient naître les fleurs, que son souffle amoureux appeloit les zéphyrs caressans ; les graces de l'innocente jeunesse brilloient sur son front couronné de diverses guirlandes, entrelacées de myrte. Ce miracle des bergers aperçoit Amine : il prend sa flûte, en joue, & chante alternativement ces couplets :

» Je suis le berger d'amour,
» Je chante l'art d'un cœur tendre.
» Aimez, aimez sans détour,
» Beautés laissez-vous surprendre
» Par le charme qu'en ce jour
» Un dieu vient ici répandre.
» Je suis, &c.

» Retenez bien mes leçons,
» Qu'aimer soit notre science.
» Pour soupirer nous naissons ;

» La mort est l'indifférence ;
» Du doux printemps jouissons,
» Aimons même en espérance.
» Retenez, &c.

» L'amour vous rit en ces lieux,
» C'est le plaisir du bel âge ;
» Brûlez, brûlez de ses feux,
» Qu'aimer soit votre partage !
» Le seul amour rend heureux,
» Qui s'enflamme est le vrai sage.
» L'amour, &c.

» Voyez les agneaux naissans,
» L'amour déjà les inspire,
» Déjà leurs premiers accens
» Ont célébré son empire,
» Et, dans leurs jeux innocens,
» A ces lieux ils semblent dire :
» Voyez, &c.

» Le murmure de ces eaux
» De l'amour est le langage,
» Dans leurs concerts, ces oiseaux
» A l'amour rendent hommage,
» Et ces jeunes arbrisseaux
» Le cachent sous leur feuillage.
» Le murmure, &c.

» C'eſt l'amour qui peint ces fleurs
» Des couleurs les plus brillantes ;
» Il exhale ces odeurs
» Par leur parfum raviſſantes !
» C'eſt lui qui verſe des pleurs
» Sur ces tiges ondoyantes.
» C'eſt l'amour, &c.

» Ces champs, toujours embellis,
» D'amour tiennent leur parure ;
» De ſon careſſant ſouris
» Il entretient leur verdure ;
» Ces bocages rajeunis
» Lui doivent leur beauté pure.
» Ces champs, &c.

» Je ſuis le berger d'amour,
» Je chante l'art d'un cœur tendre :
» Tout vous dit en ce ſéjour,
» Bergère, qu'il faut vous rendre ;
» Payez-nous d'un doux retour,
» Laſſez-vous de vous défendre.
» Je ſuis, &c.

Amine écoutoit ces paroles avec toute la froideur de l'inſenſibilité ; elle

ne paroît guère plus émue lorsque ce charmant berger vient vers elle, & lui présentant sa couronne de fleurs qu'il avoit détachée de son front : = Belle Amine, c'est à vous qu'appartient cet ornement ; régnez ici en maîtresse souveraine ; mes troupeaux désormais obéiront à votre seule voix ; le pasteur lui-même se range sous votre empire : heureux si vous daigniez vous rappeler ses chants ! Qu'il soit l'heureux objet... Je n'achèverai point. Est-ce à un simple berger de prétendre à ce bonheur ? ... il n'est réservé qu'aux dieux. En prononçant ces derniers mots, le berger s'étoit précipité aux genoux de l'indifférente Amine. = Relevez-vous (lui dit-elle avec humeur), cette situation me déplaît. N'allez-vous pas encore me parler d'amour ? Ce langage.... m'ennuie à périr. J'aime assez cette campagne ; elle offre des agrémens variés... — Et vous ne daignez pas jeter un coup-d'œil sur le berger ? = Votre figure.... n'est pas mal, j'en conviendrai..... Si mes petits oiseaux étoient ici, comme ils se plairoient à chanter à l'ombre de ces

bocages ! = Cruelle Amine ! cruelle Amine ! rien ne vous touchera donc ? La grandeur, la nature, l'amour dans toute sa vérité..... = Précisément, c'est ainsi que Mizraïm s'avise de me gronder, mais bien sérieusement. — Et ce Mizraïm n'a que trop de raison.... Comment avec tant d'attraits peut-on être... aussi barbare? ... = Des invectives ! Bon Brama ! est-ce vous qui m'avez conduite en ces lieux ?

Le berger employe inutilement tout ce qu'il imagine de plus capable d'attendrir la belle inhumaine; il est aussi peu écouté que le souverain : on le regardoit, & on ne le regarde plus ; Amine cherchoit même un lieu écarté pour se dérober au berger : = Voilà un singulier rêve que je viens de faire (se dit-elle en se frottant les yeux)? Comment ! le sommeil m'avoit surprise sur ce sopha ! Mes pauvres oiseaux ! Votre maîtresse, en vérité, est bien occupée de vous ! Je n'ai jamais tant rêvé ! Et que signifie, encore une fois, cette multitude de songes... qui n'ont pas le sens commun ?

L'auteur de ces divers enchantemens, déſeſpéré de leur peu de réuſſite, & ne ſachant plus à quelle épreuve ſoumettre l'invincible indifférence d'Amine, court à ſon protecteur Arimaze : = Vous me voyez le plus à plaindre des humains : j'ai épuiſé tous les ſecrets de l'art ſuprême auquel vous m'avez initié : ils n'ont produit aucun effet ; je crois même qu'Amine eſt devenue encore plus inſenſible, & vous n'ignorez pas combien je lui ſuis attaché. Loin de ſe ralentir, ma paſſion prend tous les jours de nouvelles forces. Quoi, mon père, aidé de votre appui, il me ſera impoſſible de vaincre ce cœur rebelle ? Il eſt donc décidé, par je ne ſais quelle fatalité, qu'Amine n'aimera point?

Le vieillard veut conſoler Mizraïm de cette réſiſtance opiniâtre & ſi peu attendue : — Je vous l'avouerai, jeune homme, je ne prétends point vous en impoſer ; mon pouvoir eſt limité : je vous en ai déjà prévenu ; je vous ai fait part du peu de lumières que j'ai puiſées dans une étude conſtante. Il n'eſt point de magie qui diſpoſe du cœur d'une

femme. C'eſt à vous de vous attacher à la découverte de ce qui pourroit triompher des froideurs d'Amine. Je joins à mes connoiſſances celle du *Mandiram* (1) : voici un livre où ſont renfermées les différentes formules de cette prière : par ce moyen vous ferez paſſer votre ame dans l'objet qui plaît davantage à la fille de Nezrem ; peut-être cette nouvelle tentative vous conduira-t-elle au bonheur d'exciter un ſentiment que vous n'avez pu encore inſpirer.

Le jeune homme, après s'être répandu en expreſſions de reconnoiſſance, a quitté le ſage vieillard, & eſt revenu chez lui ſe livrer à une profonde médi-

(1) Formule de prière, au moyen de laquelle l'ame quitte le corps & paſſe à ſon gré dans un autre. *Moncrif* a compoſé ſur ce ſujet une jolie fiction, intitulée *les Ames rivales*. Ces ingénieuſes rêveries tiennent au ſyſtême de la métempſycoſe, qui, de tout temps, a trouvé créance dans l'eſprit de ces peuples, & qu'ils ont confondue avec l'*immortalité de l'ame*, un des principes admirables de notre religion.

tation : — Il ne me reſte plus (dit-il) guère de reſſorts à faire mouvoir ; voyons ſi le mandiram me ſera plus favorable que toutes les métamorphoſes employées juſqu'à ce moment.... Amine aime les oiſeaux.... J'ai ſaiſi le ſecret de ſon cœur ! la victoire eſt à moi.

Un oiſeau, plus beau que ce phénix, unique en ſon eſpèce, eſt entré ſubitement dans la retraite d'Amine ; toutes les couleurs étonnantes de l'arc-en-ciel enrichiſſoient ſon plumage, & le perroquet des jardins d'Armide ne parloit pas avec plus de facilité & de grace.-- *Belle Amine ! belle Amine* ! — Ce ſont les premiers mots ſortis du goſier de l'oiſeau enchanté. — De quelle ſurpriſe eſt frappé le fidèle & merveilleux amant ! Un oiſeau ! (s'écrie la jeune perſonne) Oh ! je n'aime plus les oiſeaux ; j'ai donné la liberté aux miens : ils commençoient à m'ennuyer. Eh ! qui peut donc vous plaire (interrompt l'ame de Mizraïm, cachée ſous une enveloppe ſi étrangère à ſa nature) ? = Bel oiſeau, ton plumage eſt admirable ; tu parles comme un livre ; mais tu reprendras vîte

le chemin des airs, &.... tu me laisseras. Je te le dis, je suis excédée des oiseaux... Allons, envole toi....& le plutôt possible : il s'élève d'une aîle languissante, en roucoulant comme une tourterelle plaintive, & il a enfin disparu.

N'est-ce pas un vrai génie infernal (s'écrie Mizraïm déplumé) qui me joue de ces tours sanglans ? Cette femme, qui étoit folle des oiseaux.... & aujourd'hui elle est prête à les haïr. . . De par Brama, mon ame prendra tant de formes, empruntera tant de métamorphoses, qu'à la fin je parviendrai à découvrir ce qui peut l'affecter agréablement. Le véritable amour ne sait point se rebuter.

Le jeune homme tient parole. Son ame ne quittoit pas d'une minute son insensible maîtresse. Cette ame, si pleine d'amour, étoit dans tout ce qui approchoit Amine, ou s'offroit à ses yeux. Inutile persévérance : elle n'en étoit pas moins ennemie du plus foible sentiment ; elle poussoit même sa nonchalante inertie jusqu'à ne rien préférer. Quelquefois l'ame, furieuse de cette froideur, n'avoit

pas la force de se refuser à la plainte, & Amine s'étonnoit d'entendre des murmures! elle cherchoit en vain à s'éclairer sur la voix qui les formoit.

Dans un accès de désespoir, l'ame s'en va retrouver le corps de Mizraïm, qu'une solitude ignorée déroboit à tous les regards, & garantissoit de tous les inconvéniens. C'en est fait, il a renoncé pour jamais, pour jamais, à cette odieuse beauté; il ne la verra plus, il l'oubliera, ou plutôt il parviendra à ne la plus aimer. Que dis-je? il lui fera sentir des effets de sa haîne. Qu'on observe bien que nous représentons le personnage d'un amant, que nous lui prêtons exactement son langage: & qui ne sait que ce langage n'est pas celui de la vérité? Mizraïm en est un exemple frappant; il s'étoit donné la peine d'édifier une foule de projets, qui sont bientôt détruits. Plus amoureux qu'il ne l'a encore été, son ame est retournée dans les chaînes de la belle Amine. Le voilà donc au guet des moindres mouvemens de celle qu'il brûle d'unir, & de confondre avec la sienne. Il ne lui

échappera point un soupir (se dit-il en secret) que je ne le saisisse au passage: nous verrons si elle aura toujours un cœur de glace, de rocher.

La jeune Amine avoit devancé le lever de l'aurore; elle parcouroit ses jardins, elle fouloit à ses pieds des gazons couronnés d'une éternelle verdure: elle aperçoit un bosquet émaillé des plus belles roses qu'ait produites le *Gulistan*: elle s'arrête, regarde ces roses, fait quelques pas pour se retirer, & revient encore attacher de nouveaux regards sur ces fleurs qui se préparoient à recevoir les perles bienfaisantes de la rosée. Ce spectacle a quelque chose de flatteur pour Amine. L'ame de Mizraïm ne laisse pas échapper cette heureuse impression: ces objets, qui d'abord n'ont intéressé que la simple curiosité, deviennent plus beaux, prennent un carmin plus vif, une pudeur plus séduisante; leur sein vermeil s'entr'ouvre, & semble demander que l'aurore se montre à la terre: leurs épines paroissent peu faites pour blesser. Tout charme dans ces reines des fleurs; Amine porte la main vers

elles, en choisit une, qu'elle préfère: celle ci (dit la jeune beauté) me servira de parure, & elle la pose avec vivacité sur sa poitrine: ensuite avec un soupir: = Comme elle est belle! quel parfum elle exhale! elle rougit! elle s'embellit toujours davantage à ma vue! Fleur charmante! vous brillerez sur mon sein..... Quelles sensations délicieuses vous y répandez! Je respire une volupté.... qui jusqu'ici m'a été inconnue... Je ne suis plus la même! Un sentiment inexprimable s'est élevé... vient remplir mon ame... Ah!.... feroit-ce là ce qu'on appelle de l'amour? — En doutez-vous, adorable Amine (s'écrie Mizraïm s'offrant tout à coup à ses regards)? c'est mon ame avec tous ses transports qui respiroit dans ces roses. Vous vous êtes enivrée du charme de ma tendresse; qu'il passe, qu'il se fixe dans tous vos sens ce charme divin! qu'il fasse mon bonheur & le vôtre! = Amine, arrêtant ses yeux, chargés d'une douce langueur, sur son amant: = Je le vois bien, Mizraïm ... il faut vous céder & aimer!

Amine aima en effet; Mizraïm lui

fut uni par des nœuds éternels : Brama, aux pieds de ſes autels, reçut leurs ſermens, &, d'heureux amans, ils devinrent encore plus heureux époux. Jeunes beautés (ajoute l'Auteur indien) méfiez-vous des roſes.

» Sous les plus belles fleurs le piége ainſi s'ap-
» prête ;
» Leur épine eſt bien foible auprès de leur
» beauté ;
» Leur parfum, de l'amour eſt le ſouffle en-
» chanté ;
» Elles portent au cœur plus encor qu'à la tête.

LE SONGE
OU
LE COQ,
DIALOGUE DE LUCIEN.

INTRODUCTION.

Nous avons déjà inſéré dans la claſſe des romans étrangers Jupiter le Tragique, dialogue de Lucien ; nous croyons ne pas déplaire à nos lecteurs, en leur offrant au jourd'hui un de ſes dialogues les plus piquans, & qui, faiſant uſage du merveilleux, appartient plus particulièrement à notre plan. Dans le dialogue du coq, dont nous donnons aujourd'hui la traduction, Lucien, à la faveur du ſyſtême de la métempſycoſe, préſente une philoſophie utile & gaie ; ſon objet eſt de prouver ce que dit la Fontaine,

Ni l'or ni les grandeurs ne nous rendent heureux.

Mais un traité en forme eût été ennuyeux & rebutant. Il a choisi la forme dramatique, comme plus propre à frapper vivement ses lecteurs. Les interlocuteurs sont un coq, dont l'ame a déjà animé plusieurs corps, & un pauvre savetier, nommé Micylle, qui voit avec envie la magnificence & le luxe des riches. Le coq le réveille au milieu d'un songe qui flatte ses plus chers désirs. Micylle s'emporte. L'oiseau parle & jette son maître dans la dernière surprise. Le savetier se rassure bientôt, & la conversation s'engage. Nous ne voulons pas prévenir le jugement du lecteur; mais on sent tout ce qu'un pareil cadre doit fournir à l'imagination vive & enjouée de Lucien.

Ceux qui voudront connoître plus particulièrement ce philosophe, peuvent consulter la notice qui précède Jupiter le Tragique, dans le 1er volume de janvier 178 ; on y parle aussi de son traducteur d'Ablancourt, & sa traduction y est justement appréciée; nous nous conten-

terons de remarquer qu'en le lisant on n'a aucune idée de la finesse & du véritable caractère de Lucien, qu'il le mutile impitoyablement, & que, sous prétexte de l'habiller à la françoise, il lui prête souvent ses propres idées.

MICYLLE, *savetier*, LE COQ, SIMON.

MICYLLE.

Que Jupiter t'écrase, coq maudit, envieux animal, dont les cris aigus & perçans viennent de m'arracher du sein de l'opulence, de troubler le plus agréable des songes, & m'enlever tout mon bonheur! Quoi! même pendant la nuit, ne pourrai-je me dérober à la cruelle pauvreté, encore plus insupportable que toi? Cependant un calme profond règne autour de ma cabane; je ne sens pas ce froid piquant qui précède l'aurore, avant-coureur certain du jour qui va naître, & si j'en juge par ces

indices, il n'eſt pas encore minuit; & cet oiſeau de malheur, auſſi éveillé que s'il gardoit la toiſon d'or, vient déjà me rompre la tête: mais tu ne le porteras pas loin, &, dès qu'il ſera jour, je te vais tordre le cou; tu viendras enſuite interrompre mon ſommeil.

LE COQ.

Mon maître, je croyois te faire plaiſir en prévenant le jour, autant qu'il me ſeroit poſſible, afin qu'en devançant l'aurore tu puſſes achever une bonne partie de ta beſogne; car lorſqu'avant le lever du ſoleil tu n'aurois fait que remonter un ſoulier, ce ſeroit autant d'avance ſur ta journée; mais puiſqu'il t'eſt plus agréable de dormir, une autre fois je me tairai, & je ſerai plus muet qu'un poiſſon. Prends garde ſeulement de n'être riche qu'en ſonge & de mourir de faim à ton réveil.

MICYLLE.

Jupiter! Hercule ſauveur! ô pro-

dige ! mon coq parle comme un homme !

LE COQ.

Et qu'y-a-t-il donc là de si étonnant ?

MICYLLE.

De si étonnant ! grands Dieux ! détournez l'effet d'un pareil présage !

LE COQ.

On voit bien que tu n'es qu'un ignorant, & que tu n'as jamais lu les poëmes d'Homère. Tu y aurois vu (1) Xanthe, un des chevaux d'Achille, suspendre ses henniſſemens, parler au milieu des combats, non pas en prose, comme moi, mais déclamer des vers entiers, & prophétiser l'avenir ; son maître n'y trouva rien de surprenant ni de funeste, & n'invoqua pas, comme toi, Hercule libérateur. Et que dirois-tu donc, si tu avois entendu parler le navire (2) Argo, & les chênes de Dodone, qui jadis rendoient des ora-

cles ; ſi tu avois vu (3) marcher des peaux de bêtes, & mugir leurs chairs embrochées & à demi-rôties ? Pour moi, qui ſuis favori de Mercure, le plus beau & le plus grand parleur de tous les Dieux, & commenſal de gens de ton eſpèce, il ne m'a pas dû être bien difficile d'apprendre à parler comme les hommes; mais ſi tu veux me garder un ſecret inviolable, je veux bien te dire la véritable cauſe de cette conformité de ma voix avec la tienne.

MICYLLE.

Mais n'eſt-ce pas un autre ſonge que d'entendre un coq me parler ainſi ? Au nom de Mercure, dis-moi la véritable cauſe de ta voix. Quant au ſecret que tu me demandes, ſois tranquille. Quel eſt l'homme qui me croiroit, ſi je lui diſois qu'un coq m'a parlé ?

LE COQ.

Eh bien, Micylle, écoute-moi donc : tu vas entendre quelque choſe de bien

incroyable. Celui que tu vois sous la forme d'un coq, étoit naguère un homme.

MICYLLE.

J'ai bien entendu dire que Mars avoit jadis pour confident un beau jeune homme, qu'il mettoit de toutes ses parties, & que ce Dieu, allant à un rendez-vous que Vénus lui avoit donné, l'avoit amené avec lui; comme il craignoit sur-tout le Soleil, qui de son char pouvoit apercevoir tout le mystère & en avertir Vulcain; il le mettoit en sentinelle à la porte, pour l'éveiller au point du jour; malheureusement le jeune homme s'endormit & se laissa surprendre par le Soleil, qui s'arrêta sur le lit où Mars & Vénus dormoient tranquillement, dans l'assurance que l'on veilloit pour eux. Vulcain, instruit de l'aventure, enveloppa les deux amans dans des filets inextricables, qu'il préparoit depuis long-temps pour les surprendre. Dès que Mars se vit libre, indigné contre son favori, il le changea en coq, & cet oiseau porte encore sur la tête,

la crête du casque qu'il avoit alors. Depuis ce temps, ses descendans, pour réparer leur honneur, annoncent par leurs cris le lever du soleil, lorsqu'il n'en est plus besoin.

LE COQ.

Je sais cette fable tout comme toi; mais mon changement a bien une autre cause, & c'est depuis peu que je suis devenu coq.

MICYLLE.

Une autre cause? Voilà sur-tout ce que je voudrois savoir.

LE COQ.

Tu connois Pythagore (4)?

MICYLLE.

Qui? ce charlatan, ce vain personnage qui défendoit la viande & les féves, ce mets exquis à mon goût, & si facile à se procurer?

LE COQ.

Tu sais encore qu'avant d'être Pythagore, il étoit Euphorbe (5).

MICYLLE.

Oui, on dit que c'étoit un artisan de prestiges, un grand faiseur de miracles.

LE COQ.

Eh bien, ce Pythagore, c'est moi-même: ainsi, mon cher, cesse de m'insulter, & cela, sans me connoître.

MICYLLE.

Oh! pour le coup, voici quelque chose de plus prodigieux, un coq philosophe! En ce cas, dis-moi, fils de Mnésarque, comment d'homme tu es devenu oiseau, & de (6) Samien, habitant (7) de Tanagre; car ce n'est ni vraisemblable, ni facile à croire. D'ailleurs j'ai remarqué en toi deux choses absolument étrangères à Pytha-

gore : la première, c'eſt que tu es un cauſeur, & ce philoſophe faiſoit garder à ſes diſciples un ſilence de cinq ans ; la ſeconde, qui eſt abſolument contraire à ſa doctrine, c'eſt que n'ayant rien hier à te donner, & t'ayant apporté des féves, tu t'es jeté deſſus avec avidité. Il faut donc ou que tu m'ayes menti, ou, ſi tu es Pythagore, que tu ayes enfreint tes propres lois, & peut-être même as tu mangé la tête de ton père, & partant commis un parricide.

LE COQ.

Tu ne ſais pas ce qui convient à chaque état. Alors j'étois philoſophe, & comme tel je ne mangeois pas de féves ; aujourd'hui je ſuis oiſeau, & j'en mange, parce que cette nourriture ne nous eſt pas défendue ; mais ſi cela te fait plaiſir, apprends comment de Pythagore je ſuis devenu ce que tu vois, dans combien d'états j'ai paſſé, & quel fruit j'ai retiré de toutes mes métamorphoſes.

MICYLLE.

Parle : nul récit ne peut m'être plus

agréable ; & si l'on me donnoit le choix de t'entendre ou de voir encore le songe délicieux que tes cris ont troublé, je ne sais pour lequel je me déciderois, tant je suis persuadé que ton histoire ne le cède en rien aux visions les plus ravissantes, & j'en fais autant de cas que du plus beau rêve.

LE COQ.

Quoi, ce songe t'occupe encore ? Tu conserves un vain souvenir, & ton imagination abusée poursuit un bonheur chimérique, qui s'est évanoui comme une ombre légère !

MICYLLE.

Non, jamais, je te le proteste, jamais je ne l'oublierai : en me quittant, il m'a laissé tant de miel sur les yeux, que je puis à peine entr'ou-vrir mes paupières collées & rappelées au sommeil, & une douce mélodie charme encore mes oreilles.

LE COQ.

Certes, il faut qu'il ait laissé de vives traces

traces dans ton imagination, ſi, aîlé, comme les poëtes le repréſentent, & s'envolant avec le ſommeil, il en franchit les bornes, frappe encore tes yeux, & te fait ſentir le même raviſſement. Les regrets qu'il te cauſe, m'inſpirent une vive curioſité de le connoître.

MICYLLE.

Me voici prêt à t'en faire le récit; car rien n'eſt plus doux pour moi que de me le rappeler & de m'en entretenir; mais toi, Pythagore, quand m'apprendras-tu l'hiſtoire de tes métamorphoſes?

LE COQ.

Quand tu auras fini ton rêve, & que tu auras exprimé le miel de tes paupières. Commence donc au plutôt; que je voye s'il eſt ſorti par les portes d'ivoire ou par celles de cornes (8).

MICYLLE.

Ni par l'une ni par l'autre.

LE COQ.

Cependant Homère ne parle que de ces deux-là.

MICYLLE.

C'eſt un rêveur qui n'y connoiſſoit rien. Peut-être eſt-ce par ces portes que ſortent les ſonges pauvres, comme il en voyoit, du moins autant qu'un aveugle en pouvoit voir ; mais le mien eſt ſorti par des portes d'or : il étoit d'or lui-même, couvert d'or, chargé d'or.

LE COQ.

Nouveau Midas, ceſſe donc de parler d'or: tu nous en apportes des mines entières, & ton ſonge a bien l'air de n'être que l'effet des déſirs ardens qui t'agitent pendant le jour.

MICYLLE.

J'en ai tant vu, ô Pythagore, de ſi pur, d'un éclat ſi éblouiſſant..... Rappelle-moi ce que (9) Pindare dit à l'honneur d'abord de l'eau, puis de l'or, au commencement de ſa plus belle ode.

LE COQ.

L'eau ſans doute eſt le premier des élémens. L'or brille entre les ſuperbes richeſſes, comme une flamme éclatante dans les ombres de la nuit.

MICYLLE.

Par Jupiter, c'eſt cela même. On diroit que Pindare a eu mon ſonge, à l'entendre célébrer l'or avec tant d'enthouſiaſme; mais écoute, ô le plus ſage des coqs, je vais t'en faire le récit. Tu ſais qu'hier je ne mangeai pas chez moi: Eucrate, ce riche fameux, m'avoit rencontré ſur la place publique, & m'avoit dit de venir chez lui à l'heure du repas, après avoir pris le bain.

LE COQ.

Si je le ſais? n'ai-je pas paſſé toute la journée ſans manger, à l'exception de quatre ou cinq féves que tu m'as apportées le ſoir, après t'être copieuſement arroſé? Repas bien maigre pour un athlète comme moi, qui jadis ai fait merveille aux jeux olympiques!

MICYLLE.

Après t'avoir donné ces féves à mon retour, je ne tardai pas à m'endormir, &, comme le dit Homère:

Pendant cette nuit fortunée
Un ſonge tout divin s'eſt offert à mes yeux.

LE COQ.

Raconte-moi d'abord ce qui s'eſt paſſé chez Eucrate, & fais-moi la deſcription du banquet : ce ſera le moyen de ſouper encore une fois en idée, & de ruminer, pour ainſi dire, ton repas.

MICYLLE.

Je craignois de t'ennuyer par ces détails ; mais, puiſque tu le déſires, je vais ſatisfaire ta curioſité. Juſqu'ici je n'avois de ma vie mangé chez un riche ; hier ma bonne fortune me fait rencontrer Eucrate : je le ſalue reſpectueuſement & je me retire, pour ne pas le faire rougir en paroiſſant auprès de lui en ſi pauvre équipage : « Micylle, me » dit-il, je célèbre aujourd'hui la naiſ» ſance de ma fille, & je donne un grand » repas, où j'ai invité beaucoup d'amis ; » mais comme il y en a un malade, « viens à ſa place, à moins qu'il ne me » mande qu'il ſe rendra à mon invita» tion : car il eſt encore indécis ». A ces mots, je lui fais une profonde révérence, & je le quitte, en priant tous les Dieux d'envoyer la fièvre, la pleuréſie, ou la

goutte au malade dont je devois occuper la place à table. Le temps qui s'écoula avant le bain, me parut un siècle, & j'avois sans cesse les yeux sur le cadran, pour voir si l'aiguille en marquoit l'heure : elle sonne enfin, & je sors précipitamment de chez moi, bien proprement habillé ; car j'avois retourné mon manteau du côté le moins sale. A la porte, je trouve beaucoup de convives, &, entre autres, le malade que je devois doubler à table, porté dans une litière par quatre hommes. C'étoit un de ces philosophes qui enseignent aux enfans milles niaiseries de collége, vieux pédant à la barbe sale & touffue ; il avoit en effet l'air fort infirme, âgé d'environ soixante ans, pâle & défait : il étoit hydropique, asthmatique, travaillé de la toux, & crachoit avec effort. Le médecin de la maison, Archibias, le gronde d'être venu en cet état ; on ne doit jamais, répond-il, « manquer à » son devoir, sur-tout un philosophe, » eût-il toutes les maladies imaginables. » Eucrate auroit pu imputer mon refus » à mépris. Point du tout, lui dis-je,

» il te ſauroit un gré infini d'avoir » mieux aimé rendre l'ame chez toi, » que de venir la cracher ici avec ta » pituite ». L'orgueilleux perſonnage fit ſemblant de ne m'avoir pas entendu. Eucrate paroît, au ſortir du bain, & adreſſant la parole à Teſmopolis, c'étoit le nom du philoſophe : « Maître, lui dit-il, » c'eſt bien fait à vous d'être venu ; ce- » pendant votre abſence ne vous auroit » rien fait perdre : car je vous aurois » envoyé de chaque plat ». En achevant ces mots, il entre & donne la main au philoſophe, qui s'appuyoit ſur deux domeſtiques. Pour moi, je me diſpoſois à me retirer. Eucrate ſe retourne, paroît balancer quelque temps ; mais enfin me voyant tout triſte : « Entre, Micylle, » me dit il, tu ſouperas avec nous ; » mon fils mangera avec ſa mère dans » l'appartement des femmes, & tu vas » prendre ſa place ». J'entrai donc, après avoir été bien prêt de voir mon avidité fruſtrée, comme un loup qui manque ſa proie, & tout confus de faire lever ſiége au fils de la maiſon. Quand il fut temps de ſe mettre à table, quatre ou

cinq valets des plus robuſtes ſoulèvent non ſans difficulté, Theſmopolis, pour le placer ſur ſon lit, & entaſſent de couſſins autour de lui pour le ſoutenir & l'empêcher de tomber ; enſuite on me fait prendre place à côté de lui, parce que perſonne ne vouloit y être. On ſert dans de la vaiſſelle d'or & d'argent un repas ſomptueux & magnifique ; coupes d'or, eſclaves d'une rare beauté, muſiciens, bouffons, rien ne manquoit à nos plaiſirs, & mon bonheur eût été parfait, ſans le voiſinage de Theſmopolis, qui me rompoit la tête de ſes diſſertations ſur la vertu : il m'apprenoit que deux négations valent une affirmation, que, quand il eſt jour, il n'eſt pas nuit, & m'étourdiſſoit de mille autres rêveries philoſophiques, dont je me ſerois bien paſſé ; enfin il m'empêchoit d'entendre le ſon des inſtrumens & la voix des chanteurs. Voilà quel fut le feſtin.

LE COQ.

Triſte feſtin, où tu avois le malheur d'être placé à côté de ce vieux radoteur !

MICYLLE.

Maintenant voici mon ſonge. Il me ſembloit qu'Eucrate étoit ſur le point de mourir ſans enfans, qu'il me faiſoit appeler, m'inſtituoit ſon héritier, & ne tardoit pas à ſe faire enterrer. Alors entrant en poſſeſſion de ſes biens, je trouvois des ſources inépuiſables d'or & d'argent, dont je rempliſſois de grands vaſes. Enfin meubles, habits, tables, coupes, domeſtiques, tout étoit à moi. Mollement étendu dans un char attelé de chevaux blancs, je fixois tous les regards & j'excitois l'envie; pluſieurs précédoient & ſuivoient ma voiture; d'autres m'accompagnoient à cheval. Enſuite, vêtu des habits d'Eucrate & les doigts couverts de bagues, j'ordonnois les apprêts d'un magnifique feſtin, pour traiter mes amis qui arrivoient en foule. On avoit déjà ſervi & l'on vidoit force razades. Tandis que je portois des ſantés, dans des coupes d'or, à chacun des convives, & qu'on apportoit le deſſert, tu es venu fort mal à propos troubler le repas par tes cris perçans, renverſer les tables, & diſſiper

mes richeſſes, que le vent a fait envoler. Après cela, ai-je eu tort, à ton avis, d'être en colère contre un maudit criailleur qui m'a fait perdre un ſonge que je voudrois encore avoir trois nuits de ſuite ?

LE COQ.

Quoi, Micylle, la ſoif de l'or eſt-elle aſſez violente chez toi pour te faire vouer à ce métal une admiration excluſive, & crois-tu que la poſſeſſion des richeſſes rende l'homme heureux ?

MICYLLE.

Oui, ſans doute, & je ne ſuis pas le ſeul. Tu l'as cru toi-même lorſque tu étois Euphorbe (10) ; ſans cela, aurois-tu porté des cheveux attachés avec des treſſes d'or, en partant pour la guerre, où l'on a moins beſoin d'or que de fer, & devois-tu aller au combat avec toute cette magnificence ? Auſſi Homère a-t-il comparé ta chevelure à celle des Graces, parce que l'éclat de ce métal en relevoit l'agrément & la beauté. Après tout, il étoit bien pardonnable

au fils de Panthée d'en faire un tel cas, puisque le père des Dieux & des hommes, le fils de Saturne & de Rhée, le grand Jupiter, épris de la princesse d'Argos, ne crut pouvoir paroître plus aimable à ses yeux que sous cette métamorphose, & ne trouva rien de plus propre à corrompre les gardes de Danaé : tu sais que sous la forme d'une pluie d'or il pénétra dans son appartement, & fut heureux. Combien d'avantages l'or ne procure-t-il pas à ceux qui le possèdent! Il leur donne la beauté, la force, & la sagesse, les couvre de gloire, les rend estimables, & des gens les plus vils & les plus obscurs, il en fait des mortels illustres & révérés. Tu connois mon voisin Simon, naguère savetier comme moi, que je régalai aux dernières saturnales d'un plat de tripes & de légumes?

LE COQ.

Qui? ce petit vilain camus qui vous emporta sous son manteau une écuelle de terre, la seule que nous eussions?

MICYLLE.

Lui-même, & l'infame a juré ſes grands Dieux qu'il ne l'avoit pas priſe ; mais auſſi pourquoi n'as-tu pas dénoncé le voleur?

LE COQ.

Je t'en ai averti par mes cris, ſeul moyen de m'exprimer que j'euſſe alors ; mais Simon ; tu m'en allois parler ?

MICYLLE.

Il avoit un couſin fort riche, nommé Drimyle, qui, de ſon vivant, ne lui avoit pas donné une obole, puiſqu'il ne touchoit pas lui-même à ſes tréſors ; ce couſin, en mourant, l'a fait ſon héritier, & ce Simon, couvert de haillons, ce Simon qui léchoit les plats, maintenant eſt un grand ſeigneur, ne va plus qu'à cheval, porte des habits de poupre, a un nombreux domeſtique, des équipages, des coupes d'or, des tables à pieds d'ivoire ; tout le monde le ſalue reſpectueuſement ; pour lui, il ne daigne pas me regarder. L'autre jour, comme il venoit de mon côté, je lui

dis : Bon jour, Simon. Indigné de mon audace : « Dites donc à ce gueux de ne » pas estropier mon nom. Je me nomme » Simonide & non pas Simon. Ce qu'il » y a de plus étonnant, il est chéri » des femmes, & Monsieur fait le dédai- » gneux avec elles; celles qu'il a la bonté » de favoriser, s'estiment fort heureuses, » & celles qu'il rejette parlent de se » donner la mort. » Tu vois quelles singulières propriétés sont attachées à l'or; comme la ceinture de Vénus, il embellit les gens les plus difformes & les rend aimables. Ecoute les poëtes (11).

Bien précieux, or chéri des mortels.

Et encore :

L'or a sur les humains un souverain empire.

Mais qu'as-tu donc à rire ?

LE COQ.

Je ris de ton ignorance, & de l'erreur qui t'est commune avec la multitude, au sujet des riches : apprends qu'ils sont mille fois plus malheureux que toi. Tantôt riche, tantôt pauvre, j'ai passé par toutes les conditions de la vie ; ainsi

tu peux m'en croire sur ma parole ; mais je vais t'en faire un récit détaillé.

MICYLLE.

Oui, car il est temps que tu me racontes tes transmutations & tes aventures dans chaque état.

LE COQ.

Eh bien, écoute; mais avant d'entrer dans ces détails, sache que je n'ai vu personne plus heureux que toi.

MICYLLE.

Que moi ? Puissent les Dieux t'envoyer une pareille félicité, mauvais plaisant ! Mais dis-moi, en commençant par Euphorbe, comment ton ame a passé dans le corps de Pythagore, & toutes tes transmigrations successives, avant d'être coq. Il est probable que tu en as bien vu, bien souffert dans tant de métempsycoses.

LE COQ.

Il seroit trop long de dire comment nos ames, rayons détachés du soleil,

ſont venues ſur la terre animer un corps mortel, pour expier je ne ſais quel crime; d'ailleurs il n'eſt permis ni à moi de le révéler, ni à toi de l'entendre; mais depuis que je fus Euphorbe...

MICYLLE.

Avant d'aller plus loin, dis-moi, honneur des coqs, ce que j'étois d'abord, & ſi j'ai changé de corps comme toi.

LE COQ.

Oui, ſans doute.

MICYLLE.

Qu'étois-je donc ? Je ſerois bien curieux de le ſavoir.

LE COQ.

Une de ces fourmis des Indes qui vivent d'or (12).

MICYLLE.

Malheureux ! après m'en être nourri, que n'ai-je eu l'eſprit d'en garder quelque parcelle ! Mais que dois-je être enſuite ? Sans doute tu ne l'ignores pas. Si tu m'annonces quelque bonne fortune,

je vais me pendre au soliveau sur lequel tu es perché.

LE COQ.

Tu ne peux le savoir ; mais, pour en revenir à mon histoire, lorsque je fus Euphorbe, je combattis au siége de Troye, & tué par Ménelas, dans la suite des temps, je devins Pythagore. Dans cet intervalle, mon ame fut errante & sans corps, jusqu'à ce qu'il plût à Mnésarque de m'en faire un.

MICYLLE.

Quoi ! sans boire ni manger ?

LE COQ.

Sans doute, ces besoins ne conviennent qu'au corps.

MICYLLE.

Raconte-moi d'abord ce qui se passa au siége de Troye. Le récit d'Homère est-il digne de foi ?

LE COQ.

Comment auroit-il pu être instruit à ce sujet, lui qui, du temps de ces évé-

nemens, étoit chameau dans la Bactriane; mais ce qui t'étonnera, c'eſt qu'Ajax n'étoit pas ſi grand, ni Hélène ſi belle qu'on le croit; lorſque je la vis, c'étoit une femme, qu'à ſa blancheur & à ſon cou alongé on reconnoiſſoit pour la fille d'un cygne, du reſte accablée d'années, & auſſi vieille qu'Hécube; car Théſée, qui la ravit le premier, vivoit du temps de la priſe de Troye par Hercule, que Panthée, mon père, me diſoit avoir vu dans ſa première jeuneſſe.

MICYLLE.

Et Achille étoit-il auſſi ſupérieur aux autres guerriers qu'on nous le dit, ou bien eſt-ce encore une autre fable d'Homère?

LE COQ.

Je ne me ſuis jamais meſuré avec lui, & je ne puis t'apprendre avec beaucoup d'exactitude ce qui concerne les Grecs, puiſque j'étois dans le parti ennemi: ce qu'il y a de sûr, c'eſt que, d'un coup de lance, je fis ſans peine mordre la pouſſière à Patrocle, ſon ami.

MICYLLE.

Oui, & Ménélas, à ſon tour, te dépêcha encore plus vîte. Mais laiſſons cela, & dis-moi ce que tu étois quand ton ame animoit Pythagore.

LE COQ.

A te dire le vrai, en général, je n'étois qu'un ſophiſte : d'ailleurs aſſez inſtruit, & verſé dans les plus plus belles connoiſſances. Je voyageai en Egypte, pour y voir les ſages du pays, & puiſer dans leurs entretiens les principes de la ſageſſe ; admis dans le ſanctuaire, j'y pris lecture des livres (13) d'Orus & d'Iſis, & de là, paſſant en Italie, je me fis tellement admirer des Grecs de ces contrées, qu'ils me révérèrent comme un dieu.

MICYLLE.

J'ai ſu tout cela. J'ai appris encore comment tu leur avois fait accroire que tu étois reſſuſcité & que tu avois une cuiſſe d'or ; mais, dis-moi, qui t'avoit mis en tête d'interdire, par une loi expreſſe, les viandes & les féves ?

LE COQ.

Micylle, ne me fais pas une pareille queſtion.

MICYLLE.

Pourquoi donc ?

LE COQ.

C'eſt que je rougirois de t'en dire la véritable raiſon.

MICYLLE.

Dois-tu craindre de le dire à ton ami, à ton commenſal ? car je n'oſe plus dire à ton maître.

LE COQ.

Mon motif n'avoit rien de ſage ni de raiſonnable ; mais je voyois qu'en preſcrivant aux hommes des pratiques uſitées, & ne me diſtinguant pas des autres philoſophes, je n'exciterois pas l'admiration, & que le moyen de leur paroître un homme extraordinaire, étoit de leur propoſer des choſes qui le fuſſent. Je réſolus donc d'introduire une nouvelle doctrine, & de la propoſer énigmatiquement, afin que, ſe livrant aux

conjectures, ils eussent pour mes préceptes le respect religieux que l'on a pour la sainte obscurité des oracles.

MICYLLE.

A ce que je vois, tu ne t'es pas mal moqué des Crotoniates, des Métapontins, des Tarentins, & de cette foule de muets qui baisent avec une pieuse imbécillité jusqu'à la trace de tes pas. Mais au sortir du corps de Pytagore, dans quel étui passas-tu ?

LE COQ.

Dans celui d'Aspasie, cette fameuse courtisane de Milet (14).

MICYLLE.

Quel étrange discours ! Quoi, maître coq, tu as été poule ! quoi, Pythagore a été femme ! Pythagore a accordé ses faveurs (15) à Périclès ! il en a eu des enfans ! il s'est fardé & paré, pour faire tomber les hommes dans ses filets !

LE COQ.

Il est vrai ; mais je ne suis pas le seul (16). Cénée, Tirésias, l'ont été

avant moi ; ainſi, tu ne peux me dire d'injures qui ne retombent ſur eux.

MICYLLE.

Quelle eſt en amour la condition la plus heureuſe ? Celle de l'homme ou de la femme ?

LE COQ.

Prends garde à la queſtion que tu me fais : tu ſais ce qu'il en a coûté à Tirésias pour y avoir répondu.

MICYLLE.

Je me paſſerai bien de ta réponſe. Euripide nous l'apprend aſſez, quand il dit qu'il aimeroit mieux ſe trouver dans trois combats, que d'éprouver une ſeule fois les douleurs de l'enfantement.

LE COQ.

Eh bien, je t'annonce que tu les éprouveras dans peu ; car tu dois devenir femme, & plus d'une fois dans cette longue révolution de ſiècles.

MICYLLE.

Tais-toi, oiſeau de malheur. Après

avoir été Aſpaſie, que devins-tu ? Homme ou femme ?

LE COQ.

Cratès le Cynique (17).

MICYLLE.

Grands Dieux ! quel changement ! De courtiſane, philoſophe ! Et après ?

LE COQ.

Roi, pauvre, ſatrape, cheval, geai, grenouille, & mille autres perſonnages, dont le détail ſeroit infini. Enfin j'ai été coq, & ſouvent.... Cet état me plaît aſſez ; & après avoir ſervi des rois, des pauvres, des riches, je ſuis enfin devenu ton commenſal, & je m'amuſe toute la journée de tes lamentations ſur la pauvreté, & de ton admiration pour les riches ; elle ceſſeroit bientôt, cette admiration inſenſée, ſi tu ſavois à combien de maux ils ſont en proie, & ſi tu connoiſſois les ſoucis qui les rongent : tu rirois de l'erreur qui te fait croire qu'un riche jouit d'un bonheur inaltérable.

MICYLLE.

Eh bien, Pythagore, Euphorbe, Aſpaſie, ou, ſi tu préfères un autre nom, dis le moi; car je ne ſais comment te nommer....

LE COQ.

Appelle-moi comme tu voudras,... Cependant tu feras mieux de me nommer coq, afin de ne pas manquer de reſpect à un oiſeau tel que moi, qui, vil en apparence, ſert d'enveloppe à tant d'ames.

MICYLLE.

Eh bien, ſeigneur coq, puiſque tu as paſſé par tous les états poſſibles, & que tu ſais tout, fais-moi une exacte peinture de la vie des riches & de celle des pauvres, afin que je voye ſi tu as raiſon de m'eſtimer plus heureux que les premiers.

LE COQ.

Volontiers, Micylle. Fais d'abord réflexion que tu n'es point chargé de la conduite de la guerre, lorſqu'on annonce que les ennemis s'avancent dans

le pays; tu t'inquiètes fort peu que, dans leurs irruptions, ils ravagent tes campagnes, foulent aux pieds tes jardins, déracinent tes vignes; au premier son de trompette, supposé que tu l'entendes, tu plies bagage & gagnes au pied: mais les riches, en craignant pour leurs personnes, ont encore le chagrin de voir de dessus les murailles piller & emporter tous leurs biens. Faut-il contribuer pour les besoins de l'Etat? c'est à eux qu'on s'adresse d'abord? Faut-il se mettre en campagne? à la tête de l'infanterie ou de la cavalerie? ils sont les premiers exposés aux périls? Pour toi, armé à la légère, tu peux aisément prendre la fuite, si l'on est battu, également prêt, si l'on est vainqueur, à prendre ta part du repas que le général donne en actions de graces de la victoire. Dans la paix, quoiqu'obscur Plébéien, tu montes à la tribune & tu gourmandes les riches: alarmés, ils te redoutent, & t'appaisent par des largesses; ils se donnent beaucoup de peine afin que tu ayes des bains, des jeux, & des combats; & toi, censeur oisif & ri-

goureux, tu les critiques, tu les juges, comme un maître difficile ; quelquefois tu ne daignes pas même leur parler, &, s'il t'en prend envie, tu fais pleuvoir sur eux une grêle de pierres, ou tu confisques leurs biens. Tu ne crains ni calomniateur ni voleur, qui, passant pardessus les toits où sont les murs de ta maison, vienne emporter ton or ; tu n'as point de revenus à calculer, d'usures à recueillir ; tu n'es pas en peine de faire rendre des comptes à de maudits économes qui te volent ; enfin nuls soucis ne troublent ton repos : après avoir fait ton soulier & gagné tes cinq sous, le soir, tu quittes l'ouvrage, tu prends le bain, si tu le juges à propos, & tu soupes gaillardement en sifflant la linotte & en philosophant avec la pauvreté : aussi es-tu fort, robuste, & endurci au froid. Le travail, qui t'exerce, te met en état de faire tête aux maux que les riches ne peuvent combattre ; tu n'as à craindre aucune des maladies graves qui les assiègent. Si tu as quelque petite fièvre, tu sautes bientôt du lit & la mets en fuite par la diète ; elle ne tarde pas à

quitter

quitter prise : que feroit elle avec un homme qui boit de l'eau froide & se moque des médecins & de leurs lenteurs? Pour eux, victimes de leur intempérance, il n'est point de maux auxquels ils ne soient en proie, goutte, phthisie, pulmonie, hydropisie; voilà les fruits de leurs magnifiques banquets. Nouveaux Icares, ils prennent un vol trop hardi, & ignorant que leurs aîles sont collées avec de la cire, ils approchent trop du soleil, & tombent avec grand fracas, la tête la première, dans le sein des ondes; au lieu que les sages Dédales, qui, plus modérés, rasent la terre d'assez près pour mouiller de temps en temps le bout de leurs aîles, achèvent sûrement & tranquillement leur route.

MICYLLE.

Prudence & modération bien rare!

LE COQ.

Pour les autres, leurs aîles se fondent, & ils font une chûte honteuse. Vois (18) Crésus sur le bûcher, objet

de risée pour les Perses ; vois (19) Denys le jeune, dépouillé du pouvoir suprême, de Tyran de Syracuse devenu maître d'école à Corinthe, armé d'une férule au lieu de sceptre, & apprenant aux enfans à épeler.

MICYLLE.

Mais quand tu étois roi, car tu m'as dit l'avoir été, comment as-tu trouvé cette vie-là ? En possession du plus grand des biens, n'étois-tu pas le plus heureux des hommes ?

LE COQ.

O Micylle, ne me rappelle pas ce triste souvenir : malheureux par tout cet appareil, par ces biens extérieurs, qui faisoient paroître mon sort digne d'envie, j'étois intérieurement déchiré des plus cruels soucis.

MICYLLE.

Des plus cruels soucis ! Bon ! cela n'est pas possible.

LE COQ.

Je régnois, à la vérité, sur une vaste

contrée, célèbre par la multitude de ſes habitans, la beauté de ſes villes, & ſa fertilité, arroſée de fleuves navigables, & bordée par la mer, ſur laquelle elle avoit pluſieurs ports; j'avois beaucoup de troupes, une cavalerie formidable, une garde nombreuſe, des vaiſſeaux, des ſommes immenſes dans mes coffres, beaucoup de vaſes d'or, & toute la ſplendeur du diadème; dès que je paroiſſois en public, mon peuple ſe proſternoit devant moi, & me révéroit comme un Dieu; les uns accouroient en foule, les autres montoient ſur le toît des maiſons, s'eſtimant heureux d'avoir bien vu le char royal, mes habits, mon diadême, & tout mon cortége; pour moi, ſachant de combien d'inquiétudes & de chagrins j'étois tourmenté, je pardonnois à leur ignorance, & me faiſois pitié à moi-même; ſemblable à ces grands coloſſes, ouvrages de Phidias, de Myron ou de Praxitèle, au dehors, c'eſt un Jupiter ou un Neptune d'or ou d'ivoire, & d'une beauté achevée, tenant en main la foudre ou le trident; mais baiſſez la tête, & conſiderez l'intérieur;

vous y verrez des leviers, des pièces de bois qui les traverſent, des coins, de la pouſſière, de la poix, & mille autres vilenies ſemblables, ſans compter les légions de mouches, de rats & d'araignées qui s'y établiſſent: telle eſt l'image de la royauté.

MICYLLE.

Etre traîné dans un char magnifique, attirer tous les regards, commander à un grand nombre d'hommes, tout cela convient bien au coloſſe dont tu as pris ta comparaiſon; mais je ne vois-là ni pouſſière, ni clous, ni leviers, ni rien de pareil; ainſi, dis-moi ce que recèle l'intérieur.

LE COQ.

Ce qu'il recèle, O Micylle! des craintes, des ſoucis déchirans, des ſoupçons, la haîne & les piéges de ceux qui nous environnent, & partant un ſommeil court & interrompu, des ſonges effrayans, mille perplexités, des eſpérances toujours empoiſonnées, des occupations, des réponſes, des jugemens,

des expéditions, des ordres, des traités, des délibérations: auſſi n'a-t-on jamais, même en ſonge, un ſeul moment agréable? Il faut ſeul veiller pour tous, & ſe charger d'un détail infini (20).

Fortement occupé des ſoins du diadême,
Agamemnon s'arrache aux douceurs du ſommeil.

Et cela tandis que le reſte des Grecs ronfle de ſon mieux (21). Le roi de Lydie eſt chagrin d'avoir un fils muet, le roi de Perſe d'apprendre que (22) Cléarque fait des recrues pour Cyrus ſon frère, qui veut le détrôner; Denys, de ce que Dion a des intelligences ſecrètes avec certains Syracuſains; Alexandre eſt jaloux des louanges qu'on donne à (23) Parmenion; Perdiccas, des exploits de Ptolémée, & Ptolémée, de ceux de Seleucus. Un autre apprend la nouvelle d'une révolte; deux ou trois gardes qui ſe parlent à l'oreille, le font trembler pour ſa vie; &, ce qu'il y a de plus triſte, il faut ſe défier de ſes meilleurs amis, & craindre toujours d'eux quelque choſe de funeſte. L'un eſt empoiſonné par ſon fils, qui l'eſt à ſon

tour par sa maîtresse; un autre périt d'un autre genre de mort.

MICYLLE.

A ce prix, si des grandeurs. Il est bien plus sûr pour moi de couper du cuir, le dos courbé sur ma forme, que de boire dans l'or l'aconit & la ciguë. L'unique danger que je cours est que mon tranchet vienne à glisser & ne m'entame un peu le doigt : mais ces riches, en proie à mille maux, célèbrent de magnifiques repas, où ils trouvent la mort ; semblables, dans leur chûte, à ces acteurs tragiques que l'on voit dans les rôles de Cécrops, de Syfiphe, ou de Télephe, avec des diadêmes, des épées à garde d'ivoire, une chevelure flottante & un manteau brodé d'or: mais quelqu'un d'eux vient-il à faire un faux pas au milieu du théâtre, comme il leur arrive souvent ? il échappe aux spectateurs de grands éclats de rire en voyant le diadême en pièces, le masque brisé, la tête de l'acteur ensanglantée, ses jambes nues, les misérables haillons qu'il porte sous

ſon habit de théâtre, & ſon cothurne mal en ordre, dont la grandeur jure avec la petiteſſe de ſon pied. Tu vois que tu m'as appris à faire des comparaiſons. Telle eſt du moins l'image que je me forme de la royauté. Mais quand tu étois cheval, chien, poiſſon ou grenouille, comment te trouvois-tu d'une pareille vie?

LE COQ.

Cela ſeroit trop long & trop déplacé; cependant aucune ne m'a paru plus douce que celle des animaux: leurs déſirs & leurs beſoins ſont renfermés dans les bornes de la nature; on ne voit parmi eux ni cheval maltôtier, ni grenouille qui calomnie, ni geai ſophiſte, ni moucheron cuiſinier, ni toute autre racaille.

MICYLLE.

Ce que tu dis peut être vrai; mais, je te l'avouerai franchement, il m'eſt impoſſible de vaincre la paſſion des richeſſes, que j'ai ſucée avec le lait. Mon ſonge, avec tout ſon or, eſt encore devant mes yeux; & ce qui fait mon

plus grand supplice, est de voir ce maudit Simon au sein de l'opulence.

LE COQ.

Je te guérirai, Micylle, &, comme il est encore nuit, je veux te mener chez ce Simon & chez d'autres riches, & tu verras par toi-même ce qui se passe chez eux.

MICYLLE.

Comment entrer ? les portes sont fermées. Me conseillerois-tu d'enfoncer les murs ?

LE COQ.

Nullement. Des deux grandes plumes que j'ai à la queue, la droite, celle qui est molle & flexible, a la vertu d'ouvrir les portes & de rendre invisible : c'est une grace que j'ai reçue de Mercure, dont je suis l'oiseau favori.

MICYLLE.

Tu ne me disois pas que tu te mêlois aussi de magie. Donne-moi promptement la plume, & tu verras toutes les richesses de Simon transportées ici

dans un clin d'œil, & lui réduit, comme avant, à mouiller & à tirer son cuir avec les dents.

LE COQ.

Cela n'est pas possible : car Mercure m'a recommandé de dénoncer par mes cris celui qui en abuseroit.

MICYLLE.

Tu plaisantes, je crois : Mercure, ce subtil voleur, désapprouver le vol ! Mais allons toujours, je m'en abstiendrai si je peux.

LE COQ.

Arrache-moi la plume de la queue.... Pourquoi donc me les arracher toutes deux?

MICYLLE.

C'est pour être plus sûr de mon fait; d'ailleurs ta queue en sera moins défigurée.

LE COQ.

Eh bien, soit. Chez qui veux-tu d'abord aller?

MICYLLE.

Chez celui qui, devenu riche, a alongé son nom de deux syllabes, & au-lieu de Simon, s'est fait appeler Simonide. Mais nous voici à sa porte. Que faut-il faire?

LE COQ.

Mets la plume sur la serrure.

MICYLLE.

O prodige! la voilà ouverte; la clef n'auroit pas mieux fait.

LE COQ.

Avance.... Le vois-tu veillant, calculant, supputant?

MICYLLE.

Oui, à la sombre lueur d'une lampe demi éteinte. Comme il est pâle, sec, exténué! Il faut que quelque souci le ronge; car je n'ai pas entendu dire qu'il fût malade.

LE COQ.

Ecoute-le parler: tu vas en apprendre la cause.

SIMON.

» Voilà soixante & dix talens bien cachés sous mon lit; ils sont en lieu sûr; personne ne le sait; mais je crains bien que mon palefrenier n'ait dérobé les seize qu'il m'a vu cacher sous la crèche. Il faudra que je me défasse de ce coquin-là; il n'est jamais dans son écurie: c'est un fainéant, un lâche, à qui le travail fait peur. Il m'en a sûrement déjà volé bien d'autres; car où auroit-il pris hier pour acheter tant de viandes? On dit même qu'il a donné à sa femme une belle paire de boucles d'oreille. Malheureux! c'est à qui me pillera. Et ma vaisselle d'or..... J'en ai tant!... Elle n'est pas bien cachée; j'appréhende toujours que quelque voleur ne se glisse chez moi, & ne mette la main dessus. Tout le monde me porte envie, tout le monde me porte envie; guette mon trésor, & sur-tout mon voisin Micylle ».

MICYLLE.

» Oui, mais je n'emporte pas, comme toi, les plats sous mon manteau ».

LE COQ.

Tais-toi, Micylle : tu vas nous découvrir.

SIMON.

» Le meilleur parti eſt de faire moi-même le guet. Viſitons toute ma maiſon. Qui va là ? Oh ! je te tiens, voleur effronté..... Ah ! dieu merci, ce n'eſt qu'un pilier. Déterrons mon tréſor, & recomptons-le, pour voir ſi je ne me ſerois pas trompé.... J'entends du bruit... On m'épie, on m'aſſiége. Où eſt mon poignard ?... où eſt mon poignard ?... Si je trouve quelqu'un... Remettons mon or dans ſa cache ».

LE COQ.

Tel eſt, Micylle, le bonheur de Simon ; mais il eſt encore nuit, allons chez un autre riche.

MICYLLE.

Quelle vie ! ou plutôt quel ſupplice ! dieux ! n'envoyez qu'à mes ennemis de pareilles richeſſes ; mais avant de ſortir, je veux lui donner un bon coup de poing.

SIMON.

« Au voleur ! On m'a frappé ».

MICYLLE.

Bon ! gémis, veille, & prends la couleur du métal sur lequel tu sèches & pâlis. Pour nous, allons voir l'usurier Gniphon ; car sa maison n'est pas loin d'ici ; & sa porte est déjà ouverte.

LE COQ.

Entrons..... Le vois-tu privé du sommeil, que les soucis écartent de ses yeux, courbé sur son livre de comptes, les doigts secs & décharnés ? Bientôt il va laisser tous ses biens, & devenir cloporte, mouche, ou moucheron.

MICYLLE.

Le malheureux ! l'insensé ! Exténué de veilles & de calculs, il vit déjà aussi misérablement que ces insectes..... Allons chez un autre.

LE COQ.

Chez ton ami Eucrate, par exemple ; aussi bien sa porte est ouverte.

MICYLLE.

Tout cela m'appartenoit il n'y a qu'un instant.

LE COQ.

Quoi ! tu rêves encore aux richesses : voudrois-tu donc être son héritier à ce prix ?

MICYLLE.

Aux dieux ne plaise ! plutôt mourir de faim ! Loin de moi l'or & les grands repas ! j'aime mieux avoir deux oboles pour tout trésor, que de voir les murs de ma maison enfoncés par mes domestiques.

LE COQ.

Le jour commence à paroître ; retirons-nous, tu verras le reste une autre fois.

Fin du Dialogue.

NOTES.

COMME Lucien fait un fréquent usage de la mythologie & de l'histoire de son pays, nous avons cru devoir joindre ici quelques notes pour l'intelligence de certains traits moins connus.

(1) Ce passage fait allusion à un endroit d'Homère, qu'il ridiculise. La malignité de Lucien ne respecte pas plus les poëtes que les philosophes.

(2) Le navire *Argo* fut construit de bois, pris dans la forêt de Dodone; & comme les chênes de cette forêt avoient le privilége de prédire l'avenir, le vaisseau conserva la même vertu prophétique.

(3) Allusion à un endroit du douzième chant de l'Odyssée, où le poëte rapporte que les compagnons d'Ulysse sont forcés par la faim de manger les bœufs du soleil.

(4) Pythagore, né à Samos, d'un sculpteur, exerça d'abord le métier d'athlète: les leçons de Phérécyde sur l'immortalité de l'ame, en firent un philosophe. Pour faire dans cette étude des progrès plus rapides, il abandonna sa patrie, ses parens, & ses biens, & parcourut l'Égypte, la Chaldée & l'Asie-Mineure. De retour en Italie, il

jouit bientôt de la plus brillante réputation, & vit les disciples accourir en foule à ses leçons; on sait qu'il leur faisoit subir un noviciat de silence, qui duroit deux ans pour les taciturnes, & cinq ans au moins pour ceux qu'il jugeoit les plus enclins à parler; il leur avoit inspiré un tel respect pour ses opinions, qu'ils regardoient comme un crime d'en révoquer en doute la vérité. *Le maître l'a dit*, étoit leur seule réponse aux objections. Sa morale fut pure & ses mœurs austères. Il mit la police dans presque toutes les villes d'Italie, pacifia les troubles, & forma d'excellens législateurs, tels que Zaleucus, Charondas, &c. Ce fut dans le cours de ses voyages qu'il prit chez les Brachmanes ou chez les Egyptiens le dogme de la métempsycose, un des plus ingénieux rêves de l'antiquité. Quelques savans ont prétendu que, dans son idée même, la métempsycose n'est autre chose qu'une image symbolique des réproductions & des métamorphoses des trois règnes de la nature, qui s'opèrent chaque jour sous nos yeux. Il admettoit dans le monde une intelligence suprême, une force motrice, une matière sans intelligence, sans force & sans mouvement. Il ne donna aucune part aux Génies dans la formation de l'Univers qu'il fit l'ouvrage de la seule intelligence. Il avoit découvert des rapports & des proportions entre les différentes parties du monde, & les exprimoit par des nombres. Lucien nous en donne une idée bien différente; mais Lucien plaisante volontiers les philosophes, & le vertueux Socrate lui-même ne fut pas à l'abri de ses sarcasmes.

(5) Euphorbe, jeune Troyen, fils de Panthée, tué par Ménélas au siége de Troye.

(6) Samos, une des principales îles de la mer Egée, patrie de Pythagore, aujourd'hui Samo.

(7) Tanagra, ville de Béotie, dont les coqs étoient renommés par leur courage.

(8) Allusion à un endroit de l'Odyssée, chant 19, vers 562.

(9) Pindare naquit à Thèbes, dans la Béotie. De tous les ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que ses odes, dans lesquelles il célèbre ceux qui de son temps avoient remporté le prix aux quatre jeux solennels de la Grèce, savoir, les olympiques, les isthmiques, les pythiques, & les néméens. Horace en fait un éloge pompeux, & tous les savans s'accordent à trouver dans ses odes, la véhémence des figures, la hardiesse des images, la vivacité des expressions, l'audace des métaphores, l'harmonie des tours nombreux, la majestueuse précipitation du style. Il est fâcheux que toutes ces perfections ayent été resserrées dans un cadre aussi étroit. L'ode a pris chez les latins, & plus encore chez les modernes, un plus grand essor. Avec le même succès elle a chanté les dieux, les héros, & les belles. Les grandes leçons de la philosophie, les idées calmes & paisibles, les sujets badins ou galans, tout a été de son ressort, & Rousseau n'est pas moins lyrique, lorsqu'il félicite une belle veuve sur le gain de son procès, que lorqu'il chante les exploits du prince Eugène, la déroute des Turcs, & leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon. Ce

genre n'eſt malheureuſement plus à la mode. M. de Malézieux diſoit à M. de Voltaire, que les françois n'avoient pas la tête épique; on ſeroit tenté de douter s'ils ont la tête lyrique, d'après l'eſpèce de défaveur où ſont tombés Malherbe & Rouſſeau, qu'à préſent on admire ou l'on critique ſur parole. Il faut pourtant convenir que la fauſſe chaleur, le froid enthouſiaſme, le langage quelquefois barbare & forcé des faiſeurs d'odes, qui, comme le dit ſi bien Rouſſeau lui-même, s'écrient de ſang-froid:

Je m'égare,
Pardon, Meſſieurs, j'imite trop Pindare,

juſtifient en quelque ſorte le public du peu de goût qu'il témoigne aujourd'hui pour ce genre de poëſie.

(10) Homère repréſente ainſi cet Euphorbe, Iliad. chant 17, vers 51.

(11) Autres vers d'Homère, Iliad. chant 24, vers 214.

(12) Pline le naturaliſte parle de ces fourmis: il les repréſente armées de cornes, grandes comme les loups d'Egypte. Selon lui, elles déterrent l'or dans l'hiver, &, pendant les chaleurs d'été, les indiens les dépouillent du fruit de leurs travaux, en les forçant, par des fumigations, de ſe tenir renfermées dans leurs terriers: mais quelquefois l'odeur les avertit; elles s'élancent ſur les raviſſeurs, les atteignent, quoique fuyant de toute la viteſſe de leurs chameaux, & les déchirent. Je laiſſe à juger au lecteur de ce qu'il doit penſer de ce récit. *Voyez*

Pline le natur. liv. 11, chap. 33, & liv. 37, chap. 10.

(13) Orus, roi d'Egypte, avoit composé des livres hiéroglyphiques.

(14) Il faut distinguer cette Aspasie, maîtresse de Périclès, ami de Socrate, d'une autre Aspasie, surnommée *Milto*, dont Elien nous a donné une notice assez intéressante dans son recueil d'histoires, & qui fut maîtresse de Cyrus le jeune, & ensuite d'Artaxercès, son frère. Toutes les deux furent distinguées par leur beauté, leur esprit, & leurs lumières; mais la plus justement célèbre est la maîtresse de Périclès, qui prenoit même des conseils de cette femme supérieure pour l'administration des affaires.

(15) Périclès, un des personnages les plus célèbres de l'antiquité, grand homme d'état, grand capitaine; il surpassa encore les orateurs de son temps, & les historiens contemporains disent qu'il sortoit de sa bouche des foudres & des éclairs. On lui reproche, avec raison, d'avoir accoutumé les Athéniens au luxe, à la mollesse, à tous les plaisirs. D'après l'avis du souple Alcibiade, dont il avoit été le tuteur, & pour se dispenser de rendre des comptes de son administration, il engagea sa patrie dans la fameuse guerre du Péloponnèse, qui dura vingt-sept ans, & finit par l'abaissement & la ruine d'Athènes, sa patrie.

(16) Cénée portoit d'abord le nom de Cénis: elle étoit fille d'Elate, un des Argonautes. Neptune la surprit un jour sur le bord de la mer & lui fit violence; ensuite il lui promit de lui

accorder tout ce qu'elle demanderoit. Cénis demanda à changer de sexe : ses vœux furent exaucés. A cette faveur Neptune en joignit une autre, c'étoit d'être invulnérable. Cénée, devenu homme & guerrier, se fit une grande réputation dans les armes. Les Centaures ne pouvant le blesser, l'accablèrent d'une forêt d'abres ; alors il en sortit un oiseau couvert de plumes jaunes ; c'étoit Cénée, que Neptune avoit ainsi métamorphosé.

Tirésias, un des plus célèbres devins de l'antiquité, reçut de Jupiter le don de prophétie, en dédommagement de l'aveuglement dont Junon l'avoit frappé, pour avoir prononcé contre elle dans la querelle qu'elle eut avec son mari sur ce grave sujet : il avoit été homme & femme, & c'étoit pour cette raison que ces deux époux l'avoient pris pour arbitre. On peut voir son histoire & ses métamorphoses, embellies de tous les charmes de la poësie, dans le charmant ouvrage de Malfilâtre, intitulé *Narcisse dans l'île de Vénus*, poëme qui, malgré sa réputation, est encore trop peu connu.

(17) Cratès, disciple de Diogène le Cynique, étoit laid, bossu, malpropre, &, malgré sa difformité, inspira la plus violente passion à Hipparchie, jeune Athénienne fort riche, qui, malgré sa résistance, l'épousa. On lui attribue ce tarif de dépense assez plaisant : il faut donner à un cuisinier dix mines, à un médecin une dragme, à un flatteur cinq talens, de la fumée à un donneur de conseils, un talent à une courtisane, & trois oboles à un philosophe.

Il étoit de Thèbes en Béotie, & vivoit du temps d'Alexandre le Grand.

(18) Créſus, roi de Lydie, dont les richeſſes avoient paſſé en proverbe, après la priſe de Sardes, ſa capitale, par Cyrus roi des Perſes, fut condamné par le vainqueur à mourir dans les flammes. Il étoit déjà ſur le bûcher, lorſqu'il s'écria trois fois : O Solon ! Cette exclamation frappa Cyrus, qui lui en demanda la cauſe. Créſus lui répondit que la révolution de ſa fortune lui rappeloit une maxime de ce philoſophe, dont le ſens étoit, que perſonne ne peut être appelé heureux qu'après ſa mort. Cette réflexion toucha Cyrus ; il fit délier Créſus, & uſa plus humainement de ſa victoire.

(19) Denys le jeune, fils de Denys l'ancien, & tyran de Syracuſe, fut détrôné par Dion, ſon parent, & diſciple de Platon, que les Syracuſains avoient appelé à leur ſecours contre la tyrannie. Il ſe retira à Corinthe, s'y fit maître d'école, & parut alors avoir profité des leçons des philoſophes, qu'il avoit vus lorſqu'il étoit ſur le trône, par la force avec laquelle il ſoutint ſa diſgrace.

(20) Commencement du dixième livre de l'Iliade.

(21) On connoît la fable débitée par les hiſtoriens ſur le fils de Créſus. Ce jeune prince étoit muet ; mais à la priſe de Sardes, voyant un Perſe courir l'épée haute ſur ſon père, qu'il ne connoiſſoit pas, l'amour filial vainquit tous les obſtacles de la nature : ſa langue ſe délia, & il

prononça très-distinctement ces paroles : Soldat, ne tue pas le roi.

(22) Cléarque, général Spartiate, étoit à la solde de Cyrus le jeune, fils puîné de Darius-Nochus. Ce jeune prince, ambitieux & fier, voulut détrôner Artaxerce, son frère, & fut tué dans la bataille qu'il lui livra. Ce fut après cette victoire que les Grecs firent, à travers des pays barbares & ennemis, cette retraite, si connue sous le nom de *Retraite des dix milles*, écrite par Xénophon, qui étoit un des généraux.

(23) Parménion, Perdiccas, Ptolémée, Séleucus, tous généraux d'Alexandre, & rois après sa mort, à l'exception du premier, que ce prince fit périr, comme coupable d'une conspiration contre sa personne, conspiration révoquée en doute par les historiens.

(24) Cécrops, Sysiphe, Télephe, personnage des temps héroïques. Cécrops étoit Egyptien ; il apporta dans Athènes les lumières, les lois & les mœurs de l'Egypte, & fut un de ses premiers rois. Sysiphe, roi de Corinthe, est un des fameux criminels punis dans les enfers : son supplice est de rouler incessamment une grosse roche au haut d'une montagne, d'où elle retombe aussi-tôt par son propre poids, & de la remonter sans relâche. Les mythologues sont partagés sur le crime qui lui a mérité ce châtiment ; plusieurs disent qu'il eut l'indiscrétion de révéler le secret des dieux : Télephe, fils d'Hercule & d'Augé, devenu roi de Mysie, se battit contre Achille au temps du siége de Troye, & fut blessé par ce héros. Il ne

put être guéri que par la même main qui l'avoit bleſſé : c'eſt-à-dire, qu'Ulyſſe prit de la rouille du fer de la flèche, & en compoſa un emplâtre qui rendit la ſanté à Télephe ; & ce prince, en reconnoiſſance, quitta le parti de Priam, dont il avoit épouſé une fille, pour ſe joindre aux Grecs.

Fin des Notes.

TABLE

DU SECOND VOLUME DE JUILLET.

ROBINSON Crusoé, pages 3 *& suiv.*
Mizraïm & Amine, conte indien, 147
Le Songe ou le coq, Dialogue de Lucien, 182

Approbation du Censeur Royal.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 2e Volume de *la Bibliothèque Universelle des Romans* pour le mois de Juillet de la présente année. J'ai trouvé que les Ouvrages qui composent ce Recueil, étoient intéressans, que les analyses étoient bien faites, & les notes curieuses. Donné à Paris ce 15 Juillet 1787.

SÉLIS, *Censeur Royal, Professeur d'Eloquence, des Académies de Rouen, la Rochelle, Orleans, Amiens, Berlin, &c.*

209763

LF.C.
B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.193-194.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU